FRANCE
Football
5F

LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

N° 1.681 ● 33e ANNEE ● 27 JUIN 1978 ● Espagne : 45 pes. ● Suisse : 3 FS. ● Algérie : 4,50 din. ● Maroc : 5 dir. ● Tunisie : 450 mil. ● Sénégal : 300 c.f.a. ● Côte-d'Ivoire : 335 c.f.a.

ARGENTINE

ou la noble certitude du sport

Kempès champion du monde, c'était prévu à l'avance. Le Mundial 1978 laisse une fâcheuse impression mais rend optimiste l'Espagne, pays organisateur et peut-être futur vainqueur de l'édition 1982.

(Photos de nos envoyés spéciaux Krieger - Lecoq - Pichon.)

Images du mundial

Il reste encore quelques joueurs pour tenter de sortir le Mundial de son carcan défensif. Le Hollandais René Van de Kerkhof qui semble abasourdi par la joie après son égalisation contre l'Allemagne, en fait partie. Tout comme les Italiens Paolo Rossi et Bettega ici avec l'Autrichien Krieger, qui ont modifié le visage de la Squadra Azzurra. Ou bien encore l'Argentin Ortiz qui essaie de déborder le Brésilien Toninho. Toujours à la peine, de moins en moins souvent à l'honneur, tel est le sort des attaquants.

(Reportage photographique de nos envoyés spéciaux R. Krieger, A. Lecoq, J.-C. Pichon.)

En 1974, l'Allemagne avait imposé sa loi à la Hollande et brisé le beau rêve orange. En 1978, RENSENBRINK et les siens, à travers un 2-2 superbe, ont pris leur revanche et décroché leur place en finale. VOGTS, dominé ici par Robby l'Anderlechtois, termine ainsi tristement sa carrière internationale. (Photos de nos envoyés spéciaux KRIEGER - LECOQ - PICHON.)

Le Mundial
vu par
Jacques
THIBERT

Johan avait raison

NOUS pensions à Johan Cruyff, dimanche soir, tandis que ses copains hollandais, offerts en holocauste « à tout un peuple » comme le disaient si bien les commentateurs, se faisaient hacher menu sur la pelouse de River Plate. Nous pensions à Johan, ce merveilleux joueur de balle, et nous nous demandions ce qu'il aurait fait dans cette galère de la Coupe du monde 1978. Avait-il senti à l'avance, le magicien du jeu, que les cartes étaient biseautées, que la fête argentine était programmée comme sur des rails, que rien ni personne n'entraverait la marche du destin ?

Déjà, en 1974, on avait senti le poids, la formidable puissance du pays organisateur dans une épreuve comme la Coupe du monde. Mais c'était aimable partie de campagne à côté de ce que ce Mundial argentin nous a réservé.

On masquera bien sûr sous les belles phrases et les beaux sentiments la triste réalité des choses. On ne voudra pas dire que tout, du tirage au sort à l'arbitrage, en passant par les horaires des matches, était minutieusement trafiqué. On se cachera derrière le paravent de l'hypocrisie. On parlera de Menotti, de Kempes, de cette patrie du football qui vit depuis des décennies par le ballon rond, et qui méritait assurément de connaître cette grande joie. Et surtout, on évitera d'admettre que, dans sa formule actuelle, la Coupe du monde court à sa perte. La Coupe du monde et, avec elle, le football d'élite qui devrait être le football spectacle.

C'EST vrai que River Plate, dimanche, avec ses hauts gradins tombant du ciel, les confetti de papier dansant dans la lumière bleue, ses drapeaux et ses tambours, était un merveilleux théâtre. C'est ce qu'ont dû ressentir, là-bas, et mieux encore que nous-mêmes, les témoins directs de la finale. Mais les autres, ceux qui, de Paris à Amsterdam, de Tombouctou à Leningrad, regardaient le rectangle vert dans leur « étrange lucarne » ? Les croit-on suffisamment demeurés pour n'avoir rien compris au scénario de la pièce ? Pense-t-on vraiment que, sous la loupe très grossissante de la télé, ils n'ont rien remarqué ? Les prend-on tellement pour des imbéciles ?

A mesure que cette Coupe du monde aura avancé dans le temps, les Français amoureux de football s'en seront détachés. Aux 0-0, aux gestes d'antijeu, aux drapeaux argentins et à la tête de Videla, ils ont préféré les sentiers de leurs loisirs habituels. Ils se sont mis en grève de Coupe du monde.

Nous sommes curieux de savoir, d'ailleurs, quelles seront les répercussions de ce triste Mundial sur les recettes du Championnat de France professionnel. Se jettera-t-on dans celui-ci comme dans une source de jouvence, ou le rejettera-t-on comme un objet inanimé ?

ON nous a dit, la semaine dernière, dans nos journaux habituels, que toutes les suspicions exprimées à propos d'Argentine-Pérou, sur son décalage horaire par rapport à Brésil-Pologne, sur son score final (6-0), ne pouvaient appartenir qu'à des esprits tordus. Pourtant, en regardant ce match à la télévision, on avait l'impression curieuse, et pas du tout tordue, on vous le jure, que ces Péruviens jadis si flambants étaient dopés au gardénal. Munante et Cubillas avaient avalé chacun un moteur de Solex et moulinaient sagement sans excès de vitesse. Ils n'étaient plus guère concernés, c'est vrai, et avaient le droit de flâner en chemin. Mais pourquoi donc fallait-il qu'au malaise ambiant vienne s'ajouter ce doute supplémentaire abondant dans le sens des esprits tordus ?

LA finale étant définie, nous l'attendions tous avec impatience. La Hollande appartient à nos phantasmes depuis qu'en 1974 Johan et ses diables orange nous ont fait rêver. L'Argentine, après tout, était peut-être meilleure que nous ne le pensions. L'affaire méritait d'être jugée.

On attendait la fête... et on eut Passarella, montrant du doigt le plâtre protecteur de René Van de Kerkhof, exprimant déjà cet état d'esprit détestable qu'allaient encore accentuer les pleurnicheries auprès de l'arbitre et les simulations d'attentats. L'Argentine, d'entrée, montrait qu'elle était chez elle, que tout lui était dû, qu'elle ne reculerait devant rien pour aller là où elle devait aller.

L'arbitre italien, M. Gonella, s'était vu confier une bien rude tâche. Entre des Argentins dominateurs et des Hollandais excédés par l'affaire Passarella - Van de Kerkhof, la marge de manœuvre était étroite. Tellement étroite que M. Gonella s'installa sur un bord, de peur de tomber au milieu. Nous vîmes ainsi Krol recevoir un avertissement pour une faute très anodine sur Bertoni, des coups francs à forte coloration bleu et blanc, des fautes de main volontaires non sanctionnées d'un carton jaune. Nous vîmes Ardiles déplacer le ballon de Krol sur un coup franc ; Houseman, pas encore entré en jeu, botter le ballon au loin vers la tribune ; Neeskens se faire cueillir d'une manchette volontaire et assassine.

INDEPENDAMMENT de tout cela, ce fut un sacré combat que les Hollandais perdirent avant tout par manque d'intelligence, mais qu'ils auraient pu gagner, une poignée de secondes avant la fin, si la « biscouette » de Rensenbrink n'avait trouvé le poteau de Fillol. En un instant, toute la malchance orange surgissait là, rappelant la terrible volée de Neeskens sur Maier en 1974.

Un sacré combat, mais pas une grande finale. Heureusement, il y eut Kempes, meilleur joueur du Mundial assurément, véritable phénomène du football moderne capable, dans le même temps, de courir balle au pied, d'éviter les coups, de concevoir une action et de la réaliser. Le beau Mario ne ressemble en rien au Justo de 1958. C'est un prototype adapté au circuit nouveau, sachant se glisser dans les interstices du jeu d'attaque, mais possédant comme son aîné ce don rare de transformer les occasions en buts.

LES Argentins ont donc gagné leur pari. Ils sont champions du monde. On sait déjà qui leur succédera en 1982 : les Espagnols, s'ils veulent vraiment s'en donner la peine. La Coupe du monde, dorénavant, c'est la « noble » certitude du sport.

Pendant ce temps-là, Cruyff faisait du shopping avec Madame dans les rues de Londres. Johan avait raison. Avec ou sans lui, les diables orange auraient eu des cornes, Des cornes de cocus !

KEMPES BALLON D'OR DU MUNDIAL ?

L'Argentin Mario Kempes risque de faire ample moisson de trophées dans ce Mundial 1978. Déjà champion avec l'Argentine, et meilleur buteur du Tournoi avec six buts, il a de bonnes chances de remporter le « Ballon d'or Coupe du monde Adidas-Création - France Football ».

Ce Ballon d'or, complété par un Ballon d'argent (deuxième meilleur joueur) et un Ballon de bronze (troisième meilleur joueur), est destiné à récompenser le joueur numéro 1 de la Coupe du monde.

Les trois trophées seront désignés par un vote d'un jury comprenant : 1. des membres de la commission d'organisation de la Coupe du monde ; 2. des membres de la commission technique et du groupe d'études techniques de la F.I.F.A. ; 3. des membres de la commission de presse de la F.I.F.A. ; 4. un représentant de chaque agence de presse accréditée ; 5. deux journalistes par pays participant à la phase finale et un journaliste par pays non participant ; 6. le président et secrétaire général de l'A.I.P.S.

FRANCE Football
(Nouvelle série)
N° 1.681

Directeur de la publication : René LAURE
Directeur général : Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef : Jacques THIBERT

REDACTION
Tony ARBONA, Didier BRAUN, Claude CHEVALLY, Jean CORNU, Gérard ERNAULT, Jacques ETIENNE Jean-Marie LORANT, Jean-Paul OUDOT, Victor PERONI, Jean - Philippe RETHACKER, Victor SINET, Philippe TOURNON, Robert VERGNE, Jean-Jacques VIERNE.

DIRECTION ARTISTIQUE
Jacques LEMAIRE
Gilbert CHALEIL (adjoint)
et Hubert LESEURRE

Rédaction-Administration
10, Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09
Tél. : 246-92-33
Service-Vente
25, avenue Michelet
93400 Saint-Ouen
Téléphone : 252-82-15
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique : FRANFOOT PARIS
Abonnement « F.F. »
B.P. 49
93401 Saint-Ouen Cedex

FRANCE
DOM - TOM (voie maritime)
3 mois : 50 F ; 6 mois : 95 F ; 12 mois : 185 F.
ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire)
3 mois : 70 F ; 6 mois : 130 F ; 12 mois : 235 F.
VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande.

• CHANGEMENT D'ADRESSE
Un franc et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour), 2 F

• PUBLICITE
Régie Football :
Services Commerciaux
26 bis, rue François-Ier
75008 Paris
256-90-00
Siège social
et Services techniques
8-10, rue du Fg-Montmartre
75009 Paris
246-92-33
Chefs de Publicité :
Béatrice Blachard,
Charles Train

Commission paritaire
n° 20.078

OJD DIFFUSION - PUBLICITE 1976

Le numéro de « FRANCE FOOTBALL » daté du mardi 20 juin 1977 n° 1.630 a été tiré à 241.512 exemplaires.

Impression :
Imprimerie de Montsouris-Massy
et I.C.M. Saint-Ouen

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « France Football » et « Presse-Sports » Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

LE POINT

avec

Jacques FERRAN

IL N'Y A PAS DE FOOTBALL MAUDIT

BUENOS AIRES. — L'Argentine enfin ! L'Argentine héroïque et farouche ! Elle l'a conquis son Mundial, mais elle n'a pu y parvenir qu'au terme d'un combat sans merci que se livrèrent pendant cent vingts minutes les deux seules équipes physiquement et moralement capables, après vingt-cinq journées de lutte et d'acharnement, de lutter et de s'acharner encore.

On aurait dit que la Coupe du monde, si longtemps prisonnière de ses calculs et de ses prudences, s'enflammait enfin au moment d'atteindre son but et prenait ses véritables dimensions. Ce fut, dans un stade de River Plate tout entier peint en bleu, une bataille royale où se marièrent constamment, dans une lumière aveuglante, l'habileté et l'héroïsme, le football et la fureur.

L'Argentine a triomphé pour la première fois de son histoire, inscrivant ainsi au palmarès de la plus importante compétition de la Terre, après l'Uruguay, l'Italie, l'Allemagne, le Brésil et l'Angleterre, le nom d'un sixième vainqueur. Mais elle a dû, pour y arriver, trouver en elle-même des forces qu'on ne soupçonnait pas. Elle s'est hissée par sa volonté seule à la hauteur d'un événement qui la dépassait un peu. Et du début du tournoi jusqu'à la finale, aucun de ses adversaires n'a rien ménagé pour l'abattre et la priver de sa chère victoire.

Il faudra à froid reprendre l'histoire des multiples et difficiles combats menés par les joueurs de Menotti, face à la Hongrie, à la France, à l'Italie puis à la Pologne, au Brésil, au Pérou et enfin à la Hollande pour bien mesurer la hauteur des obstacles qu'elle a dû surmonter. Rien ne lui a été facile. Rien ne lui a été donné. Et je pense que la manière dont elle s'est comportée en finale, l'incroyable détermination avec laquelle elle a réussi à forcer l'adversaire le plus féroce du monde feront définitivement litière des soupçons qui empoisonnèrent aux yeux de certains son succès écrasant contre le Pérou.

On peut même dire que par sa générosité, son panache offensif, sa créativité permanente, sa recherche de toutes les voies de l'attaque, l'équipe de Menotti a revalorisé la Coupe du monde et revalorisé le football. Sans doute n'aurait-elle pas manifesté ses qualités si elle n'avait pas opéré dans son propre pays, et il est à craindre que, passé ce triomphe, le football argentin retourne à ses grâces un peu mièvres et certainement dépassées.

Mais il est important que l'Argentine ait fait cela, qu'elle ait consenti ces efforts considérables et presque contre sa nature, pour remettre son football à l'heure et démontrer qu'il n'y avait pas de football ni de footballeur maudit.

L'ARGENTINE N'OUBLIERA PAS

Ainsi va le football du monde. Tandis que des pays s'interrogent, tergiversent ou reculent, tandis que le Brésil ne retient du réalisme européen que son aspect négatif, tandis que l'Allemagne grimace d'impuissance, tandis que l'Espagne réalise son retard, d'autres voient leur étoile grandir et sourire, comme l'Italie qui redécouvre le plaisir d'attaquer, comme la France qui n'a laissé à l'Argentine que des regrets, comme l'Autriche si heureuse de son renouveau et du tour qu'elle a joué à l'Allemagne, et même comme ces pays du tiers-monde qui frapperont de plus en plus fort dans les années à venir à la porte du football universel.

L'Argentine qui fut et qui demeure une des terres privilégiées de la balle ronde mérite finalement tout le bonheur qu'elle vient de s'offrir. Elle n'oubliera jamais ce triomphe. Puisse-t-elle ne jamais oublier ce qui lui en a coûté pour l'obtenir.

Il n'y avait certainement pas d'équipe au monde capable comme celle de Hollande d'accepter et de soutenir le combat physique et psychique qu'imposa l'Argentine à son adversaire en ce dernier dimanche de juin. Il est difficile d'expliquer comment cette équipe orange eut tant de mal à régler ses comptes dans le groupe 4 du Mundial et surtout comment à 3-1 contre elle, elle en vint à trembler devant l'Ecosse pour sa qualification. Peut-être le climat de Mendoza et certaines tensions au sein des joueurs d'Happel en sont-ils responsables.

QUAND LE COURANT PASSE DANS L'EQUIPE ORANGE

Mais une fois lancés, on eut l'impression que ces Hollandais privés du génie de Cruyff, mais avec un lot exceptionnel de joueurs durs à la tâche, frères en ambition, en impétuosité et en puissance, ne pourraient plus être arrêtés. Quand le courant passe dans l'équipe orange, le football qu'elle impose à son adversaire l'enserre et l'asphyxie jusqu'à l'étouffement.

Deux fois finalistes malheureux du Mundial, la Hollande n'a rien d'une victime. Ses forces vives et ses facultés de renouvellement sont telles qu'elle demeure exemplaire. Et la question qui dominera le prochain Championnat d'Europe des nations pourrait bien se résumer à celle-ci : qui pourra battre l'équipe de Hollande ?

La Coupe du monde 78 n'a-t-elle pas finalement, si l'on suit notre raisonnement, servi comme d'habitude d'épreuve de vérité ? N'a-t-elle pas fait avec netteté la lumière sur tout ce qui respire d'important dans le football des hommes ? On va maintenant la scruter avec soin pour savoir ce qui a changé dans les techniques, dans les organisations de jeu, dans les préparations. On va se demander quels sont les joueurs types de notre temps. C'est une vaste matière encore brute, et qu'il faut se garder de traiter trop sommairement. Il est pour l'heure plus urgent de vous dire ce que fut l'essentiel de la dernière semaine du Mundial.

Il avait fallu attendre la dernière journée des poules demi-finales pour connaître le nom des quatre premiers du « Mundial ». Chacune des quatre rencontres du 21 juin avait donc été, à sa manière, décisive.

Les deux matches du groupe A, entre Européens, s'étaient déroulés parallèlement, ce qui était conforme à l'équité sportive. Le plus important était celui de River Plate qui opposait la Hollande à l'Italie, le vainqueur étant, avec cinq points, directement qualifié pour la finale. Le vaincu, lui, risquait de ne même pas participer à la finale des troisième et quatrième, puisque tout laissait prévoir qu'à Cordoba l'Allemagne écarterait la menace autrichienne.

L'équipe italienne, pratiquement inchangée depuis le début du tournoi, trouva plus vite que sa rivale sa vitesse de pointe. On reconnaissait dans les constructions offensives de la squadra, auxquelles prenaient part un grand nombre de joueurs, ce jeu ample et fluide dont la grâce avait, tout au long de l'épreuve, séduit les observateurs. C'est avec une aisance stupéfiante que Paolo Rossi, Causio, Bettega, bien soutenus par Tardelli, Benetti, Zacarelli et même Cabrini et Gentile, s'ouvrirent des chemins dans une défense hollandaise curieusement vulnérable. Il faut dire que le placement de Neeskens en stoppeur voué à la surveillance de l'intenable P. Rossi n'était pas une trouvaille. En fait, les arrières orange, Brandts, Neeskens et Poortvliet, dont aucun n'était un spécialiste à la place qu'il occupait, erraient confusément à la recherche d'adversaires insaisissables.

Une équipe italienne plus aiguisée et plus « en jambes » aurait profité de ces circonstances pour réussir les deux ou trois buts nécesaires à sa victoire. Mais elle dut se contenter d'un seul, que dut concéder Erny Brandts, en essayant de souffler le ballon à Bettega qui allait marquer. Le choc entre ces deux joueurs et le gardien Schrijvers fit une victime en la personne de ce dernier qui dut quitter le terrain sur une civière, la cuisse largement ouverte par les crampons de son coéquipier.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Pendant une demi-heure, l'Italie crut avoir renouvelé son exploit de 1970 en ayant acquis sa place en finale. Mais le temps qui passait travaillait pour une équipe hollandaise qui commençait enfin à trouver ses marques et qui, bien avant la mi-temps, avait modifié le cours du jeu. Contraints à se défendre, les Italiens durcirent alors leur jeu, comme ils en ont l'habitude et le match aurait sans doute dégénéré en règlements de compte sans la fermeté de l'Espagnol Angel Martinez qui n'hésita pas à sortir cinq fois sa carte jaune (Rep, Benetti, Haan, Cabrini et Tardelli).

Le glas sonna pour l'Italie dès le début de la seconde période, quand, d'un long tir puissant, Brandts se vengea en même temps de la squadra et de lui-même. Ce but d'égalisation, qui suffisait aux Néerlandais, fut ressenti par tous les Italiens comme le commencement de la fin. Car, éprouvé par trop d'épreuves successives, Bettega et ses partenaires n'étaient plus capables de forcer une défense bien remaniée (Brandts sur Rossi, Jenson sur Bettega) ni de résister à une formation revalorisée par sa réussite et par le soutien offensif de Neeskens. Le remplacement de Causio par Claudio Sala (46e) et celui de Benetti par Graziani (77e) n'apportèrent rien à la cause italienne. Et le but de Haan (76e), si écrasant et si fulgurant qu'il laissa Zoff, pourtant bien placé, impuissant, donna aux Hollandais une qualification claire et méritée. Ce match avait, par son retournement et par ses aspects tactiques, techniques et psychologiques, largement répondu à notre attente. Il était bien digne des deux meilleurs représentants du football européen (le troisième étant sans doute, malgré son élimination prématurée, la France).

L'Italie crut, en perdant ce match, avoir tout

Haan arrive trop tard. Kempes a eu le temps de tirer, glissant la balle sous le ventre de Jongbloed. L'Argentine mène 1-0.

perdu. Car même un match nul (2-2) de l'Allemagne devant l'Autriche eût permis aux champions du monde de disputer le match de classement. Mais il était dit que la R.F.A. 1978 nagerait jusqu'au bout dans les eaux de l'impuissance. On ne s'était pas trompé pour elle en prévoyant, après ses tristes travaux de l'avant-Mundial (devant le Brésil et la Suède), qu'elle ne serait pas apte à maintenir sa réputation d'équipe européenne numéro 1, à laquelle la compétition mondiale semble au surplus donner des ailes.

Devant l'Autriche, l'équipe de Schœn, qui avait failli battre la Hollande trois jours plus tôt, fit complètement naufrage. Il faut dire que les joueurs autrichiens, qui n'avaient pas rencontré leurs voisins allemands depuis 40 ans, étaient ravis de saisir cette occasion de montrer qu'ils existaient. Surtout ceux qui comme Hickersberger et Jara, appartiennent à des clubs allemands. Cette lucide et plaisante équipe autrichienne mena donc la vie dure aux Allemands et, même, finit par la terrasser (3-2), grâce à deux buts merveilleux du « soulier d'or » européen, Johann Kranke, qui sortit ainsi du « Mundial » en beauté, prêt à commencer en Espagne une seconde et brillante carrière.

L'Autriche, certes, n'avait pas raté sa Coupe du monde, ayant gagné trois matches sur six et n'ayant vraiment accusé le coup que devant les féroces Hollandais (1-5). Mais l'Allemagne se lamentait de n'avoir jamais su trouver le moindre remède à son impuissance et, surtout, à la carence de son milieu de terrain. On peut dire, à cet égard, que Reiner Bonhof, maintenu contre vents et marées par Schœn pendant les six rencontres, alors qu'il n'apporta jamais rien de décisif, a été un des plus grands « ratages » de ce Mundial, riche pourtant en contre-performances. On écrirait un chapitre intéressant sur les hommes dont on attendait monts et merveilles et qui quittent la compétition (ou l'ont quittée depuis longtemps) sans l'avoir vraiment engagée. Le Mundial 1978 fut, à cet égard, pour beaucoup de réputations bien établies une terrible épreuve de vérité.

UN FORCING BRESILIEN QUI NE S'ACHEVE PAS

L'autre qualification, la sud-américaine, se déroula en deux temps, à la suite d'un des « suspenses » les plus extraordinaires auxquels ait donné lieu l'épreuve mondiale.

L'Argentine, on le savait depuis plusieurs mois, avait eu le droit comme l'Allemagne en 1974 de décaler ses matches par rapport aux autres. La raison en était essentiellement financière. Si l'équipe de Menotti avait joué à l'heure où se déroulaient d'autres rencontres, elle aurait fait le vide dans les autres stades. Et il est probable qu'en Espagne en 1982 malgré toutes les protestations il en sera de même.

Mais ce décalage avait en ce 21 juin une importance particulière. Car entre l'Argentine et le Brésil, qui n'avaient pas pu se départager le dimanche précédent (0-0), la qualification passait par la « différence de buts ». L'emporterait l'équipe qui, après Brésil-Pologne et Argentine-Pérou, aurait l'écart de buts le plus positif. Il existait même un cas — horrible — où, terminant dans la plus stricte égalité, Argentins et Brésiliens auraient dû recourir au tirage au sort pour accéder à la finale.

On imagine à quelle pression durent être soumis, ce jour-là, les nerfs des deux équipes. D'abord, ce furent les Argentins qui, dans leur retraite de Rosario, suivirent, avec l'anxiété que l'on devine, les efforts des Brésiliens pour accabler le plus largement possible l'équipe polonaise. Après l'admirable coup franc de Nalinho (13e), les Argentins respirèrent quand Lato égalisa (45e). Mais le forcing brésilien et les deux buts de Roberto (57 et 62e), consécutifs à un invraisemblable bombardement des montants du but de Kukla, les plongèrent à nouveau dans l'angoisse. Un score de 3 à 1 pour le Brésil les obligeait à gagner au moins par 4 à 0. En aggravant encore leur succès, les Brésiliens auraient sans doute placé la barre trop haut pour leurs rivaux. Et c'est donc au cours de cette demi-heure que le Brésil, par tactique ou par impuissance, perdait une chance inespérée de jouer la finale du Mundial. En acceptant la domination des Polonais, qui faillirent à plusieurs reprises ramener la marque à 3-2, le Brésil montra les limites de ses possibilités ou de son ambition. C'est pourquoi, ayant ainsi raté le coche, il est difficile d'accepter les critiques qu'il éleva après coup sur la manière dont il fut éliminé.

L'AVANTAGE DE LA PASSION ORGANISATRICE

Mettons-nous maintenant à la place des Brésiliens à Mendoza. Ils assistent, devant leur écran de télévision, à la rencontre qui va leur apporter la joie ou le deuil. L'Argentine doit, devant le Pérou, faire mieux que les Brésiliens (3-0). En sera-t-elle capable ?

Aux prises avec une charge accablante de responsabilité, les joueurs de Menotti, d'abord, tremblèrent si fort qu'ils laissèrent les habiles Péruviens s'emparer du jeu. Ceux-ci eurent deux occasions énormes d'ouvrir le score et de plonger la « chaudière » de Rosario dans la consternation. Mais Munante envoya sa balle contre le poteau de Fillol, et Oblitas tira juste à côté. Ce prologue stupéfiant prouvait au moins que les Péruviens — comme ils l'avaient proclamé à cor et à cri — n'étaient pas venus pour jouer les sacrifiés.

Mais quand, transformant leur angoisse en détermination farouche, les joueurs en bleu et blanc attaquèrent, par mille moyens, les défenseurs du Pérou, on sentit vite, à quelques craquements, que rien ne les arrêterait. C'est Kempes qui ouvrit la brèche (20e) par où s'engouffrèrent Tarantini, juste avant la mi-temps, puis, aussitôt après, Kempes encore, et Luque, et Hourseman, et Luque de nouveau. Six buts : le compte y était largement. Mais le déferlement argentin était si torrentiel, dans un stade vivant de manière inimaginable la passion de ses joueurs, qu'on eut l'impression que l'Argentin en aurait marqué dix, s'il l'avait fallu !

On ne manqua naturellement pas, après coup, d'émettre des soupçons sur la régularité de cette rencontre et sur le supplice des Péruviens. Mais on ne tenait pas compte et de la fierté de ces derniers et de la faiblesse qu'lis avaient déjà manifestée après un début éclatant, devant le Brésil et la Pologne. C'était oublier aussi la formidable éenergie dont les Argentins étaient habités. Nul ne leur eût pardonné de ne pas saisir la chance qui leur était donnée. Les Péruviens passaient par là, et ils furent les victimes. Mais d'autres qu'eux sans doute auraient volé en éclats face à pareil déchaînement.

Ce qui est sûr, également, c'est que ces deux matches ayant eu lieu au Brésil et dans l'ordre inverse, ce sont les hommes de Coutinho qui se seraient qualifiés, et d'une manière aussi logique.

Tant que la Coupe du monde sera organisée dans des pays où le football est roi, l'équipe « organisatrice » recevra, de cent manières, un avantage considérable. Mais l'Argentine n'a pas plus volé sa place en finale que la Suède en 1958, l'Angleterre en 1966 et l'Allemagne en 1974.

LE BRESIL JAMAIS BATTU

Les matches de classement manquent souvent de saveur. Exemple : celui de 1974 qui permit à la Pologne d'obtenir sa sixième victoire et la médaille d'argent aux dépens d'un Brésil à bout de souffle (1-0).

Mais, cette fois, en terre sud-américaine, l'équipe brésilienne avait beaucoup à démontrer. Une victoire face à une des meillleures équipes du tournoi, l'Italie, était juste ce qui convenait à Coutinho et à ses hommes pour revenir à Rio la tête haute. Cette exigence et la volonté des Italiens de terminer la compétition de manière convaincante composèrent un match d'intérêt soutenu.

D'abord les Brésiliens, maîtres du ballon, installèrent, au centre du terrain, une domination morne, sans rythme et sans accélération, qui rappelait leurs matches du premier tour. Cette maîtrise et cette circulation de balle ont beau exprimer une habileté inégalable, on finit par s'en lasser. Car l'application et l'attention permanentes des Italiens suffisaient à réduire à néant toutes les velléités sud-américaines. Et le match promettait de s'enliser dans ce préambule trop long lorsque, en quelques coups de reins, l'Italie mit le match sur les rails. C'est le petit Paolo Rossi, plus fringant que jamais, qui, après un débordement et un centre instantané, donna à Causio la balle du premier but. Aussitôt après, une série de tirs italiens faillit faire mouche une seconde fois. Comme devant la Hollande, l'Italie menait 1-0 au repos et aurait pu disposer d'un avantage plus net.

La seconde mi-temps fut beaucoup plus riche et mouvementée. L'attaque brésilienne, où Reinaldo avait remplacé le trop primaire Gil, pesa de toutes ses forces sur une équipe italienne incapable, comme devant la Hollande, de relancer la machine. Et, comme devant la Hollande, Zoff fut victime de deux tirs longs et appuyés, sur lesquels on eut l'impression qu'il aurait pu intervenir. La première balle, frappée avec une puissance incroyable par Nelinho, parut contourner le gardien de la Juventus avant de pénétrer dans le but comme la tête chercheuse d'une fusée ! La seconde dut sa réussite à la promptitude avec laquelle le pied gauche de Dirceu était entré en action.

Jusqu'au bout l'Italie, où opéraient les deux frères Sala de Torino, tenta d'égaliser. Et la tête de Bettega faillit y parvenir, tandis que s'écoulait la dernière minute que Brésiliens et Italiens jouaient dans le Mundial 1978, qu'ils avaient, les uns et les autres, marqué de leur personnalité.

LA VOIE NOUVELLE DE L'ITALIE

Le Brésil remportait donc, comme en 1938 (quarante ans après !), la troisième place d'une Coupe du monde. Il enrichissait donc son palmarès, qui comportait déjà trois médailles d'or (1958, 1962, 1970) et une d'argent (1950). Sans doute n'a-t-il pas fourni le spectacle emballant par sa générosité et sa verve offensive de ses prédécesseurs de 1950 à 1970. C'est un autre Brésil plus inquiet, plus prudent, plus formé. Et la querelle ne s'éteindra pas entre ceux qui, comme Coutinho, pensent que, privé de grands attaquants, le Brésil 1978 a réalisé un exploit et ceux qui lui réclament de revenir aux conceptions offensives qui ont fait sa gloire. Ce Brésil calculateur et limité, ce Brésil pour qui un sou est un sou, ne nous donne certes plus de frissons. Et Pelé a, l'autre jour, devant nous, déclaré à Just Fontaine qu'il avait eu, à plusieurs reprises, des fourmis dans les jambes en voyant Roberto, Gil, Cerezo et Batista Pourtant, comme a dit Coutinho après Brésil-Italie, piétiner indéfiniment devant l'Espagne et la Suède, peut-on achever une Coupe du monde invaincu et n'avoir pas bien joué ? Le Brésil a, en effet, réalisé le tour de force d'être troisième d'une compétition pendant laquelle il est le seul à n'avoir jamais été battu ! Mais, s'il a, en sept matches, encaissé seulement trois buts, il n'en a marqué que dix, et c'est là son drame. Si le Mundial s'était disputé sur son sol, nul doute qu'il l'aurait emporté. Le football brésilien sort de ce Mundial plus sûr que jamais de sa qualité profonde. Reste pour lui à former de nouveaux Pelé.

L'Italie, de son côté, n'a pas à rougir de son comportement. Elle a certes, en fin de tournoi, payé des efforts sans doute excessifs pour l'état physique dans lequel se trouvaient ses joueurs. Mais elle ne s'est jamais départie, quand elle l'a pu, de sa nouvelle manière d'aller de l'avant. Enzo Bearzot n'a pas manqué de déclarer avant de plier bagage : « Si la Hollande continue d'avoir le meilleur football du monde, c'est sans doute l'Italie qui a fourni en Argentine le jeu le plus agréable. Elle est entrée, grâce à ce Mundial, dans une voie nouvelle, où j'espère qu'elle va progresser. » C'est ainsi que tout le paysage du football européne pourrait être modifé.

LE ROMAN DE LA FINALE
par Robert Vergne

Kempes a fait de la Hollande le Poulidor de la Coupe du monde

Daniel Passarella a rempli sa mission. Il a conduit son équipe jusqu'au bout de sa route. L'Argentine est championne du monde.

BUENOS AIRES. — On a bien failli faire attendre une reine, un président, des milliers de journalistes, décevoir tout un peuple, tout cela parce que des Hollandais têtus ont fait front à 80.011 Argentins pendant cent quatre minutes.

Cet exploit demeurera comme l'un des plus grands que la Coupe du monde ait engendrés depuis sa création car pour résister à cette formidable pression, exercée à tous les niveaux, il fallait être hollandais.

Cent fois les hommes d'Amsterdam et de Rotterdam remirent leur ouvrage sur le métier au cours d'une bataille furieuse, un combat parfois défendu mais ne manquant pas d'une certaine grandeur; et s'ils échouèrent finalement dans leur entreprise c'est qu'un homme se dressa devant eux, dominant ce onzième mondial de la tête, des épaules et... des pieds, ce qui lui permit également de terminer meilleur buteur : Mario Kempes.

Oui, la vedette de Valence a porté son équipe à bout de bras et pas seulement au cours de la finale. Mais c'est tout de même en cette ultime rencontre que Mario Kempes a fourni le meilleur de lui-même, ce qui lui permit d'entrer de plain-pied dans la légende de la Coupe du monde, à égalité avec les plus grands.

Rarement depuis Pelé un homme a exercé une influence aussi souveraine sur toute une compétition et plus particulièrement sur le dernier match.

Cet hommage, on devait le rendre à ce clairvoyant joueur, roi des buteursr qui, à l'inverse des Conquistadores, a été chercher fortune en Espagne qui le fêtera comme l'un des siens en attendant d'organiser le douzième Mondial, en 1982.

LA GUERRE DES PLATRES

Tout avait commencé dans la plus extrême confusion, à cause du plâtre que porte René Van de Kerkhof depuis plusieurs semaines. Les Argentins réclamèrent avec véhémence et obtinrent que le Hollandais joue avec une bande au lieu de ce plâtre, qu'ils craignaient sans doute autant que son propriétaire. Toujours est-il que cette onzième Coupe du monde débutait par un record : celui du retard au coup d'envoi, exactement huit minutes. Du jamais vu !

Le public, qui trompait son impatience depuis des heures, n'apprécia guère ces huit minutes d'attente supplémentaires, les ressentant comme un supplice, alors qu'il avait supporté stoïquement ces heures froides sous un ciel triste. Et, lorsqu'il libéra tous ces confettis de fabrication artisanale, le stade de River Plate fut comme recouvert d'une longue pellicule de neige. Huit minutes donc pendant lesquelles on avait frôlé l'incident diplomatique sous la forme du forfait de l'un des compétiteurs. Du jamais vu non plus !

Il était donc prévisible que cette onzième finale n'allait pas ressembler aux autres. On pouvait sans doute également prévoir qu'avec ces Hollandais qui n'ont peur de rien, cette finale ne serait pas à sens unique, malgré des conditions pour le moins défavorables.

Et, de fait, Rep faillit bien ouvrir le score dès la 6e minute, d'un magnifique coup de tête que Fillol stoppa avec une grande maîtrise. Celui-là, disons-le tout de suite, pourra aisément être nommé vice-roi de l'Argentine, tant par sa finale due pour certains autres matches, ce qui lui valut entre autres d'être le meilleur

gardien de but du tournoi. C'est ainsi que ce tir à bout portant de Rensenbrink, qu'il détourna à une minute de la mi-temps, fut l'un des grands tournants du match.

UN BUT MAGNIFIQUE

Mais, avant d'en arriver là, il s'était déjà passé bien des choses qui valent d'être contées. Les Argentins semblaient devoir prendre progressivement le match en main et alors qu'on attendait Kempes, ou Luque, c'est Bertoni qui causa le plus d'ennuis aux Bataves. Et lorsque Luque plaça un tir très tendu, mais bien contré par Krol, on commença à se dire que, décidément, ce n'est pas drôle d'être visiteur lorsqu'il s'agit de disputer une finale de Coupe du monde sur le terrain du pays organisateur.

Fort heureusement, on devait rapidement se reprocher ces quelques doutes à l'endroit des Hollandais et c'est le plus proche d'entre eux, notre Bastiais Johnny Rep, qui devait raviver la flamme d'un tir-canon, encore une fois parfaitement stoppé par Fillol.

Il y avait un peu moins d'une demi-heure que l'on jouait, mais il était évident que le match était bien lancé. Ce fut peut-être la période la plus équilibrée alors que les forces étaient intactes et les nerfs encore en bon état, de part et d'autre. Une échappée très dangereuse de Bertoni à la limite du hors-jeu, un remarquable débordement d'Ortiz préludèrent au premier but. Kempes passa à l'action, appela le ballon(s'infiltra, résista à une ou deux charges, resta debout et marqua du gauche un but magnifique.

Les doutes qui nous avaient assaillis se firent de nouveau lancinants, comme une douleur. On ne peut rien oser contre celui qui reçoit, en football aussi.

Pauvre Rensenbrink que l'on a vu qu'une fois, lors de cette fatidique 44e minute, où après avoir reçu une superbe passe en retrait de Jansen, il tira en pleine foulée sur Fillol. On ne reverrait sans doute pas occasion aussi nette de sitôt.

SOUDAIN NUNNINGA

Bien sûr, il restait quarante-cinq minutes à jouer, et la puissance athlétique des Hollandais, surgénérés par le stage en altitude qu'ils avaient accompli à Porterillos pouvait porter ses fruits au niveau de la mer. Effectivement, des fruits, il y en eut, mais ils ne mûrirent pas tous. D'autant que l'arbitre italien, M. Gonella, s'avéra davantage latin qu'européen, en sifflant énormément de fautes à l'encontre des Hollandais qui n'étaient en fait que la manifestation d'une incontestable supériorité athlétique sur les petits gabarits argentins. C'est Neeskens qui secouait le plus souvent et le plus violemment le cocotier, fauché à une vingtaine de mètres en plein élan. Nanninga avait remplacé Rep, au bout d'une heure, Happel ayant préféré la puissance à la vivacité. Toujours est-il que le temps passait et les Argentins, non seulement conservaient leur avantage, mais plaçaient quelques contres d'autant plus dangereux que la défense hollandaise se dégarnissait, dans le souci qu'avaient les Bataves d'attaquer pour égaliser. Une glissade de Krol mit Luque en excellente position et Jongbloed au supplice. Un départ du fameux tandem Kempes-Luque plaça encore le vétéran hollandais en grand péril. Au mieux, on allait en rester là. Au pire, les Hollandais risquaient de sombrer, victimes de leur générosité. Et on se quitterait sur un score bien dans le droit-fil de cette Coupe du monde, avec un seul but marqué.

C'est alors que René Van de Kerkhof, vexé par les Argentins qui s'étaient montrés bien mesquins à son endroit en l'obligeant à se séparer de son plâtre protecteur, passa sur la droite, centra très fort et trouva la tête du grand Nanninga. Cette fois, Fillol devait s'incliner.

La finale de la Coupe du monde était sauvée, son suspense demeurait et même les quelques supporters hollandais se prenaient à rêver à leur reine buvant une bière dans la fameuse coupe. D'ailleurs, lorsque Rensenbrink tira sur l'extérieur du poteau droit à l'ultime minute du temps réglementaire, cet espoir ne se nourrissait pas alors d'illusions. Décidément Rensenbrink aurait pu être l'homme des deux dernières minutes, mais il fut en fait le grand absent des cent dix-huit autres, et c'est peut-être cette carence qui explique en partie l'échec final des Hollandais.

TERRIBLE KEMPES

Tout était donc à recommencer, la reine de Hollande et le président argentin allaient être obligés de décommander leur invitation, les journalistes devraient se trouver un hypothétique passage d'avion. Le grand chambardement en somme.

Les équipes avaient fait le plein de leurs remplaçants dès la seconde mi-temps du temps réglementaire, puisque Nanninga et Suurbier étaient venus renforcer leurs camarades à la place de Rep et de Jansen, tandis que chez les Argentins c'étaient Ardiles et Ortiz qui avaient laissé leurs postes respectifs à Larrosa et à Houseman.

Les gladiateurs devaient désormais compter sur les seules forces en présence sur le terrain, et dans ce domaine l'avantage continuait à être incontestablement en faveur des Hollandais.

Les coups francs, eux, étaient pour les Argentins dans une forte proportion. Il y avait de plus en plus de chutes, de coups défendus surtout et à ce jeu les Hollandais avançaient lentement mais sûrement à la façon d'une mêlée qui pèse beaucoup plus lourd que celle de l'équipe adverse.

On allait atteindre la troisième mi-temps ou plutôt le changement de camp de la prolongation, les poussées hollandaises ne perdaient certes pas de leur puissance mais tout de même beaucoup de leur précision. C'est alors que Kempes jaillit par deux fois, attiré vers le but de Jongbloed comme par un aimant et transperçant cette défense avec une dérisoire facilité.

Moins de dix minutes plus tard, Kempes effectuait cette fois son effort au bénéfice de Bertoni. Les Hollandais étaient K.-O. debout après avoir admirablement lutté pendant cent-vingt minutes qui ébranlèrent le stade de River Plate.

Ce stade donna alors l'impression d'un immense bateau ivre avec ses milliers de drapeaux, le tumulte, les cris, alors que les Hollandais, bien qu'irrémédiablement battus, attaquaient toujours comme il y a quatre ans à Munich.

Et peut-être dans quatre ans à Madrid, si d'aventure ils rencontraient l'Espagne en finale, ils seraient alors définitivement consacrés comme les Poulidor de la Coupe du monde.

Il reste que grâce à eux ce Mundial a laissé un souvenir moins maussade grâce à ses ultimes images. Car si le génie ne régna pas en maitre sur le terrain, celui-ci fut suffisamment arrosé de sueur hollandaise aussi bien qu'argentine pour que ces cent vingt minutes aient permis au spectateur neutre d'en avoir pour son argent.

Mais il n'y eut pas que ce supplément au programme. Il fallait attaquer la folle nuit qui suivit. On n'en voudra cependant pas à Kempes de nous avoir privés de sommeil. Car si Paris vaut bien une messe, la Coupe du monde mérite bien une nuit.

LE DÉLIRE DE BUENOS AIRES

(Christian Vella)

BUENOS AIRES. — A l'écoute de River Plate, l'Argentine, tout entière, a retenu son souffle, en espérant, en tremblant. Maintenant, elle explose en se jetant dans les rues pour libérer toute la tension emmagasinée depuis des jours, depuis des mois, depuis des années.

Partout, à Rosario, à Cordoba, partout, le peuple argentin déserte ses demeures pour se lancer à l'assaut des rues. Dans la capitale, la folie collective est encore plus gigantesque. Elle est à l'image d'une cité tentaculaire qui ne se contient plus. Elle déborde dans toutes les grandes artères. Et, bientôt, toute la ville n'est plus qu'un magma de tôles enchevêtrées, de moteurs inutiles, d'accélérateurs impuissants. Le centre est pris pour des heures, peut-être même pour la nuit entière, dans un corset de fer et d'acier. Les voitures, inutilisables, sont soudées les unes aux autres et, rivés à leur volant, les conducteurs appuient comme des dingues sur leurs avertisseurs comme pour saluer la naissance d'un nouveau monde.

Tout Buenos Aires est uni par les liens du bruit et du triomphe. Elle s'en est fait une entrave mais c'est aussi ce qu'elle souhaitait très fort depuis toujours. Une joie intense, le bonheur de tout un peuple qui en a oublié combien il peut souffrir, combien il lui faut se priver, combien il doit se passer de libertés. Il s'est identifié une fois pour toutes à son équipe de football. Et la victoire de celle-ci, dans la plus grande compétition qui soit, est aussi la sienne. C'est sa façon à lui de prouver son existence au monde entier, de démontrer que toute la nation argentine ne vit pas à demi, qu'elle n'est pas une nation larvée, bâillonnée par la dictature, comme on l'a si souvent écrit et répété en Europe avant le Mundial.

Ici, le football aura au moins servi à quelque chose. Il a permis de réaliser l'union de la nation. Tout le peuple s'est retrouvé, il s'est serré les coudes, il a fait corps avec son équipe. Elle est devenue son identité, sa raison d'être. Il lui fallait vaincre avec elle.

Riches ou pauvres, nantis ou démunis, jeunes ou vieux, hommes et femmes, ils ont tous brandi ce drapeau bleu et blanc qui semble sortir de leurs tripes. Ils ont tous hurlé « Argentina... Argentina... » comme le nom d'un enfant chéri. Un vieil homme politique argentin, ancien ambassadeur à Washington et aujourd'hui député, nous a dit un jour : « Le régime actuel avait bien quelques opposants, mais les critiques rabâchées par l'Europe, les faits déformés ont sensibilisé l'opinion publique argentine. Elle s'est sentie atteinte dans son intégrité, dans son honneur même. Et par réaction contre les mensonges et la démesure européenne, elle s'est unie comme elle ne l'a jamais été par le passé. »

Il ne faut pas oublier qu'ici l'amour de la patrie est plus fort que tout. Quand l'équipe de Menotti gagne un match, c'est le pays qui gagne une bataille. Quand elle gagne la finale de la Coupe du monde, c'est toute l'Argentine qui remporte la guerre.

Avant que cette Argentine ne se jette dans l'ivresse des rues, l'œil a retenu l'image de Leopoldo Luque juché sur les épaules d'un supporter et qui brandissait la bannière bleu et blanc de son pays tout au long d'un tour d'honneur inoubliable. Maintenant, c'est tout Buenos Aires qui fait comme Luque, qui crie « Argentina ! » en agitant des drapeaux et des clochettes. Cette nuit, il n'y a que les morts qui ne sont pas dehors. Tout le monde court, tout le monde crie, tout le monde chante. Des tonnes de papier sont jetées par les fenêtres béantes. Des kilomètres de tissu bleu et blanc parcourent les rues.

C'est la fiesta, le carnaval. Le vin coule à flots et les filles sont faciles. Elles rient à gorge déployée et s'offrent au plaisir. Elles sont heureuses. Et le bonheur n'a pas de fin.

C'est une nuit folle, une nuit comme on ne peut en vivre qu'une seule dans son existence.

Le phénomène de cette foule en délire peut ravir. Nous, il nous a fait trembler. A penser qu'il pouvait être utilisé à d'autres fins...

Au matin, Buenos Aires résonnait encore du fracas de la victoire et du triomphe. Mais demain, qu'en restera-t-il ?

Christian VELLA.

Devinez qui vient d'être sacré champion du monde ? Dans River Plate en folie, l'Argentine a inscrit pour la première fois son nom au palmarès de l'épreuve reine.

Des coups de poker d'Happel au super talent de Kempes

ÉTOILES

Kempes sur le fil

Avant la finale, Teofilo Cubillas, le Péruvien, conservait une étoile d'avance sur l'Autrichien Krankl et le Hollandais Johnny Rep. Mais grâce à sa formidable performance individuelle de la finale, où il obtint six étoiles, c'est finalement Mario Kempes qui remporte notre classement, devant Fillol, Krol et Rep à une longueur :

31 étoiles : Kempes (Argentine).

30 étoiles : Fillol (Argentine), Krol, Rep (Hollande).

29 étoiles : Gentile (Italie).

28 étoiles : Cabrini, Paolo Rossi (Italie), Tarantini (Argentine).

27 étoiles : Bettega (Italie), Batista (Brésil), Cubillas (Pérou), Gallego, Passarella (Argentine), René Van de Kerkhof (Hollande).

26 étoiles : Amaral, Dirceu (Brésil), Krankl (Autriche), Ardiles (Argentine), Willy Van de Kerkhof, Rensenbrink (Hollande).

25 étoiles : Leao (Brésil), Chumpitaz (Pérou), Olguin (Argentine), Haan, Jansen (Hollande).

24 étoiles : Zoff, Scirea (Italie), Russmann (Allemagne), Prohaska (Autriche), Galvan, Bertoni (Argentine).

23 étoiles : Causio (Italie), Oscar (Brésil), Munante, Oblitas (Pérou), Koncilia, Jara, Pezzey, Kreuz (Autriche).

22 étoiles : Zmuda, Szymanowski (Pologne), Quiroga, Cueto (Pérou), Maier (Allemagne), Poortvliet (Hollande).

21 étoiles : Gil (Brésil), Deyna, Lato (Pologne), Vogts (Allemagne), Obermayer, Hickersberger (Autriche), Luque (Argentine).

20 étoiles : Bonhof (Allemagne), Duarte (Pérou), Nawalka (Pologne), Ortiz (Argentine), etc.

BUTEURS

Mario Kempes Soulier d'Or

Grâce aux deux buts réussis en finale, Mario Kempes remporte le Soulier d'Or « Adidas-France-Football » avec six buts, sautant sur le fil les leaders Rensenbrink et Cubillas qui menaient depuis le premier jour. Récompense méritée pour celui qui a véritablement décidé du succès des nouveaux champions du monde qui, sans lui, n'auraient sans doute pas remporté le titre. Kempes a marqué six buts « dans le jeu » alors que ses adversaires ont tiré plusieurs penalties.

Pour les amateurs de curiosité notons que l'Argentine et la Hollande ont les meilleures attaques (quinze buts chacune) et que soixante et un joueurs ont marqué au cours de ce Mundial.

6 buts : Kempes (Argentine).

5 buts : Cubillas (Pérou), Rensenbrink (Hollande).

4 buts : Luque (Argentine), Krankl (Autriche).

3 buts : P. Rossi (Italie), Rummenigge (Allemagne), Dirceu, Roberto (Brésil), Rep (Hollande).

2 buts : Bettega (Italie), D. Muller, Flohe (Allemagne), Boniek, Lato (Pologne), Bertoni (Argentine), Nelinho (Brésil), Brandts, Haan (Hollande), Gemmill (Ecosse).

1 but : 41 joueurs dont les Français Lacombe, Platini, Lopez Berdoll et Rocheteau.

Enfin, trois joueurs, Vogts (Allemagne), Brandts (Hollande) et Eskandarian (Iran) ont marqué contre leur camp.

LES MEILLEURES ATTAQUES

Argentine et Hollande ..	15 buts
Brésil et Allemagne ..	10 buts
Italie	9 buts
Autriche et Pérou	7 buts
Pologne	6 buts
France et Ecosse	5 buts

Nunninga saute plus haut qu'Olguin et Galvan et égalise pour la Hollande. Une égalisation qui s'avérera inutile.

(Jean-Philippe Rethacker)

BUENOS AIRES. — Les deux grands faits techniques de cette finale auront été, l'un d'ordre collectif, l'autre d'ordre individuel. Et comme le football réserve toujours d'énormes surprises, même au moment et à l'endroit où on ne les attend pas, c'est l'homme qui, cette fois encore, a pris le pas sur l'équipe.

Parlons d'abord du problème collectif qui concerne les Hollandais. Ernst Happel, qui n'est pas un technicien comme les autres, avait décidé de jouer cette finale pour la gagner. Car il savait qu'il n'avait une chance de remporter son pari que si la formation hollandaise tenait le ballon et possédait suffisamment de forces offensives pour mettre à mal une défense argentine assez vulnérable.

C'est pourquoi il construisit une équipe d'attaque et non de prudence, en conservant le petit demi de Feyenoord Jansen, pour lui confier un rôle d'arrière latéral droit, appelé à surveiller l'ailier argentin Ortiz. Happel, refusant de choisir un défenseur de métier pour répliquer à l'attaque à trois avants des Argentins, montrait ainsi sa volonté de conserver toute sa force à son milieu de terrain, dont il connaissait la valeur et l'influence dans le jeu de son équipe. Mais pour compenser tout de même cet affaiblissement, il demanda à Arie Haan et à Willy Van de Kerkhof de rester prudents dans leur placement, et de serrer de près les deux atouts constructifs et offensifs numéro un de l'équipe argentine, Ardiles et Kempes.

Ernst Happel n'avait pas imaginé, hélas, que son équipe, dominant le jeu et contrôlant le ballon en première mi-temps, laisserait échapper les deux ou trois occasions de buts qui allaient se présenter à elle sur la tête de Rensenbrink ou sur le pied de Rep. C'est à ces moments-là que les plans de l'entraîneur hollandais furent déjoués.

On crut bien pourtant qu'il allait redresser la barre et renverser la vapeur dans cette bataille technique, sur un nouveau coup de poker. Voyant que son attaque manquait de puissance athlétique et qu'il était encore possible de percer par le haut cette défense centrale argentine de taille réduite, il fit rentrer son « bélier » Nunninga dont la détente est remarquable. On sait que cela fut payant puisque les Hollandais parvinrent à égaliser grâce au nouveau venu. On vit alors l'équipe hollandaise, où Suurbier vint ensuite rééquilibrer le système offensif, changer complètement de style, elle qui jusqu'à présent avait procédé rationnellement par petites passes courtes et redoublées, se mit à pilonner le camp argentin pour l'ébranler et tenter de le réduire en miettes. Hélas ! dans ces cas-là, quand une équipe entame une course poursuite infernale et qu'elle se livre à fond de façon un peu aveugle dans le domaine tactique, elle s'expose aux pires mésaventures. Cela avait été le cas pour les Hollandais de Cruijff en 1974, à Munich, ce le fut encore pour ceux de Krol quatre ans plus tard.

EXCEPTIONNEL

Et c'est là qu'intervient notre homme, un Argentin dont le seul talent individuel allait faire la décision en deux ou trois coups d'accélérateur. Quand on vous disait, samedi, que Mario Kempes, tel le Di Stefano de la grande époque, était une tactique à lui seul. « L'Espagnol », que nous avions découvert à Valence il y a un an, en compagnie de Marcel Domingo, son entraîneur au cours du Tournoi des oranges (déjà une prédestination !) nous avait fait une énorme impression par la richesse de son jeu et de sa technique, par son triple rôle de défenseur-équipier, de constructeur clairvoyant et de finisseur redoutable.

En un seul match amical il avait prouvé toutes ses qualités multiples. Pour avoir fait également la différence dans un débat aussi relevé et aussi tendu que cette finale de Buenos Aires, il fallait vraiment que sa classe fût exceptionnelle.

Kempes n'est ni un avant de pointe authentique ni un demi d'attaque véritable, mais il est tout cela à la fois. Dimanche, on ne le vit pas beaucoup certes, dans le cours du jeu et du match, mais il abattit un énorme travail de repli et de démarquage. Et surtout, il sut placer les deux ou trois changements de rythme par des départs balle au pied gauche, qui, en coups d'accélérateur trouèrent le rideau orange de la défense hollandaise, comme une lame de rasoir tranche un papier.

L'Argentine sans Mario Kempes était il y a un an encore une formation comme les autres, bonne mais sans efficacité et sans grand talent. L'Argentine 78 de Mario Kempes est championne du monde avec tout le mérite qui lui revient.

La Hollande 78 sans Cruijff n'est plus, elle, la vraie Hollande, même si sa finale de Buenos Aires a honoré également le vrai football.

Dimanche 25 juin à River Plate

ARGENTINE b. HOLLANDE : 3-1 après prolongation (1-0, 1-1).

Temps frais. Ciel couvert et menaçant. Très léger vent. 78.000 spectateurs. Arbitrage partial de M. GONELLA (Italie). Avertissements à KROL, POORTVLIET, NEESKENS, SUURBIER, tous hollandais, aucun aux Argentins. Buts : KEMPES (38e et 104e), BERTONI (114e) pour l'Argentine ; NUNNINGA (81e) pour la Hollande.

ARGENTINE. — FILLOL*** — OLGUIN*****, L. GALVAN****, PASSARELLA****, TARANTINI**** — GALLEGO****, ARDILES****, puis LARROSA**** (65e), KEMPES***** — BERTONI*****, LUQUE****, ORTIZ****, puis HOUSEMAN**** (74e). Total : 49.**

HOLLANDE. — JONGBLOED** — JANSEN****, puis S U U R B I E R**** (72e), BRANDTS*****, K R O L*****, POORTVLIET**** — HAAN*****, W. VAN DE KERKHOF****, NEESKENS***** — R. VAN DE KERKHOF****, REP****, puis NUNNINGA**** (58e), Robby RENSENBRINK****. Total : 48.**

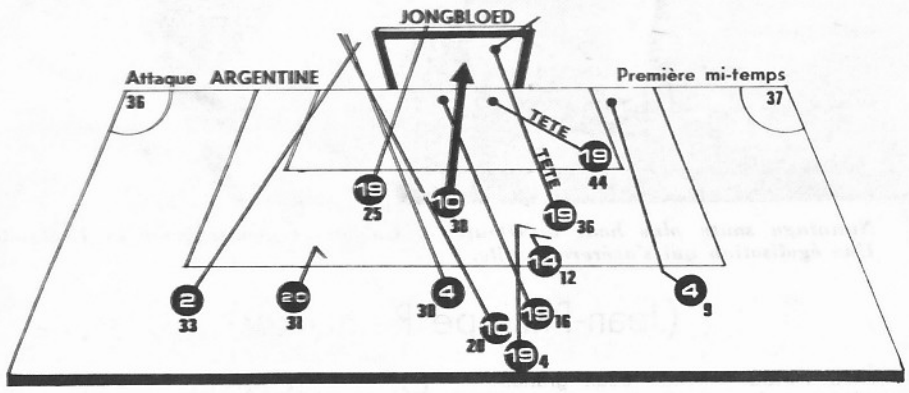
OU ÉTAIENT LES CANONS ?

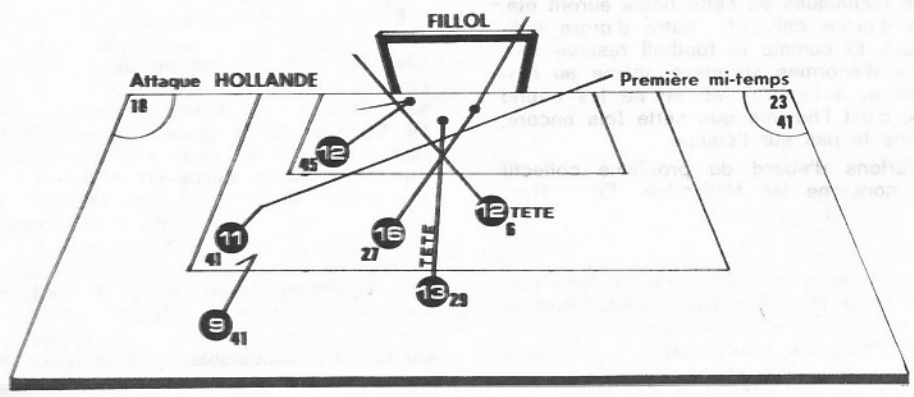
Bien que les Hollandais aient plus souvent eu l'initiative du jeu, au milieu du terrain en tout cas, les Argentins se sont montrés plus efficaces à l'approche des deux surfaces de réparation, c'est-à-dire aussi bien en défense qu'en attaque. Ils se sont créés beaucoup plus d'occasions de but nettes que leurs adversaires, et sous ce rapport du moins, leur victoire est normale.

L'Argentine domina, au point de vue des tirs, la première mi-temps (12-6) et les prolongations (7-1) alors que la Hollande prit le dessus au cours de la seconde période (8-4). La balle sur le poteau de Robby Rensenbrink à quelques minutes de la fin fut le coup de massue décisif pour son équipe qui, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, fut balayée en prolongations.

La qualité des tirs de cette finale ne fut pas exceptionnelle, loin s'en faut. Et principalement du côté des Hollandais, dont ce fut l'un des grands atouts au cours des matches précédents. On remarquera que les défenseurs et milieu de terrain prirent très rarement leur chance, et que beaucoup de tirs furent contrés. Et enfin que les Hollandais étaient plus précis (deux tirs hors cadre contre dix), mais cela fut loin de suffire.

	ARGENTINE				HOLLANDE			
	1re m.t.	2e m.t.	Prol.	Total	1re m.t.	2e m.t.	Prol.	Total
Tirs	12	4	7	23	6	8	1	15
Buts	1	—	2	3	—	1	—	1
Tirs hors de la surface	7	2	2	11	1	3	1	5
Tirs à l'intérieur de la surface	3	1	5	9	3	—	—	3
Têtes	2	1	—	3	2	4	—	6
Tirs contrés	4	—	—	4	2	2	—	4
Tirs hors du cadre	4	—	2	6	1	—	1	2
Tirs arrêtés par le gardien	3	—	3	6	3	3	—	6
Poteaux	—	—	—	—	—	1	—	1
Corners	2	1	3	6	3	3	—	6





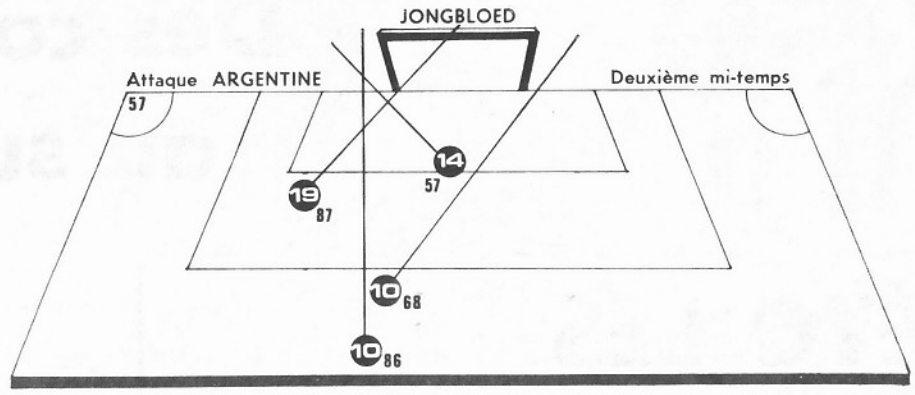
LES TIREURS DU MATCH

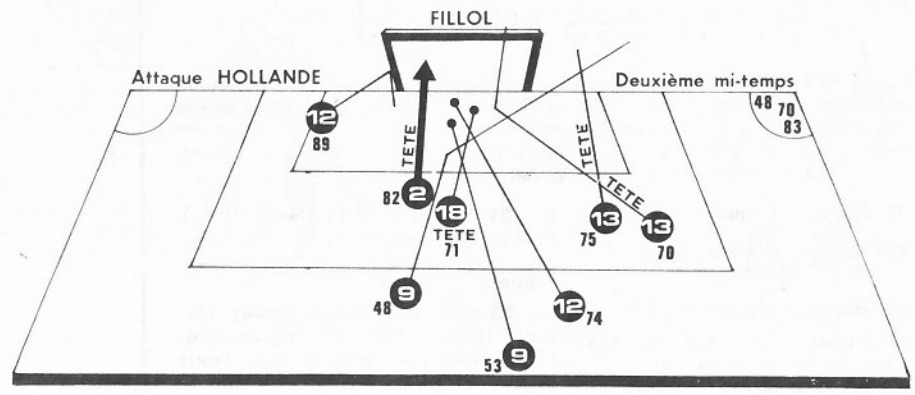
ARGENTINE

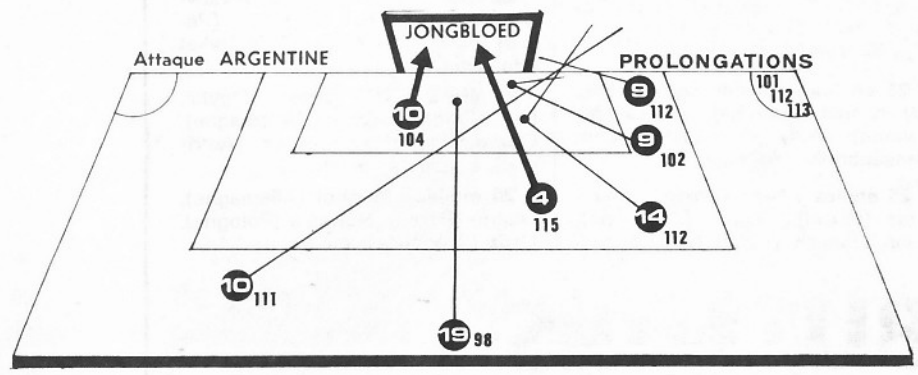
2. ARDILES
4. BERTONI
9. HOUSEMAN
10. KEMPES
14. LUQUE
19. PASSARELLA
20. TARANTINI

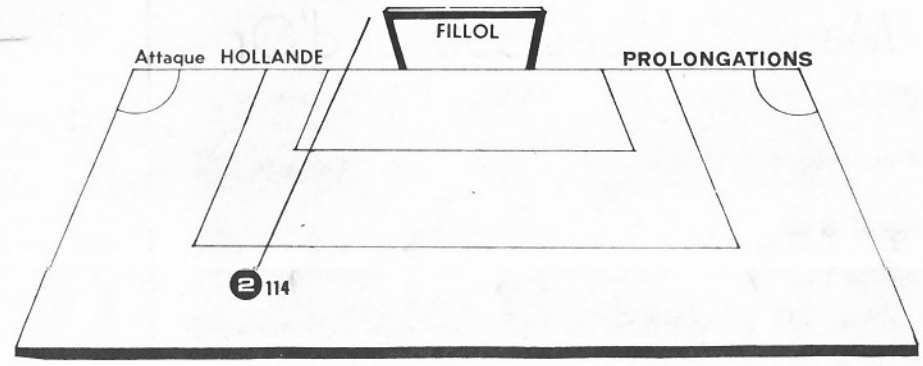
HOLLANDE

2. POORTVLIET
9. HAAN
11. W. VAN DE KERKHOF
12. RENSENBRINK
13. NEESKENS
16. REP









Pour cette étude technique des tirs de la finale du Mundial, nous avons un tableau par équipe et par mi-temps, et un tableau par équipe pour l'ensemble des prolongations. Les nombres entourés d'un cercle indiquent le numéro du tireur ; les nombres annexes, la minute du tir ; les traits pleins terminés d'une flèche, les buts ; les traits terminés d'un point les tirs arrêtés ou détournés par le gardien ; les traits courts, les tirs contrés dans le champ ; dans chaque coin, les nombres indiquent la minute de chaque corner.

...en direct du mundial... ...en direct du mundial... ...en direct du mundial...

● MENOTTI DEMAIN

Voici ce que déclarait Menotti à la veille de la finale :

« «Je suis déjà au bord de la folie. C'est vraiment trop. Dès que le Mundial sera terminé, et que j'aurai réglé certaines affaires, je partirai pour l'Europe. Je veux me reposer et oublier Houseman, la balle, les corners, tout. Ensuite, je ne sais pas. J'ai un contrat jusqu'à la fin de l'année. Puis, je verrai. Tout dépendra de ce qui se passera dans le football argentin. Si un changement se produit, je resterai, car c'est mon pays et je tiens à y vivre. »

● LA PETITE COTE

Nos confrères allemands n'ont jamais eu tellement confiance en leur équipe pour ce « Mundial ».

Avant la dernière journée des matches du deuxième tour, ils avaient cependant établi deux cotes, l'une pour la première place et l'autre pour la troisième : douze chances sur cent de conserver son titre, quatre-vingt-dix de figurer à la troisième place.

■ **Il n'y avait pas deux secondes que l'arbitre avait sifflé la fin de la partie, que sur le grand tableau lumineux du stade on pouvait déjà lire ce que le pays attendait depuis un mois : « Argentina campeon ! »**

● COUTINHO PREFERE LES ELIMINATOIRES

Coutinho, après Brésil-Italie, a parlé de la formule de la Coupe du monde : « Nous avons accepté son règlement et nous n'avons pu que nous y plier. Mais, personnellement, je reste partisan de la formule des quarts de finale éliminatoires. Car il s'agit de matches décisifs qui ont obligatoirement un vainqueur et un vaincu. Est-il normal de déterminer une Coupe du monde à la troisième place alors qu'on n'a pas subi une seule défaite ? »

● LES EXPLICATIONS DE BEARZOT

Enzo Bearzot a tenté de justifier ainsi les deux buts que Zoff a concédés devant le Brésil.

Le premier a été marqué par Nelinho dans le dos de Zoff, grâce à un de ces tirs à effet dont l'arrière brésilien a la spécialité.

Le second a été réussi par Dirceu d'un tir très soudain et très violent. Zoff ne pouvait voir le ballon partir et a réagi trop tard.

■ **Pendant une bonne demi-heure, le tableau lumineux électronique du stade de River Plate offrit aux spectateurs qui étaient restés, les noms des vingt-deux sélectionnés argentins.**

● LES JOURNALISTES SELON COUTINHO

Claudio Coutinho a comparé le journalisme argentin « qui pose des questions intelligentes et techniques » au journalisme brésilien « toujours à la recherche du sensationnel ».

Exemple ? « Après le match contre la Pologne, un journaliste argentin m'a demandé si, en seconde mi-temps, j'avais ordonné un jeu de contre-attaque, contrairement à la façon d'opérer en première mi-temps. Par contre, un journaliste brésilien a voulu savoir si j'avais « sorti » Zico parce que je lui en voulais, s'il était furieux, s'il avait des querelles avec ses partenaires, etc. La partie technique n'intéresse pas la plupart des journalistes brésiliens .Ce qu'ils expliquent à longueur de page c'est : « Coutinho se fâche avec les joueurs » ou « l'équipe se dégrade chaque jour ». Est-ce la fonction de la presse ? »

■ Pour jouer cette finale, tous les Hollandais avaient leur maillot par-dessus les shorts, sauf Brandts, et les Argentins tous leur maillot rentré dans le short, sauf Olguin.

■ Avant la finale, chacun des Hollandais a reçu une lettre des Monteneros, leur expliquant leur vision de l'Argentine dans le sens de leur conviction.

● CONFIANCE ABSOLUE

L'avion qui ramenait sur Buenos Aires, à la fin du deuxième tour, les journalistes de la presse étrangère stationnés à Cordoba, passa presque en rase-motte au-dessus du « Monumentale » de River Plate. Le pilote dit alors :

« Voici le stade dans lequel l'Argentine gagnera dimanche son titre de champion du monde. »

Ce qui ne plus guère aux Brésiliens, estimant que leur équipe avait été lésée par le décalage horaire du match Argentine-Pérou.

● L'HUMOUR D'ALFREDO

Alfredo Di Stefano rencontrant un des « envoyés spéciaux » de « France Football » au stade de River Plate, lui demande :

« Vous savez que Luis Carniglia a signé à Bordeaux ?

— Oui, et vous où allez-vous aller ? »

Grand rire d'Alfredo :

« Moi ? A « Nice-Matin » ! »

■ Le président de la Bolivie, Hugo Banzer était en visite officielle en Argentine depuis trois jours. Son programme du dimanche après-midi était donc tout tracé, il est venu au stade de River Plate assister à la finale Argentine-Hollande.

LES SURPRISES DE ROBERT WURTZ

Robert Wurtz a arbitré le match Argentine-Pérou qui fit couler tant d'encre. Il a eu cette réflexion dont on appréciera le sel, recueillie par Robert Vergne :

« C'est la première fois depuis que j'arbitre que je n'ai jamais entendu la moindre protestation de la part des battus. Même, sur le quatrième but, suspecté de hors-jeu. Moi. je ne pouvais rien faire puisque mon juge de touche était le meilleur arbitre du monde, M. Gonella, et qu'il n'a pas jugé utile de lever son drapeau. »

● HOMMAGE A LA FRANCE

Bearzot, à qui l'on demandait quels avaient été les meilleurs matches de l'Italie et les plus mauvais, a répondu :

« Ses deux meilleurs matches, l'Italie les a joués contre une excellente équipe de France et contre l'Allemagne. Ma plus grande satisfaction a été de voir les champions du monde obligés de se défendre n'importe comment contre nous, en oubliant tout principe de jeu.

Son plus mauvais match, c'est à l'Autriche que la Squadra Azzura l'a livré. »

MARIO

(Victor Sinet)

BUENOS AIRES. — Il a tenu son fabuleux pari : Mario Kempes est non seulement champion du monde, mais il a aussi enlevé la couronne des buteurs du Mundial 1978 ! C'est un exploit à la mesure du personnage qui n'avait pas caché, à son arrivé en Argentine, qu'il était venu tout exprès pour marquer des buts et pour aider la « seleccion » à s'adjuger le titre tant convoité !

Curieuse Coupe du monde, en vérité, que celle du roi des buteurs espagnols, qui avait passé tout le premier tour de la compétition sans pouvoir une seule fois trouver le chemin des filets. Il fallut en effet attendre le match contre la Pologne, premier de la série à Rosario Central, pour voir l'avant-centre du F.C. Valence tenir une première fois sa promesse. C'est Mario qui, ce soir-là, dans l'ambiance délirante que l'on sait, aida l'Argentine à se frayer un chemin vers la finale en réussissant deux buts superbes, qui terrassèrent les Polonais !

Depuis, Kempes a tourné, si l'on peut dire, à la cadence de deux buts, puisque après avoir fait chou blanc devant le Brésil il fut encore parmi les principaux artisans du score-fleuve au détriment du Pérou, toujours à Rosario. Et voilà qu'il termine cette Coupe du monde sur une prouesse que peu de footballeurs au monde avaient pu réaliser avant lui : deux buts en finale, deux buts qui ont offert la onzième Coupe du monde à l'Argentine !

Quand il retournera en Espagne dans quelques semaines, après des vacances bien méritées au pays natal, Mario Kempes sera plus que jamais le dinamitero de Valence, et le club espagnol n'aura pas à regretter de lui avoir fait un pont d'or pour renouveler son contrat au mois de mai dernier. On sait en effet que Mario a signé pour cinq nouvelles années à Valence en échange d'une somme assez fabuleuse 100 millions de pesetas, soit environ 650 millions de nos anciens francs !

Voilà aussi qui va lui donner une auréole encore plus grande auprès de la gent féminine, car s'il est un attaquant de race, il a aussi beaucoup de charme dans la vie et l'on dit qu'il a dû donner ordre aux postes espagnoles de ne pas indiquer son numéro de téléphone tellement il est sollicité de toutes parts ! Il est vrai qu'à vingt-quatre ans, Mario, avec sa chevelure romantique et ses traits fins, avec sa carrure d'athlète aussi a de quoi séduire les femmes et les foules. Mais ceci ne l'empêchera toutefois pas de continuer à mener une vie tranquille auprès de ses parents qui vivent toujours après de lui à Valence.

« Je suis là pour marquer des buts ! » avait dit Mario à son aîné Alfredo Di Stefano, autre Hispano-Argentin célèbre (dont il avait égalé le record dans le dernier Championnat en marquant vingt-huit buts). Cela se passait juste avant le début du Mundial, à la Fondacion Salvatori, du côté de Jose C. Paz. Mario Kempes a donc tenu sa promesse. La plus fabuleuse. Cela mérite réellement un très grand coup de chapeau.

Americo Gallego le symbole argentin

BUENOS AIRES. — Nous l'avions personnellement découvert à l'occasion du festival international des Espoirs 1975 à Toulon, quand la jeune sélection argentine avait enlevé la première place en battant l'équipe des moins de vingt et un an français en finale. Cet événement se situait six mois après l'arrivée de Cesar Luis Menotti, qui était évidemment dans la grande cité maritime du Var, et, déjà, Americo Gallego passait pour l'un des grands espoirs du football argentin.

Menotti l'avait découvert dès le début de sa longue tournée à travers tout le pays lorsqu'il s'était arrêté à Rosario. C'est là que, voyant jouer l'équipe des New Old Boys, il remarqua ce petit demi inlassable, travailleur, et présent partout où le besoin se faisait sentir. Immédiatement, le technicien argentin, l'œil clair et les jugements précis, décida que Gallego devait faire partie de ceux qu'il comptait rassembler pour préparer le Mundial 1978.

Depuis, Gallego a régulièrement participé à tous les matches amicaux joués par la sélection, c'est-à-dire plus d'une quarantaine depuis trois ans, et, au cours des derniers stages, c'était encore Gallego qui était l'un des hommes de confiance du sélectionneur.

Depuis le début de cette Coupe du monde, Americo Gallego a été l'un des joueurs les plus réguliers de son équipe, abattant une besogne considérable, faisant preuve d'un excellent esprit collectif et n'hésitant pas au besoin à employer la manière forte quand les circonstances l'exigeaient. Sa présence dans l'entre-jeu était telle que tous ses camarades s'en trouvaient galvanisés, à commencer par le petit Osvaldo Ardiles qui était, si l'on peut dire, son premier lieutenant.

Avec sa tête d'Indien et ses allures de petit marrant, Americo Gallego ne passait pas inaperçu. On a pu le voir durant toute la préparation à Rosario, comme à Jose-Paz, coiffé de son éternel petit bonnet et s'amusant comme un fou avec le ballon.

Comme bien l'on pense, Gallego se trouva encore plus à l'aise lorsque l'équipe d'Argentine fut amenée à jouer ses trois derniers matches éliminatoires à Rosario. Ce n'était certes pas son terrain de prédilection puisqu'il opère pour le compte des New Old Boys, mais il n'en connaissait pas moins l'ambiance et cela ne fit que l'encourager à persévérer plus encore.

Si l'on devait donner la palme de la régularité à un Argentin dans cette Coupe du monde, on n'hésiterait assurément pas entre Passarella, Tarantini, Fillol et Gallego qui ont été les seuls avec Kempes à jouer tous les matches de bout en bout.

Pourtant, Gallego était sorti quatre minutes avant la fin du dernier match contre le Pérou à Rosario. Mais c'était simplement par mesure de prudence, car il avait ressenti une petite douleur à une cheville, douleur qui n'eut heureusement pas de suite.

Et, aujourd'hui, le petit demi argentin au masque d'Indien est champion du monde à vingt-trois ans, c'est tout bonnement magnifique.

V. S.

LES K.-O. DE JOHAN II

Ardiles au tapis, Kempes prêt à bondir. Neeskens et Haan qui laissent échapper le ballon. Toute l'âpreté d'une finale.

BUENOS AIRES. — Si Johan Neeskens n'avait pas été blessé lors du premier tour, il est probable qu'il n'aurait pas raté un seul match du Championnat du monde 1978. Il faut dire que c'est un pion bien utile, dans un genre d'ailleurs un peu différent de ce qu'il avait démontré en 1974 avec Cruyff. A l'époque il avait étonné le monde du football par son exceptionnelle robustesse, qui en faisait un joueur presque impossible à renverser. Il recherchait tous les contacts, presque systématiquement.

Et puis, mis à la sauce espagnole depuis quatre ans, il a pris tant de coups avec ses ruades qu'on croyait accomplies les yeux fermés au mépris de tous les dangers, qu'il a fini par se faire blesser pour de bon au genou. Et depuis il n'est sûrement plus tout à fait le même. D'abord il traîne moins souvent qu'auparavant là où les balles brûlent le plus, dans la surface de réparation. Non pas par crainte mais parce qu'il n'encaisse visiblement plus aussi bien les coups. Il en arrive à sourciller.

La preuve, par exemple, ce sont ses deux K.-O. subis en soixante secondes, alors que, précisément à la 73e minute, il était allé coup sur coup à la pêche dans la surface de réparation argentine. Les deux fois, par sa détente en force, il réussit certes à infliger au ballon sa propre trajectoire mais, à deux reprises aussi il resta les bras en croix, ce qui nécessita la deuxième fois la venue d'un soigneur, qui revint d'ailleurs pour lui à la 84e minute quand Passarella, d'un coup de coude à peine discret, lui régla son compte une troisième fois.

Bref, Neeskens prend de moins en moins bien les coups apparemment, mais cela ne l'empêche pas, en revanche, de donner invariablement cette impression de santé extraordinaire puisque son abattage et sa disponibilité demeurent exemplaires. Le véritable homme à tout faire de cette équipe hollandaise, qui comporte pourtant passablement de joueurs polyvalents, s'appelle en fait Neeskens. Lui qui fut par exemple stoppeur une mi-temps devant l'Italie, et milieu de terrain le reste du temps, commença ainsi sa finale comme avant-center ou presque. Histoire d'attirer Gallego à proximité de sa surface de réparation. Et puis Johan recula tout doucettement venant même plusieurs fois au secours de Poortvliet sur le flanc gauche quand celui-ci avait du mal à se dépêtrer des ondoiements de Bertoni.

A l'attaque de la deuxième mi-temps, il fut enfin milieu de terrain, l'homme du rond central, partageant son temps entre le soutien de l'attaque, les perforations de loin, et quelques touches défensives sur Ardiles notamment et aussi, bien sûr, Passarella, dont il avait la garde, quand l'Argentine bénéficiait d'un corner ou d'un coup franc dangereux pour la Hollande. Johan était alors à son affaire, occupé à courir, à peser sur l'adversaire.

Survint alors ce coup de coude de Passarella, un joli K.-O. et un bon quart d'heure de flou, le temps que Neeskens retrouve ses esprits. Quand il les retrouva effectivement, la Hollande avait égalisé. Ses illusions et celles de son pays allaient durer vingt et une minutes encore...

GOLEADOR

Menotti : " Maintenant je pars "

(Jacques Etienne)

BUENOS AIRES. — Louis Cesar Menotti était, on l'imagine, dimanche soir, un homme heureux et rayonnant. Lui qui avait adopté tout au long de la Coupe du monde une attitude grave et réservée, ne cherchait plus, cette fois, à masquer sa satisfaction. Il fut d'ailleurs applaudi par nos confrères argentins dès son entrée dans la salle de conférence de presse.

Le patron technique de l'Argentine a tenu, tout d'abord, à souligner la valeur et les places obtenues par le football sud-américain dans le « Mundial » :

« Est-ce que nous sommes, parce que nous venons de gagner, les meilleurs du monde ? Je n'aurais pas l'outrecuidance de l'affirmer. Mais je constate que le Brésil a obtenu la troisième place et que nous sommes premiers. Je n'irai pas jusqu'à dire, pour autant, que nous sommes désormais plus forts que les Européens, mais nous sommes devenus très compétitifs avec eux et c'est un point important. Nous venons de démontrer, après la victoire de l'Allemagne en 1974, qu'un pays de l'Amérique du Sud pouvait, à nouveau, remporter la Coupe du monde. »

Pour expliquer ce succès, Menotti est revenu quelque peu sur la façon dont ce Mundial avait été préparé par l'Argentine.

« Il faut bien reconnaître, a-t-il dit, que, dans le passé, il nous arrivait trop souvent d'improviser et de nous fier à notre habileté technique et à notre sens profond du football tel que nous le pratiquions depuis des lustres. Mais, cette fois-ci, et depuis 1975 plus précisément, nous nous sommes attelés à une préparation minutieuse, sérieuse, planifiée, qui porte aujourd'hui ses fruits. Notre sens de l'organisation et du travail, la rigueur dans la préparation doivent continuer si nous voulons, naturellement, confirmer, dans quatre ans, le titre que nous venons de remporter. »

Les Argentins ont, effectivement, fait la démonstration qu'ils étaient nettement meilleurs et mieux organisés qu'au WM 74 où ils avaient laissé l'impression d'une formation sans âme, pas très motivée et incapable de supporter la comparaison avec les meilleurs.

Aujourd'hui, tout est changé, et Menotti, sur ce plan-là, a insisté sur l'orientation qu'il avait donnée à son équipe :

« La preuve est faite, a-t-il dit, que les footballeurs argentins peuvent, si on les prépare pour cela, exprimer des grandes possibilités offensives. Et ce qui m'a plu dans cette finale, c'est justement que, devant un adversaire comme la Hollande qui, lui aussi, est capable de jouer un jeu complètement orienté vers le but adverse, nous sommes tout de même parvenus à nous imposer avec des armes semblables, c'est-à-dire en attaquant. Je crois que c'est la première fois que l'Argentine obtient une grande victoire à un niveau si élevé. »

Et le coach argentin a tenu à souligner qu'il s'agissait précisément d'un succès collectif dû, certes, à la valeur de certaines individualités, mais qui ont su, précisément, se mettre au service de l'équipe et de pratiquer un jeu ayant en vue le succès final et pour confirmer toute la valeur du jeu offensif pratiqué par son équipe, l'entraîneur argentin a tenu à rappeler que sa formation avait réussi le plus grand nombre de buts et que le meilleur buteur du « Mundial » était Mario Kempès.

Il fut ensuite question de l'avenir. Que sera l'Argentine demain, alors que l'on sait qu'un certain nombre de ses vedettes vont évidemment émigrer sous d'autres cieux où elles vont monnayer tous leurs talents et chercher à faire fortune ? Sur ce sujet Menotti a été très clair :

« Il est certain, a-t-il dit, que l'exode des principaux joueurs pourrait apporter beaucoup de difficultés à la sélection nationale. Il faudrait naturellement restructurer cette sélection en fonction des départs.

Mais ce que je souhaite, et je le dis franchement, c'est que après ce succès, qui est le premier, ne l'oublions pas pour l'Argentine, dans la Coupe du monde, les joueurs qui ont une expérience internationale restent au pays. »

Menotti parle l'or, car on sait que les problèmes ne lui ont pas manqués ces deux dernières années pour justifier un lot de joueurs et le préparer en vue de la réussite du Mundial. Et il n'a pas caché qu'il n'était, effectivement, tranquille que depuis le mois de février, date où il a pu, enfin, constituer un bloc solide et sûr, d'une bonne vingtaine de joueurs sur lesquels il s'est appuyés.

C'est dire que si cette équipe championne du monde venait à être démembrée, l'avenir effectivement serait assez sombre.

Mais Louis-Cesar Menotti sera-t-il encore le patron technique de cette sélection en 1982 en Espagne ? La question lui fut naturellement posée et encore il a répondu avec beaucoup de netteté :

« J'ai déclaré avant le début de la compétition que le « cycle Menotti » se terminerait quoi qu'il arrive le 25 juin avec la finale. Aujourd'hui, vous me demandez si je vais rester ? Aujourd'hui je vous réponds : non. Il y a trop de choses en suspens et trop de problèmes à règler pour que je modifie mon point de vue. Mais évidemment, sur ce plan-là, une évolution peur se faire jour... Mais dans l'immédiat je ne suis plus le patron de l'équipe d'Argentine. »

D'ailleurs, le coach argentin a conclu :

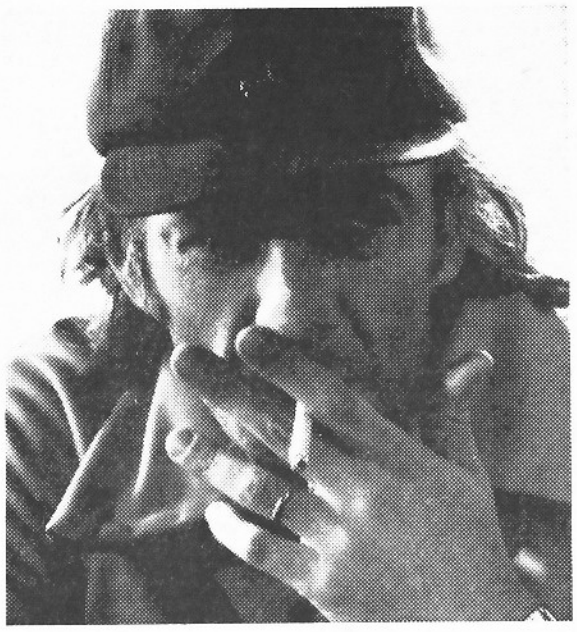
« Ce dont j'ai envie maintenant, c'est de retrouver mes amis, ceux des premiers moments, qui ont toujours eu confiance en moi. Et puis j'ai envie de me reposer... et tout de même ouvrir un placard chez moi sans voir apparaître un joueur ! »

Avant de quitter la presse, il a tenu à remercier les journalistes pour leur contribution à ce Mundial tout en précisant :

« Je sais que je n'ai pu vous faire toujours plaisir et je m'excuse auprès de ceux qu'il m'arrive parfois de rabrouer. Mais quand vous avez une personne à interviewer, moi j'ai trois cents journalistes. Et il termina par ces mots qui sont tout à son honneur :

« La sélection argentine n'appartient à personne. Je suis simplement très heureux que mon pays soit, ce soir, dans la joie, que les gens dans la rue expriment leur bonheur et cette joie et ce bonheur je les partage entièrement. »

L'apothéose pour " El Flaco "



BUENOS AIRES. — Comme à l'habitude, il a gardé son masque fermé jusqu'au coup de sifflet final. Même lorsque Bertoni inscrivit un troisième but qui sonnait définitivement le glas des illusions hollandaises, Cesar Luis Menotti ne bougea pour ainsi dire pas de son banc. Il attendait son heure en toute tranquillité, en homme qui avait préparé ça de longue date, et il ne s'ouvrit, si l'on peut dire, que le moment venu. Alors tous les joueurs et tout l'entourage de la « seleccion » se précipitèrent vers lui pour le porter en triomphe. Enfin, le sélectionneur argentin tenait sa victoire !

Il lui avait fallu pour cela trois ans et demi de travail inlassable, au cours desquels il avait dû s'employer tour à tour à débroussailler, à mettre des structures en place, à procéder à la plus large revue d'effectifs, à faire, comme on dit, le tour des popotes, à se porter sans cesse d'un bout du pays à l'autre, là où il pensait pouvoir trouver quelque chose d'intéressant.

Menotti, qui ne faisait pas l'unanimité dans un premier temps — (on lui opposait le plus souvent l'ancien responsable de la sélection Lorenzo) — avait promis qu'il mettrait tout en œuvre pour faire en sorte que l'équipe argentine soit à la dimension de l'organisation qui avait été confiée à son pays. Pour cela, il mit à l'essai plus de 120 joueurs, il s'entretint avec tous les dirigeants et entraîneurs de clubs, il demanda à la fédération de veiller à s'organiser un peu mieux, en un mot il fut partout où cela était nécessaire. On le vit même, à Toulon, au début de son mandat, avec une équipe de jeunes espoirs qui gagna le Festival international du Var, équipe dont faisaient partie quelques-uns des champions du monde d'aujourd'hui, entre autres Passarella, Gallego, Tarantini et Valencia.

Bref, Menotti conduisit sa barque avec un doigté et une autorité véritablement exemplaires et jamais il ne se laissa aller au découragement, pas plus face aux critiques que devnt les multiples obstacles qui se dressèrent devant lui.

Quelques jours avant le début de ce Mundial, il avait d'ailleurs bien spécifié : « Il est nécessaire pour l'Argentine de tout tenter pour enlever cette onzième Coupe du monde, car, au contraire de ce qui a pu se produire dans le passé dans les autres pays, un tel résultat aiderait le football argentin à se structurer enfin, à devenir compétitif à tous les niveaux. »

Même lorsque son équipe, chassée du Monumental par la « squadra », fut tenue de ce fait d'aller jouer le second tour à Rosario, Cesar Luis, en homme qui sait peser le pour et le contre, ne se laissa pas démonter. Dès le lendemain matin d'ailleurs, il était à Rosario pour juger des conditions dans lesquelles son équipe aurait à se produire, et pour préparer un nouveau plan de travail, puisque aussi bien il n'allait plus pouvoir poursuivre ce qu'il avait entrepris à Jose C. Paz.

« Ce n'est pas parce que nous avons perdu contre une très bonne équipe d'Italie que je vais brusquement changer d'idée, avait-il déclaré en substance. J'ai toujours dit que l'Argentine serait à l'arrivée de ce Mundial, et je répète qu'elle y sera ! »

Cesar Luis Menotti, qui avait pour finir la confiance de tous — (et même de la Junte militaire) —, a donc mené sa tâche à bien. Tâche assurément plus ardue qu'on ne pourrait le supposer car s'il a eu la chance d'opérer dans un contexte on ne peut plus favorable — (un contexte certainement unique au monde) — il n'en a pas moins dû déployer, quarante mois durant, des efforts énormes et presque surhumains, pour aboutir enfin à cette apothéose.

Bravo, Cesar Luis Menotti ! L'homme intelligent, opiniâtre et clairvoyant qu'il est comme technicien et qu'il avait été comme joueur à Rosario, ou comme entraîneur à Boca Junior, ou à Santos (avec Pelé) avait pour lui de savoir ce qu'il voulait et où il allait. En ce jour de triomphe pour le football argentin en particulier et pour l'Argentine en général, cela méritait d'être rappelé.

V. S.

RAYMOND KOPA : "Kempes, une classe exceptionnelle"

BUENOS AIRES. — Raymond Kopa avait parié sur la victoire des Hollandais. Le résultat ne comble pas par conséquent sa prédiction.

« Nous avons vu peu de football au cours de cette finale; mais le peu que nous en ayons entr'aperçu, c'est grâce aux Argentins. On a demandé beaucoup à cette équipe. Elle a beaucoup donné, elle a pris le maximum de risques et a permis à l'adversaire de jouer. Sans doute a-t-elle eu le public derrière elle, mais sur l'ensemble, je crois qu'elle a mérité sa victoire. Il est vrai que, dans ses rangs, elle a la chance de posséder un Kempes qui, aujourd'hui a non seulement marqué les deux buts mais fait marquer le troisième. Deux autres joueurs ont eu également une très grosse influence : Bertoni et Ardiles.

Chacun connait mes conceptions sur le football. Je suis pour un jeu qui donne du spectacle. Eh bien, le spectacle pour cette finale, ce sont les Argentins qui l'ont donné. »

Abordant le sujet de la Coupe du monde elle-même, Raymond Kopa dit encore :

« Ce tournoi fut l'un des plus faibles qu'il m'ait été donné de voir. J'ai été assez déçu par lui. En 1970, nous avions vu beaucoup de choses. En 1974, la Hollande avait semblé dominer cette Coupe du monde et il est presque malheureux pour elle qu'elle ait perdu cette finale.

Elle avait cette fois l'occasion de la gagner ; elle l'a laissé échapper. Il est vrai qu'elle a été souvent mise en ballottage au cours des matches précédents et que l'Argentine elle-même a frôlé la correctionnelle en plusieurs occasions. Techniquement, nous n'avons pas appris grand-chose. Je ne pense pas que cette Coupe du monde marque dans les annales.

Toutes les grandes époques sont marquées par de grands joueurs. Or, celle-ci n'a guère vu qu'un joueur de classe exceptionnelle : Kempes.

Rensenbrink, qui a une grande réputation mais que l'on n'a pas tellement vu au cours de cette finale, n'est, au fond, qu'un très bon joueur mais peut-être pas un joueur exceptionnel.

Il a d'ailleurs manqué dans chacune des équipes de ce tournoi un véritable patron. La Hollande cherche toujours un Cruyff. La finale fut pour Kempes son véritable jour de gloire. » — **J. C.**

JUST FONTAINE : « Pas si mauvaise, cette finale ! »

BUENOS AIRES. — Just Fontaine avait un maillot argentin à la main. Il l'avait acheté avant le match pour l'offrir à son fils. Mais ce n'était pas uniquement pour cette raison qu'il a malgré tout apprécié, contrairement à beaucoup d'autres, la tenue de l'Argentine au cours de cet ultime match de la Coupe du monde 1978.

« Ce fut, je crois, une bonne finale sur le plan émotionnel et une finale pas si mauvaise sur le plan du jeu. Cependant, l'arbitre fut, pour moi, au-dessous de tout. Non qu'il ait été partial, mais dans cette ambiance, il avait peur. Ainsi, peut-etre, malgré lui, il a fait un arbitrage « à la maison ». Je pense que d'autres arbitres auraient été plus désignés pour diriger un match dans les conditions difficiles qui étaient celles que l'on proposaient à M. Gonella.

Pour moi, M. Wurtz, le Français, ou M. Corver, le Hollandais, auraient mieux fait.

En première mi-temps, les deux équipes eurent beaucoup d'occasions et les Argentins un peu plus que les Hollandais. C'est sans doute pour cela qu'ils menaient 1-0 à la mi-temps, mais il s'ensuivit alors une erreur monstrueuse : celle de rester derrière. Or, ils ne savent pas jouer défensivement et, contre le bon jeu de tête des Hollandais, ils me paraît qu'un seul dans ce domaine, Passarella, pouvait leur répondre du tac au tac.

Si Rensenbrink avait normalement marqué le but qu'il pouvait obtenir à la 89e minute, les Argentins auraient pu se mordre cruellement les doigts d'avoir commit cette impardonnable faute de conception.

Heureusement pour eux, il y eut la prolongation et durant ces trente minutes, les Argentins, à ma grande surprise, se sont montrés meilleurs physiquement que les Hollandais ce qui prouve que bien préparés, ils peuvent tenir aussi longtemps que les meilleures équipes européennes.

J'ai rarement vécu un après match aussi fou. Le spectacle dont j'ai été témoin est absolument indescriptible et on ne peut l'imaginer en France. Plus de trois mille personnes effectuèrent le tour d'honneur, noyant les joueurs que l'on pouvait voir, même portés sur les épaules.

J'ai remarqué un geste qui m'a beaucoup touché. Pendant ce tour d'honneur Menotti est sorti. Sans doute l'émotion était elle trop forte pour lui et voulait-il savourer seul la douceur de a victoire.

Il n'est revenu que par la suite se mêler à la joie intense et bien normale de ses joueurs. »

Sur le plan des individualités, Fontaine poursuit :

« Kempes est le meilleur buteur ; mais je ne pense pas que sur l'ensemble du tournoi on puisse le donner comme le meilleur joueur. Il n'a guère brillé que durant trois matches. Contre le Brésil, la Hongrie et la France on ne l'avait guère vu. Pour moi, l'Argentine a la chance de posséder cinq valeurs de tout premier ordre : Fillol ,le meilleur gardien de but du tournoi certainement, Ardeles, dont on apprécie jamais la valeur que lorsqu'il n'est pas là, Luque et Passarella, et Kempes naturellement.

Pour moi, le joueur le plus régulier de cette Coupe du monde fut Krol. »

Sur l'ensemble de la Coupe du monde, Justo devait dire encore : « Si l'Italie n'avait pas repris ses mauvaises habitudes, si elle ne s'était pas laissé dominer par ses fantasmes, elle aurait surement joué la finale de cette Coupe du monde et l'aurait peut-être gagnée. Pour moi, son malheur est d'avoir battu l'Argentine, elle a cru à partir de ce moment qu'elle pouvait se cantonner en défense et qu'un homme comme Bettega pouvait lui donner n'importe quelle victoire. »

Il est assez curieux de noter que trois des quatre équipes qui arrivèrent au sommet de cette Coupe du monde ont frôlé l'élimination dès le premier tour : l'Argentine contre la France, la Hollande contre l'Ecosse et le Brésil contre l'Espagne. Ah * ce Cardenossa, il a manqué une chance extraordinaire pour l'Espagne et il a permis au Brésil de parvenir jusqu'à la troisième place et lui a laissé longtemps l'illusion qu'il pouvait encore être champion du monde.

Pour moi cette Coupe du monde fut moyenne. Elle est à peu près du niveau de celles de 1966 et de 1974 ; bien meilleure que celle de 1962, mais beaucoup moins bonne que celles de 1954, 1958 et 1970.

Sur les styles de jeu, j'ai noté trois manières :

La première, la défense en zone à quatre joueurs pratiquant le hors-jeu qui était l'apanage des équipes sud-américaines. Parmi celles-ci l'Argentine et le Pérou jouèrent avec trois attaquants tandis que le Brésil beaucoup plus peureux n'en alignait guère que deux, voire un seul ;

Deuxième manière : celle des équipes européennes jouant le marquage individuel et s'appuyant sur un libero parmi elles : l'Italie possède trois bons attaquants, mais je l'ai déjà dit, elle fut reprise par son miroir aux alouettes.

On pourrait dire : si nous avons vu une mauvaise squadra c'est la faute à Herrera.

Enfin, la Hollande possède un style absolument unique puisqu'elle n'a guère qu'un défenseur et parfois zéro. Elle ne pense qu'à la remontée par le hors-jeu et au pressing sur le camp adverse.

Mon grand étonnement durant cette finale est d'avoir constaté que les Argentins étaient parfois, comme au cours de ce match, plus endurants que les Hollandais. »

M. BARDE : « Un véritable combat de rues. »

BUENOS AIRES. — M. Barde, ancien arbitre international, fait partie aujourd'hui de la Commission d'arbitrage de la FIFA. Il est très sévère sur ce match :

« Cette rencontre s'est exactement passée comme je le pensais et comme je le craignais. Ce fut un véritable combat de rues. Le jeu s'est dégradé surtout en seconde mi-temps et durant la prolongation.

Dans une composition française, il y a la plupart du temps plusieurs moyens de traiter le sujet. Je pensais que le flegme de M. Gonella suffirait à amener le match jusqu'à son terme très normalement; malheureusement il y a eu la prolongation.

Avec mon tempérament, je crois que j'aurais traité mon devoir d'une autre manière. Il n'est pas certain que si j'avais été sur le terrain, les deux formations eussent terminé à onze.

Chacune d'elles d'ailleurs est coupable dans son style propre.

Les Hollandais qui sont généralement puissants et virils ont parfois usé de la violence.

Les Argentins, eux, ont utilisé certains trucage irritants et ont fini par mettre la semelle.

M. Gonella a sifflé plus de soixante coups francs. Nous n'avons déjà pas vu beaucoup de jeu, mais s'il avait dû siffler toutes les fautes, nous en aurions vu encore moins.

Je pense qu'il a agi avec justice. On lui a parfois reproché d'avoir appliqué un peu trop aveuglément la règle de l'avantage; je pense qu'il a eu raison car il ne voulait pas hacher la partie. Elle l'était déjà suffisamment comme cela.

Autre reproche que l'on peut faire à l'arbitre : il n'a sans doute pas sanctionné quelques fautes évidentes; mais elles n'ont pas eu de grande influence sur le jeu, sinon sur les joueurs eux-mêmes qui, en prolongation, se sont ressentis des coups reçus.

Cependant, il a semblé que M. Gonella avait assez fortement avantagé les Argentins durant le début du match au moins.

— **C'est une opinion personnelle que peuvent avoir les Hollandais et qu'auraient eu sans doute les Argentins si le sort du match avait été différent. Connaissant bien l'homme, je ne pense pas qu'il ait agi avec partialité. Je dis simplement qu'il avait un sujet très dur à traiter et qu'il l'a peut-être mal pris. C'est un latin, ne l'oublions pas. Il a voulu prendre les Argentins en souplesse; il s'est peut-être trompé. Mais je crois que l'on ne peut peut pas douter de son impartialité. On peut le critiquer sur bien des points mais pas sur celui-ci. Je ne veux surtout pas d'ailleurs entrer dans une telle polémique.**

DI STEFANO : « J'ai eu peur ! »

Alfredo di Stefano était arrivé dès 13 heures à River Plate, une casquette grise vissée sur le crâne. Alfredo était aux anges après la victoire de l'Argentine : « Ce fut une finale assez extraordinaire, je n'ai jamais vu un stade vibrer de telle façon pendant un match de football. L'Argentine a mérité sa victoire par sa meilleure disposition sur le terrain, sa vitesse et surtout sa plus grande volonté. Je reconnais que j'ai eu peur quand la Hollande a égalisé, juste avant la fin. Alors tout était possible... »

RIVA : « L'intelligence. »

Gigi Riva, commentateur d'une chaîne de radio italienne, a déclaré après le match : « L'Argentine a mérité sa victoire, elle a joué beaucoup plus intelligemment que la Hollande que j'ai trouvée trop défensive. »

J. CHARLTON « Un score juste. »

J. Charlton buvait une bière au centre tre de presse quand nous l'avons rencontré après le match :

« L'Argentine a mérité sa victoire, nous a-t-il dit. C'est elle qui a pris l'initiative de conduire le jeu. Elle a payé cette rapidité de la première période en seconde. J'ai trouvé que le score à la fin du match était assez juste, ce qui a été remarquable par la suite, c'est bien le nouveau départ des Argentins après le but inscrit par la Hollande. Ils ont vraiment mérité d'être champions du monde. »

B. CHARLTON : « Un grand Kempès. »

Bobby Charlton se trouvait à trois mètres de nous pendant le match, pour le compte d'une chaîne anglaise :

« Nous avons vu une finale intéressante, équilibrée et rapide, nous a dit Bobby, un peu trop dure à mon goût. J'ai beaucoup apprécié l'arbitrage et l'efficacité de Kempes, c'est vraiment un très grand joueur. Les Hollandais n'ont pas fait le match que j'attendais d'eux, surtout en attaque.

MARCOS « La vitesse argentine. »

Angel Marcos a assisté à la finale de la tribune de presse de River Plate, l'ancien attaquant du F.C. Nantes, affichait une joie contenue après la victoire d'une équipe dans laquelle il a joué, il y a une dizaine d'années.

« Je crois qu'il n'y a rien à redire à cette victoire. C'est au niveau d'une plus haute vitesse d'exécution et d'une plus grande volonté que l'Argentine s'est imposée. Ce fut un match farouche, mais c'était un beau match. Il faut en remercier les deux équipes.

(Recueilli par Jean CORNU et Gérard ERNAULT.)

Les à-propos techniques de J.-Ph. RETHACKER

Ces gardiens qu'on bat de loin

Dans ce Mundial, qui fut dans l'ensemble avare en exploits offensifs et en jeu d'attaque, les buteurs ne furent guère prolifiques (à la grande joie de Just Fontaine qui aura pu ainsi conserver son record quatre ans de plus). Et ce sont finalement les gardiens qui auront tiré la couverture à eux, si l'on peut s'exprimer ainsi au sujet d'un Tournoi où les défenses demeurèrent justement très serrées.

Il faut bien avouer que cette recrudescence du jeu défensif plus accentué dans le renforcement du milieu de terrain que dans celui du réseau des arrières a tout de même favorisé les derniers défenseurs que sont les gardiens, dans la mesure où ces derniers furent moins souvent exposés directement aux assauts de l'adversaire. Mais cela leur posa quand même de sérieux problèmes. Car si la présence de deux, voire de trois arrières centraux devant eux, le marquage très serré pratiqué sur les avants et les shooteurs, le rideau souvent tiré devant leur but ont renforcé leur protection et facilité leur travail, les interventions qu'ils ont eu à effectuer n'en ont été que plus délicates.

Il y eut d'abord le danger venu des côtés et des ailes, sur les centres aériens ou à ras de terre. On prendra pour exemple le but que concéda devant la France et avant même d'avoir eu le temps de dire « ouf » et de s'échauffer, le gardien italien Dino Zoff qui n'est pourtant pas le premier venu et le plus facile à tromper. Ce centre réalisé en pleine course par Six, d'une balle brossée à la trajectoire fuyante, était trop rapide, trop éloigné de son but, pour que Zoff puisse intervenir et sortir de sa cage. Le coup de tête de Lacombe, bien rabattu dans un coin du but, laissa le gardien italien sans réaction. Il est apparu au cours de ce Mundial que sur les centres aériens de ce genre, sur ces balles longues et croisées qui passent devant le but, les gardiens sont en sérieuses difficultés, malgré toute leur attention et tout le travail qu'ils accomplissent à l'entrainement dans ce domaine.

Le bon jeu de tête de l'adversaire les laisse souvent sans réaction, pour les mêmes raisons d'incertitude et de contrepied. Ainsi les bons joueurs de tête comme Bettega, Kempes, Sjoeberg, Rensenbrink, Passarella ont-ils fait trembler fréquemment les gardiens que leurs défenseurs ou coéquipiers ne parvenaient pas toujours à rassurer pleinement.

Peu de gardiens, d'autres part, ont eu à quitter leur surface pour venir suppléer une ligne de défense traversée ou surprise dans l'utilisation du hors-jeu. Seuls le Hollandais Jongbloed et surtout le Péruvien Quiroga se signalèrent en ce domaine par des courses rapides et opportunes. Mais l'emploi très rare de cette méthode facilita la tâche de l'ultime défenseur sur ce point.

Ce sont surtout les tirs déclenchés de loin qui mirent le plus souvent à l'épreuve les gardiens du Mundial, que ce soit sur les coups de pied arrêtés ou dans le jeu en mouvement.

D'énormes progrès semblent avoir été réalisés sur ce plan par les joueurs du champ qui, ne pouvant plus tenter leur chance de près, ont travaillé la qualité des tirs à l'entraînement.

Mais la qualité des frappes en force permettant des réussites remarquables sur les tirs de 20, 25, 30 voire 35 mètres (pour le Hollandais Haan par exemple) a été surprenante et a constitué l'un des progrès techniques les plus intéressants du Mundial. Les Français en savent aussi quelque chose, en bien (tir de Luque contre eux) et en mal (tir de Lopez contre la Hongrie). Ce qui ne fit pas le bonheur des gardiens qui ont sans doute perdu l'habitude de réagir, de se méfier de ce genre d'actions. Même de vieux briscards comme Zoff et Maier, qui possèdent une grande expérience et une vigilance constantes, furent pris en défaut. Peut-être s'agit-il là d'une nouvelle arme dont les assaillants ne vont pas manquer de se servir à jet continu et dont les gardiens devront se méfier plus que jamais, alors que depuis quelques années l'utilisation semblait s'en être perdue. Il faudra alors revenir au bon vieil entraînement des temps anciens, avec bombardement en règle du gardien par ses camarades, postés à 20 mètres.

Passons maintenant aux individualités qui ont été nombreuses et de talent. Le plus complet, le plus sûr de tous, aura sans doute été le Suédois Hellstroem qui donna d'un bout à l'autre du premier tour l'impression assez extraordinaire d'invincibilité, que ce soit en l'air, à terre, de près ou de loin. Sa grande taille ne l'empêche pas d'être extrêmement souple et agile. Et l'on peut regretter qu'il n'évolue pas dans une équipe de club plus renommée sur le plan international que Kaiserslautern. Car de plus fréquents contacts internationaux lui permettraient d'affirmer et de justifier une valeur qui en fait probablement le numéro un mondial.

Après le Suédois, on citera l'Argentin Fillol qui fut longtemps en discussion pour la sélection (raisons d'ailleurs extra-sportives) et qui confirma sa classe, surtout dans la seconde partie de l'épreuve. Outre son bon placement et ses dégagements à la main, c'est son sens de l'anticipation, dans les sorties au-devant de l'adversaire, et ses sauvetages à bout portant et au pied, qui firent impression.

Le Péruvien Quiroga avait démontré un étonnant sens du placement sur les tirs adverses ; jusqu'au moment où sa chance tourna et où ses interventions furent moins heureuses...

Finalement, c'est le Brésilien Leao qui se montra le plus sûr et le plus régulier avec Hellstroem, autant par ses réflexes que par son autorité dans sa surface. Même s'il se montra un peu trop nerveux sur la fin. Maier et Zoff, les deux durs à cuire auraient été impeccables si les tirs du frappeur hollandais Haan ne leur avaient pas joué à tous deux un mauvais tour... Mais quelques arrêts et leur métier consommé donnèrent tout de même la preuve que leur réputation n'était pas surfaite.

On notera d'ailleurs en conclusion que la jeunesse n'est pas en général l'apanage des gardiens de niveau international, comme le démontre l'âge déjà avancé des Jongbloed (38 ans), Zoff (36 ans), Maier (34 ans), Schrijvers (32 ans), Tomaszewski (30 ans) et Koncilia (30 ans), Hellstroem et Leao (29 ans), Fillol et Quiroga (28 ans). Ainsi se trouve confirmé cette vérité propre au jeu du gardien de but, pour lequel la valeur doit attendre le nombre des années...

● L'IDEE DU DOCTEUR

Le Dr Artemio Franchi, président de l'U.E.F.A., n'a pas tellement apprécié le niveau du Mundial 1978. Selon lui, la formule actuelle est en cause, qui favorise le calcul et la retenue. « Il faut revenir, dit-il, à l'ancienne formule dans laquelle chaque match se jouait pour la victoire. Poules de classement au premier tour, élimination directe à partir des quarts de finale. Il ne sera plus alors question de tactique. »

Le Dr Franchi a-t-il soumis son opinion au président Havelange, lequel penche plutôt vers vingt-quatre pays finalistes que vers l'ancienne formule à élimination directe ?

■ Helmut Senekowicz, l'entraîneur de l'Autriche, aurait bien voulu entraîner une équipe de club allemande la saison prochaine. Mais il n'a pas le diplôme nécessaire et il lui faudra se tourner vers un autre pays qui pourrait être l'Espagne.

■ A l'initiative du président de Boca juniors, les journalistes argentins ont défié les journalistes du « reste du monde ». Sur terrain adverse, ceux-ci se sont bien comportés, en récoltant un joli match nul 4-4.

■ Au début de la seconde mi-temps du match Allemagne-Autriche, Dietz, l'arrière gauche allemand s'est fait rappelé à l'ordre — bruyamment — par Vogts, son capitaine. Il faut dire que Schachner, dont il avait la surveillance, était à ce moment-là démarqué tout seul sur l'autre aile, sans que Dietz n'ait semblé s'en apercevoir !

■ Les Autrichiens s'étaient plaints de n'avoir reçu aucun mot de félicitation de la part de leur fédération à l'issue du premier tour qui les avait vus terminer premiers de leur groupe. Ils se sentirent encore bien plus isolés quand les trois seuls photographes attachés à leur équipe les eurent quittés avant même la dernière rencontre du deuxième tour.

La confession de Quiroga

Un grand quotidien de Buenos Aires, le « Clarin », a publié, vendredi dernier, une « lettre ouverte » de Chupete Quiroga, le gardien du Pérou, écrite au lendemain du fameux match contre l'Argentine. Cette lettre, tapée à la machine et signée Quiroga, est une pièce à verser au dossier de ce match. En voici les extraits les plus significatifs.

« Ce n'est pas le moment de pleurer la défaite. Maintenant, c'est du passé. L'Argentine nous a battus parce que c'est une équipe forte, qui n'a pas cessé de nous dominer. Personne n'est coupable en particulier, et si je devais désigner les responsables je les nommerais tous, un par un. Le Pérou s'est comporté avec la même énergie que lors de ses sorties précédentes, mais il a eu affaire à un adversaire qui n'a pas cessé d'aller de l'avant. Il fallait jouer ainsi et il l'a fait. Mais cela ne signifie pas qu'un seul joueur péruvien l'y ait aidé. C'est pourquoi tous les commentaires nous ont fait très mal et je sais parfaitement que, lorsque nous rentrerons à Lima, ce sera pire. Mais on doit savoir que ce qui s'est passé en Argentine pourra, un jour, se passer au Pérou...

« J'ai toujours personnellement tenu à jouer ce match. Car je suis venu au Mundial pour défendre les couleurs péruviennes et y mettre la même volonté à chaque partie. J'ai voulu jouer contre l'Argentine et j'affirme que je l'ai fait avec la même loyauté qu'y aurait mis Ruben Cano, naturalisé espagnol. Car si les Péruviens m'ont donné la possibilité d'être le gardien de leur sélection, la seule chose qui me reste à faire, c'est de me défendre avec le même honneur que si j'étais le gardien de l'Argentine.

« Clarin » m'a donné l'occasion de sauver l'honneur de mes camarades devant le monde, et j'affirme que nous avons joué contre l'Argentine avec autant d'amour que nous l'avons fait contre l'Ecosse, alors que tout le monde parlait de notre performance comme d'une prouesse. A ce moment, on ne disait de nous que merveilles. Mais le football est ainsi. Aujourd'hui on t'applaudit, demain on t'accable. Tout le monde parle de la déroute du Pérou, personne de celles du Mexique et de l'Autriche. C'est pour cela que j'ai écrit cette lettre. Pour onze Péruviens qui ont perdu une partie et pas la guerre. »

■ En 51 matches de Coupe du monde, l'Espagne en a gagné 25, perdu 15, et fait 11 fois match nul. Son meilleur buteur est Langara, avec 9 buts.

■ Symbolique : sept parties de la Coupe du monde se sont terminées sur le score de 1 à 0, tandis que 5 autres s'achevèrent par 0 à 0. Alors, les buteurs ?...

● MAX LE RIDICULE

Max Merkel, le directeur technique de la Fédération autrichienne, devrait être mort si le ridicule tuait. Sa guerre avec l'entraîneur de la sélection, Senekowicz, l'a entraîné à prononcer des paroles excessives, comme celles-ci : « L'Allemagne battra l'Autriche par 5 buts d'écart. » Sacrément bien visé, le Max !

Toujours en parlant des footballeurs de son pays dont il est censé être le porte-parole et le défenseur, Merkel déclarait avant Autriche - Allemagne (3-2) : « Il faut admettre que nous avons surtout des skieurs de fond dans notre équipe. »

Ils vont le garder longtemps, leur directeur technique, les Autrichiens ?

LE BUT DU DIMANCHE

On parlera encore longtemps du but de Haan, marqué de 35 mètres, contre l'Allemagne. Sepp Maier, comme toujours en pareil cas, a été mis partiellement en accusation. Il a répondu : « Je ne pouvais rien voir, Kaltz et René Van de Kerkhof me masquant le départ du ballon. Je n'ai vu celui-ci que lorsqu'il a débouché derrière le dos de Kaltz. C'était trop tard ! »

Aric Haan a confirmé : « J'ai vu, en tirant, que Sepp était masqué. Je me suis dit : Si la balle est cadrée, elle va rentrer. »

Schoen, qui a joué au football, a complètement blanchi son gardien : « Sepp ne pouvait rien faire. C'était un tir du dimanche, un tir que l'on n'arrête pas. » La formule est jolie, il faudra la retenir.

■ Maier n'en est pas encore revenu. Lors du match contre la Hollande, le gardien allemand a, en effet, récolté un avertissement par erreur. Quand René Van de Kerkhof marqua le deuxième but hollandais, Maier vit le juge de touche agiter son drapeau comme s'il voulait signifier que le but n'était pas valable. Il demanda donc à l'arbitre d'aller consulter ce juge de touche. M. Barreto crut que Sepp lui cherchait des noises. Conséquence logique : carton jaune pour Maier qui aura été, avec le Péruvien Quiroga, le seul gardien à avoir récolté un avertissement pendant cette Coupe du monde.

■ Helmut Schoen emportera, au moins, un souvenir agréable de Cordoba. Après Allemagne-Hollande, qui vit fondre les derniers espoirs du vieux sélectionneur, un journaliste de la « Voz del Interior », de Cordoba, lui remit son portrait géant, au crayon, caricature insistant sur son nez proéminent et sa légendaire casquette. Schoen éclata de rire et remercia chaleureusement l'auteur.

■ L'équipe d'Allemagne 1978 n'a pas plu du tout à Gunter Netzer, mais alors pas du tout. Il l'a dit. On lui a répondu qu'il avait bon goût.

■ Il aurait été amusant que Jara joue le dernier match du deuxième tour avec l'Autriche. Il aurait en effet trouvé sur son chemin l'Allemand Dietz, qui est son camarade de club à Duisbourg !

■ Quand on lui a demandé s'il était triste de voir partir Schoen sur une défaite, Senekowicz, l'entraîneur de l'équipe d'Autriche a dit : « Sur le plan sportif, je n'ai rien à dire. Sur le plan humain, je dois reconnaître que je suis effectivement triste. » Là-dessus, Senekowicz et Schoen se serrèrent gaillardement la main, à l'intention des photographes.

■ Après leur défaite contre l'Autriche, les Allemands n'ont guère fait de commentaires. On dit même que le premier sujet de conversation entre responsables et joueurs aura porté sur l'obligation de revêtir le costume officiel à l'occasion du voyage retour vers l'Europe...

■ Rien ne va plus entre Wilhelm Neuberger, le président de la Fédération allemande et la presse de son pays. M. Neuberger a en effet convoqué trois réunions de presse en huit jours pour faire des mises au point sur des déclarations qu'on lui avait prêtées dans des journaux ouest-allemands. Il paraît quand même que Neuberger aurait bien voulu voir Hansi Muller à l'œuvre plus souvent.

■ Krol avait l'intention de porter plainte contre le journaliste qui a détourné une lettre destinée à son épouse (au bureau de l'hôtel) et en a publié une partie dans son journal (conseils à ma fille).

■ On aurait offert à Raimundo Saporta, vice-président du Real Madrid, la présidence exécutive du comité d'organisation de la Coupe du monde 1982. Or ce poste a déjà été attribué à José-Angel Zalba. Mais celui-ci démissionnerait.

■ Le Polonais Iwan, plus jeune joueur du Mundial, à dix-huit ans, avait demandé à retourner chez lui avant la fin de la compétition, pour... la naissance de son premier enfant. Ce jeune homme ne perd de temps en rien.

■ L'équipe d'Allemagne des scolaires était en Argentine pour suivre la Coupe du monde, et également jouer des matches amicaux. Ces jeunes gens ont beaucoup apprécié.

■ Menotti aurait dit (on lui prête tellement de paroles) : « Notre chance a été que l'Allemagne ne sélectionne pas Beckenbauer, Breitner et Grabowski. Avec ces trois-là, elle aurait gagné la Coupe du monde. »

● BONHOF LA DECEPTION

Rainer Bonhof a failli ne pas jouer contre l'Autriche car Helmut Schoen n'était pas content de lui : « Avec un meilleur Bonhof, avait déclaré tonton Helmut, nous aurions fait meilleure figure contre la Hollande. » Les supporters allemands de Cordoba avaient d'ailleurs la même opinion, puisqu'ils criaient : « Bonhof raus, Bonhof raus ! »

Bonhof, qui se connaît bien, estime qu'il a beaucoup perdu dans cette Coupe du monde. « Quand on fait autant de passes à l'adversaire, c'est que ça ne va pas. » D'ailleurs, Valence, qui s'intéressait de très près au transfert de Bonhof, y aurait renoncé si l'on en croit le manager de Valence, Perez. « Trois millions de marks (750 millions A.F.) c'est trop pour un joueur qui a montré que la Coupe du monde était un morceau trop gros pour lui. »

Valence se tournerait vers Hansi Muller et proposerait 2,5 millions de marks (600 millions A.F.) à son club.

■ Les plaisanteries de Sepp Maier. A l'entraînement, quand son équipe marquait un but, il se mettait à hurler, tel un radio-reporter brésilien : « Goooool !... »

■ Pas très gentils non plus les sifflets qui accueillirent les joueurs brésiliens à leur arrivée sur le terrain et qui accompagnèrent chacune de leurs passes manquées. Il est vrai qu'en football du moins, Argentins et Brésiliens sont plutôt frères ennemis !

● LE MUNDIAL A L'ECOSSAISE

Décidément, les retombées du Mundial sont atomiques chez les Ecossais. Don Masson, qui avait écrit plusieurs articles dans le « News of The World », avait terminé le dernier en parlant de son avenir dans son club du Derby Country. Il s'adressait à Tommy Docherty en ces termes : « Transférez-moi vite, parce que je ne jouerai plus jamais pour vous en Première Division ! »

A l'issue d'un entretien de vingt minutes avec Docherty et le président de Derby, Don Masson a été suspendu pour deux semaines sans salaire, soit 800 livres d'amende. Comme il en avait perdu une autre, en mai dernier, pour avoir refusé de jouer contre Arsenal, son compte en banque en a pris un coup.

« Masson en est au point qu'il doit sauver sa carrière, a déclaré Docherty. A quelque niveau que ce soit, il faut savoir faire preuve de cohérence. »

■ Klaus Fischer, en quatre matches de Coupe du monde, n'a pas marqué un but : « La chance m'a quitté, dit-il. Même à l'entraînement, mes ballons rasent ou frappent les poteaux. Mais j'en ai assez : la saison prochaine je serai roi des buteurs. »

■ L'équipe d'Allemagne avait apporté 10 paires de chaussures dans ses valises. Ça n'a pas suffi !

LE MONTREUR DE MARIONNETTES

Ce dessin, paru dans « La Nacion », montre Menotti en train de faire vivre ses joueurs-marionnettes. Très caricatural bien sûr, il souligne l'influence du sélectionneur argentin sur son équipe. Rarement un homme aura pris une telle part dans l'organisation, la préparation et l'épanouissement d'une sélection nationale en Coupe du monde.

■ Fischer l'avait annoncé : « Aussitôt rentré, je prends ma femme par la main, je saute dans ma voiture et je pars. » Où, lui a-t-on demandé. « Je ne sais pas. Vers le bleu. »

■ Après sa blessure contre l'Italie, Fischer a souffert de maux de tête durant plusieurs jours. Il a également été recousu.

■ Original ! A leur hôtel de Mendoza, et après leur défaite contre la Pologne, les joueurs péruviens ont sifflé leur entraîneur Marcos Calderon.

■ Il paraît que Bonhof n'était pas le seul à faire le barrage dans l'équipe d'Allemagne pour que Hansi Muller ne joue pas. Kaltz, le libero, y a mis du sien aussi, n'épargnant pas Hansi à l'entraînement entre autres...

■ De nombreux Allemands ont téléphoné et écrit afin de pouvoir adopter le célèbre Julius, chien perdu adopté par les joueurs de Schoen lors du Mundial. Pour ne pas l'abandonner une seconde fois, trois jeunes de l'équipe ont proposé de le manger, en disant : « Ascochinga, ça veut bien dire le chien mort ! » Ces jeunes n'ont pas l'amour des bêtes chevillé au corps.

■ La Fédération allemande avait délégué vingt fonctionnaires en Argentine, tous chargés d'un travail bien précis. Certains trouvent que ça faisait beaucoup. Mais Michel Hidalgo aurait peut-être beaucoup aimé avoir auprès de lui un préposé aux maillots compétent et sachant lire.

■ Le gardien remplaçant l'Allemand Dieter Burdenski est rentré avec une bonne grippe. Trois jours auparavant il avait 39 degrés de fièvre.

■ Willi Kreuz ne restera pas en Hollande. Il y a déjà vendu sa maison et compte jouer à Austria.

■ Une sélection qui en vaut une autre. Le journal allemand « Bild » publie la sienne : Koncilia — Toninho, Passarella, Scirea, Olguin — Mendonca, Prohaska, Cueto — Lato, Rep, Rensenbrink. Ça ne fait pas beaucoup d'Argentins et pas beaucoup plus d'Allemands !

■ Avant le match contre la Hollande, les bookmakers de Londres prenaient la RFA à 7 contre 1 pour le titre de champion du monde. Après le match, à 200 contre un. C'était encore trop !

■ L'arbitre hongrois, M. Palotai, a sifflé 52 fautes lors du match Argentine-Brésil, et distribué 4 cartons jaunes.

■ Rensenbrink, abondamment frotté par Berti Vogts au cours de R.F.A.-Hollande, a déclaré sans rire : « On dit qu'il a vieilli. Moi je trouve qu'il a toujours la classe mondiale. »

■ Le compte de Berti Vogts s'est donc arrêté sur 96 sélections. La décision n'est pas encore officielle, mais le capitaine de M'Gladbach arrêterait sa carrière internationale.

● L'AMATEUR DU MUNDIAL

Josef Hickersberger, l'international autrichien de Fortuna Dusseldorf, va peut-être redevenir amateur pour retrouver sa liberté. Il désire en effet rentrer et jouer en Autriche, mais le club allemand demande pour lui un transfert de 300.000 marks (70 millions A.F.), ce qui est beaucoup trop cher pour un club de Division I ou II autrichienne.

Hickersberger, qui a trente ans, va devenir de toute façon agent général d'une grande firme de matériel électronique. « Si Fortuna ne devient pas raisonnable, dit-il, je signe une licence amateur, et il ne touchera pas un sou. »

Mais Hickersberger, dit-on, pourrait aller dans un autre club allemand et prolonger ainsi une carrière professionnelle qui mérite peut-être de l'être.

■ Beckenbauer a marqué son sixième but de la saison avec les New York Cosmos. Ce qui a fait dire à un dirigeant américain : « Le meilleur joueur de la Coupe du monde, c'est lui. Et sans la jouer encore ! »

■ Rensenbrink lucide. Alors qu'un journaliste allemand lui faisait comparer la finale 1974 et la RFA-Hollande 1978, il a répondu : « Non, ce match n'était pas meilleur, loin de là. Il nous manquait Cruyff, Neeskens et Rijsbergen. »

■ D'après les médecins chargés du contrôle anti-dopage, Bonnof a été le plus rapide à satisfaire aux obligations. Il n'a aucun problème de concentration et d'élimination.

■ Après R.F.A.-Hollande, les jeunes internationaux allemands se mirent à chanter, le soir, à leur hôtel. Ce qui fit dire à Sepp Maier : « Je ne comprends pas pourquoi ils chantent. Il n'y a vraiment pas de quoi ! »

■ Le bruit a couru, en Argentine, que Helmut Schoen allait rester deux ans de plus à son poste, et que Jepp Derwall attendrait jusqu'en 1980 pour lui succéder. Le président de la Fédération allemande a démenti : « Helmut peut rester à son côté s'il le veut, mais c'est Derwall qui prend le manche en main. »

■ Hoelzenbein a appris avant le match contre la Hollande qu'il était père d'un fils de 3.050 grammes et de 50 centimètres. « Il se serait prénommé Helmut si nous étions allés en finale. Maintenant... »

■ Histoire de rire. C'est parce qu'il riait que le Hollandais Naninga a reçu un avertissement de M. Barreto. C'est parce qu'il riait encore plus qu'il reçut un carton rouge. Il est triste, ce M. Barreto.

■ Vogts a appris en Argentine que son club, M'Gladbach, avait engagé le libero de Wattenscheid, Hans-Günther Bruns, 23 ans, pour 450.000 marks (110 millions AF).

■ Cullmann s'est laissé pousser totalement la barbe. Ses coéquipiers l'ont surnommé « Ahmed Ben Culli » pour sa ressemblance marquée avec un prince arabe.

■ Les Autrichiens sont ravis : « Les Allemands n'ont gagné qu'un match. Nous en avons gagné trois et nous sommes parmi les cinq meilleures équipes européennes. »

■ Les Allemands étaient relativement optimistes avant de rencontrer les Autrichiens : « Quand on joue vite, ils perdent la tête, disaient-ils. C'est comme ça qu'ils en ont pris cinq contre les Hollandais. » Le vent de l'histoire n'a pas soufflé dans le sens prévu.

■ Ce sont peut-être les femmes des joueurs autrichiens qui ont provoqué la déroute des Allemands. Arrivées pour le deuxième tour, elles n'avaient vu que des défaites autrichiennes : 1-5 contre la Hollande, 0-1 contre l'Italie. « Dis donc, Robert, a dit Mme Sara à son époux, ça va durer longtemps, vos bêtises ! » Et l'Autriche a enfin gagné.

■ Hansi Muller est le recordman des cartes postales dans l'équipe de R.F.A. : il en envoie une trentaine par jour.

● KAISER FRANZ ET LA NOSTALGIE

Hennes Weisweiler n'a pas aimé ce Mundial. Il n'a pas aimé non plus cette équipe d'Allemagne. Et il l'a dit : « Il nous a manqué la forte personnalité de Beckenbauer. Avec lui, nous aurions eu les deux pieds en finale dès la deuxième journée du deuxième tour, car il aurait donné beaucoup plus de stabilité à la défense, et permis à Bonnof et Flohe de mieux se consacrer à leur tâche offensive. En fait, les trois lignes de notre équipe : défense, milieu et attaque, ne se sont jamais articulées de façon satisfaisante. Avec Frantz, le problème aurait été réglé rapidement. »

Beckenbauer, qui a suivi les matches de New York, à la télévision, n'a pas évoqué sa personne, mais a manifesté sa déception : « Il manquait des joueurs de caractère dans cette sélection. »

REP ET SON COPAIN

Avant le match contre l'Italie, Johnny Rep avait donné son avis sur l'arbitre de la rencontre, l'Espagnol Franco Martinez :

« Je le connais bien, du temps que je jouais à Valence. Ce n'est pas un bon arbitre. Il favorise l'équipe qui reçoit. Souvenez-vous du match France-Italie à Naples, où il avait sifflé un penalty imaginaire contre Trésor et refusé un but valable à Platini. »

Peut-être M. Martinez a-t-il eu vent de l'opinion de Johnny ? Toujours est-il que notre Bastiais a eu droit à un joli carton jaune à River Plate.

● LA « TRAGEDIE » FRANCAISE

Le football français, en un éclair et un premier tour éliminatoire en Argentine, aura plus fait pour sa réputation qu'en dix matches précédents sans défaite. Les commentaires flatteurs sur son jeu offensif et sur son bon esprit sont pratiquement unanimes.

Ainsi, l'un des entraîneurs nationaux allemands, Heddergott, a déclaré : « Sur les plans technique et tactique, cette Coupe du monde ne nous a rien appris. Mais elle nous a tout de même révélé une équipe de France qui, pour moi, a joué le plus beau football du tournoi. Elle possède plusieurs véritables joueurs de balle et je dois dire que son élimination prématurée a été une tragédie pour le jeu. »

Il est gentil, Heddergott. On lui enverra un coq en vermeil.

■ Juan-José Munante, le Péruvien, joue à Universidad Mexico avec Cuellar, Sanchez et Vasquez-Ayala. Il aime bien vivre. C'est ainsi qu'il pilote une Cadillac noire très distinguée.

■ Commentaire de Bruno Pezzey, l'excellent défenseur autrichien : « Les Allemands jouent beaucoup moins irrégulièrement que les Italiens. C'est pour cela que nous les avons battus. »

■ Austria de Vienne a fait une proposition à Prohaska s'il accepte de rester en Autriche : une boutique et une station-service. L'artiste, qui pourrait toucher 1,5 million de marks pour quatre ans s'il allait en Allemagne, réfléchit. Il a raison.

■ Valence a proposé 1,6 million de marks au Rapid de Vienne pour le transfert de Krankl, soit 320 millions AF. Mais le F.C. Barcelone est également sur les rangs.

■ Inflation chez les Autrichiens. Le libero Erich Ober Mayer a prévenu Autria de Vienne : il désire un salaire annuel à l'allemande, c'est-à-dire 350.000 marks (80 millions AF). Commentaire d'un dirigeant autrichien : « Si ça continue, nous devrons cambrioler la banque centrale ! »

■ La course est ouverte pour l'organisation de la Coupe du monde 1990. L'U.R.S.S., le Canada, la Yougoslavie, le Koweit et les U.S.A. sont sur les rangs. Nous, on aimerait bien le Koweit.

■ Le président de la F.I.F.A., M. Havelange, a choisi son successeur. En 1982, il laisserait la place à l'Italien Franchi, président de l'U.E.F.A.

■ La Fédération Egyptienne a fait une offre à Senekowitch, l'entraîneur national autrichien. « Il faut voir », a répondu l'intéressé.

■ Statistiques. En 25 rencontres internationales contre l'Argentine, le Pérou n'en a gagné que 3 au cours de l'histoire. « Mais toujours les matches furent acharnés. » Sauf la semaine dernière.

■ Beaucoup seront d'accord avec Weisweiler, lequel dit : « C'est la plus décevante et la plus mauvaise Coupe du monde depuis vingt ans. » Il pourrait même remonter plus loin car, en 1958, la fête était belle.

■ Pendant la Coupe du monde, Boca Juniors avait déserté son terrain et s'entraînait sur le terrain municipal de Carlos Paz tout près de Cordoba, où ses joueurs étaient réunis pour la durée du Mundial.

■ Le match de classement pour la troisième place, entre Brésil et Italie, était désigné au tableau d'affichage de River Plate sous le vocable de « match des perderodes », ce qui signifie : match des perdants. Pas très gentil pour les deux équipes !

■ Si Tomaszewski a cédé son poste à Kukla pour les deux derniers matches de la Pologne, c'est parce que pour soigner un rhume, le médecin de la délégation lui avait ordonné un médicament figurant sur la liste rouge.

■ Jacek Gmoch a reçu une proposition de la Fédération danoise d'entraîner sa sélection nationale pour les deux prochaines saisons.

■ Jupp Derwall, le nouvel entraîneur allemand, l'affirme : « Les meilleurs ont terminé aux premières places. Deux équipes seulement valaient mieux que leurs résultats : l'Autriche et la France. »

■ A la veille du match contre l'Italie, les bagages des Hollandais Poortvliet et Schrijvers, ainsi que de l'entraîneur adjoint De Vroet, ont été volés dans le coffre du bus réservé aux joueurs.

LES FOOTBALLEURS ET LE « 13 »

Superstition, superstition. Les équipes du Mundial n'y échappent pas. Le numéro « 13 », numéro maléfique cause même d'immenses problèmes dans la plupart des sélections. C'est ainsi que, avant le Mundial, le Pérou avait demandé à ce qu'aucun joueur ne porte ce numéro. Chose impossible. On fit pourtant intervenir l'ambassadeur en Argentine et différentes personnalités. On envisage de ne pas mettre de joueur face à ce numéro et de se déplacer à vingt et un seulement. Finalement, le malheureux Juan Caceres reçut les deux chiffres sur le dos. Mais il fut averti. Il ne jouerait certainement pas.

Déjà, en 1974, en Allemagne, Kasperczak, qui portait le numéro 13, avait affirmé « que la Pologne avait manqué le titre à cause de ce maillot 13. ».

En Pologne, au Pérou, à l'ouest ou à l'est, le 13 est le numéro maudit. Mais il ne s'agit pas là de la seule superstition de ces messieurs. les joueurs attachés à de petites choses. Ainsi les Hollandais, des gens très sérieux, ont demandé à la FIFA de ne jamais utiliser de flottants noirs. Ça porte malheur. Même Happel a approuvé. Les Iraniens, de leur côté, embrassent la pelouse avant de jouer. Les Péruviens, eux, avaient emmené en Argentine un christ noir, reproduction d'une statue miraculeusement épargnée par un tremblement de terre, il y a quelques années.

Et il existe encore bien d'autres superstitions... Ainsi, il y aurait une équipe brésilienne qui offrirait des caramels aux journalistes avant chaque match. Peut-être pour rendre les commentaires moins acides. On ne sait jamais...

DANS LES RUES DE RIO

Incas de malheur

(Alain FONTAN)

RIO. — *« Que se passe-t-il, que se passe-t-il ? » demanda un gamin enveloppé dans un drapeau brésilien. Il cessa de frapper sur son tambourin. Autour de lui, ce n'était soudain que têtes d'enterrement. La bruyante allégresse des Cariocas s'était envolée. L'hystérie collective avait fait place à la stupéfaction de toute la rue.*

« Ils ont manqué le quatrième ? » lança le gosse avec des accents d'inquiétude dans la voix.

Nul ne répondit. Quand la sélection argentine marqua effectivement son quatrième but devant le Pérou, le carnaval et la « batucada » nés spontanément parmi la population carioca après les trois tirs victorieux placés par leurs favoris contre la Pologne s'éteignirent subitement. Dans les cafés et les magasins d'appareils électroménagers où des grappes humaines s'agglutinaient, il se trouva quelques-uns pour tourner le bouton de l'appareil de télévision sans attendre la fin du match. Personne ne songea à protester. La foule se dispersa silencieusement. Un moment plus tard, les rues étaient désertes.

Selon un commentaire du journal « O Globo », ce fut... « le jour de la grande commotion nationale », tristesse et désolation.

« Comment la F.I.F.A. accepte-t-elle semblable combine ? » lançaient les supporters à l'heure où le Pérou encaissait son sixième but.

« Une demi-douzaine... pourquoi pas treize à la douzaine, pendant qu'ils y étaient ? Quiroga, le goal péruvien, n'est-il pas un Argentin naturalisé, né justement à Rosario, le lieu du match ? Pouvait-il décemment se dresser devant ses compatriotes ? » demandait un autre.

« Comment une équipe qui bat l'Ecosse et tient la Hollande en échec peut-elle se laisser écraser de telle manière ? » entendait-on de voix dépitées.

« C'est une autre leçon donnée par des pays comme la France et l'Autriche. Même éliminés, ceux-ci surent respecter le public et l'épreuve mondiale, offrant un très beau spectacle d'adieux », affirmait un autre.

LE GOAL-HAVELANGE

La douche péruvienne, à laquelle fut soumis l'homme de la rue, au beau milieu de la semaine dernière, se retrouva évidemment dans les journaux : « Un vol », titrait « Ultima Hora » sur huit colonnes à la une. « Si nous avions marqué vingt buts contre la Pologne, l'Argentine en aurait inscrit vingt-deux devant le Pérou. Tout était prévu, même un score de basket-ball. »

« Nous étions battus d'avance », disait la radio Globo dans un commentaire. « J'ai déclaré il y a deux semaines déjà que l'Argentine irait à coup sûr en finale, expliqua Alfonso Soares. C'était au soir de la victoire sur la France. La manière grossière dont cette dernière fut volée comme au coin d'un bois ne pouvait pas tromper un observateur averti. Le podium a été préparé. Quant à nous Brésiliens, seuls invaincus de l'épreuve mais boutés hors de la finale, nous sommes victimes du goal-havelange, je veux dire goal-average, si j'ose m'exprimer ainsi. »

Pérou signifiant « dinde » en portugais, on voit d'ici l'étalage des jeux de mots fleurant Noël... Cuit, farci, et indigeste revinrent le plus souvent. Une dinde qui restera décidément sur l'estomac et dans les souvenirs.

Quant à Coutinho, il affirma : « J'ai travaillé au Pérou où je compte toujours de bons amis. Jamais je n'aurais pu imaginer une exhibition d'aussi mauvais goût. Ça sentait les enchères. »

Enfin, une opinion de poids, celle du roi Pelé, l'un des rares Brésiliens sachant rester froid et prendre un peu de recul au milieu de toute cette passion délirante : « Le plus étonnant de cette dramatique journée, ce furent en définitive les trois buts marqués par notre équipe contre la Pologne. Le Brésil m'a surpris agréablement par son efficacité et je le voyais de toute manière difficilement aller en finale de la compétition. »

...en direct du mundial...en direct du n

■ Il est question d'une sanction officielle à l'encontre du président de Vicenza, M. Farina, pour ses déclarations sur la mauvaise utilisation de Rossi dans la Squadra.

■ Graziani et Pulici, les « jumeaux » de Torino, seront-ils dissociés ? Le second intéresse beaucoup Lovati, entraîneur de la Lazio de Rome.

■ Les Autrichiens avaient obtenu de rester en Argentine jusqu'au 27, ainsi que leurs épouses invitées pendant quinze jours par une caisse d'épargne de Vienne. Au début, Senekowicz ne voulut rien savoir concernant la présence des épouses. Moyennant quoi, un compromis fut trouvé, les femmes restant invariablement à Buenos Aires, quel que soit le lieu des matches. Pour les épouses en question, cette Coupe du monde aura en tout cas été une belle occasion de voyage puisque les couples autrichiens avaient en effet prévu de passer ensuite huit jours au Brésil.

● HELMUT ET LA TECHNIQUE

Helmut Schien, comme la plupart des techniciens engagés sur le Mundial, n'a pas aimé l'emplacement qui lui était réservé lors des matches. « D'où j'étais, je ne voyais que des jambes. C'est difficile de juger le jeu dans ces conditions. »

Helmut Schoen envisagea même de s'installer dans la tribune et de correspondre avec un adjoint (installé dans la fosse, sur le terrain) par talkie-walkie. Il essaya pendant une mi-temps, se battit vraiment avec son appareil sophistiqué et conclut : « C'est encore pire. Le temps d'appuyer sur les boutons et de secouer le machin, on ne voit rien du match. »

C'est difficile de tout obtenir en même temps.

■ Les Autrichiens n'auront pas perdu leur temps en Argentine. Compte tenu qu'ils devaient recevoir 1.500 marks par point marqué, ils ont donc empoché 9.000 marks au total (4 points au premier tour et 2 points au second) auxquels sont venus s'ajouter 4.000 marks de prime pour s'être qualifiés pour le second tour.

■ De Giancarlo Antognoni : « J'ai eu ma chance et je ne l'ai pas saisie. La blessure au talon que j'ai subie au mois de mai m'a empêché de réussir une grande Coupe du monde. »

■ Réflexion de Theo, l'ex-Monégasque dans un taxi de Buenos Aires : « Ces Argentins dribblent aussi avec leur volant ! »

■ Julius, le chien-mascotte des Allemands, a terminé le Mundial très fatigué. Il a même dû renoncer aux derniers entraînements pour cause d'entorse à la patte avant gauche.

■ Rensenbrink parle peu, mais il parle d'or « En 74, la Hollande valait surtout par ses individualités, et un super-joueur comme Cruijff. En 78, nous avons un jeu d'ensemble ; il n'y a pas d'étoiles, tout le monde travaille pour l'équipe, et c'est aussi bien ainsi. »

■ Joao Saldanha, l'ancien entraîneur du Brésil, aujourd'hui journaliste, a toujours le punch. Il a dit à propos du Brésil de Coutinho : « Nous nous sommes qualifiés par la grâce de Dieu et du diable. Les meilleurs joueurs brésiliens étaient restés à Rio, Sao Paulo, Recife et... Madrid. » Les grands joueurs du Mundial pour Saldanha ? « Kempes, Amaral, Causio. »

■ Apprenant que Dettmar Cramer quittait l'Eintracht Francfort, Sepp Maier a demandé perfidement : « Est-ce qu'il reviendrait chez nous, au Bayern, par hasard ? »

LE BUTEUR QUI SENT

Ce sont les Polonais qui racontent cette histoire.

Contre l'Argentine, plusieurs d'entre eux, en reniflant, s'aperçoivent qu'il règne une drôle d'odeur sur la pelouse. Ils cherchent, ils ne trouvent pas. Mais, au fil du match, ils s'aperçoivent que c'est Kempès qui dégage une odeur fétide, quelque chose à mi-chemin entre une boisson fermentée et un plat en décomposition. Ils regardent, reniflent encore et découvrent que les jambes de Kempès sont luisantes comme celles des belles baigneuses des étés au bord de mer.

L'explication est bonne. Kempès, avant chaque match, s'enduit les jambes d'une huile à composition inconnue. Une seule chose est sûre, les Polonais l'affirment : ça pue !

■ Avant de quitter Buenos Aires, vendredi, Vogts a déclaré : « Je souhaite de tout mon cœur que l'Argentine soit championne du monde, car elle a été la meilleur équipe du tournoi et parce qu'on a parlé très injustement de la république d'Argentine avant le Mundial. »

■ Opinion d'Ademir, le célèbre joueur brésilien des années 50, sur Coutinho : « Il est gentil, et très intelligent. Il ne lui manque qu'une chose, mais elle est très importante : il n'a jamais joué au football à un haut niveau. »

■ Les journaux n'ont pas hésité à appeler le match Brésil-Argentine : « La guerre de Rosario ». Ils se sont montrés très sévères par ailleurs pour Menotti qui avait déclaré que le football brésilien datait d'un autre âge, que Rivelino était mort, et que Coutinho ne le savait pas.

■ Alfredo Di Stefano et Bobby Charlton ont été invités à fouler la pelouse de River Plate pendant la mi-temps de la finale. Ils ont en effet été récompensés pour leur carrière exceptionnelle devant les 78.000 spectateurs du plus grand stade argentin.

■ A peine le tour d'honneur des vainqueurs terminé, le message d'adieu et l'emblème de la prochaine Coupe du monde sont apparus sur le grand tableau lumineux dans le stade de River Plate. Comme si on pensait déjà à l'Espagne.

■ La veille, pour le match comptant pour la troisième place, les deux capitaines du Brésil et de l'Italie étaient les deux gardiens de but. Pour la finale, unité encore mais cette fois c'étaient les deux liberos — Passarella et Krohl — qui étaient capitaines

■ Pendant cette Coupe du monde, c'est Houseman qui avait été désigné au sein de la sélection argentine comme « ministre de la Culture ». Ce qui veut dire que c'est lui qui alimentait ses camarades en revues essentiellement.

■ Le président de la Fédération hollandaise, M. Neuleman, n'est pas un président optimiste. Avant la finale, il affirmait que la Hollande ne serait pas championne du monde.

■ Bonhof a dit : « L'équipe était meilleure qu'en 74, elle était plus équilibrée, mais il y avait moins de personnalités... »

● ROBBIE BLANC COMME NEIGE

On se souvient de l'expulsion du Hollandais Nanninga contre l'Allemagne. Comme l'arbitre M. Baxreto avait montré le carton rouge à Rensenbrink, on avait cru un moment à un tour de passe-passe des Bataves qui préféraient voir Nanninga que Rensenbrink suspendu pour le match suivant. En fait, il n'en était rien. Berud Holzenbein, le joueur allemand impliqué dans l'incident, a confirmé : « C'est bien avec Nanninga que j'ai eu une altercation. L'arbitre l'a averti, il a rigolé, l'autre a sorti le carton rouge. Rensenbrink, lui, n'a fait qu'intercéder pour son coéquipier. »

■ Le président de Valence, Don José Ramos, a déclaré que les venues de Krankl et Bonhof dans son club sont possibles, à une condition : que Kempes se fasse naturaliser. Don José est décidé à mettre le prix : 50 millions de pesetas (35 millions d'anciens francs).

■ Le mauvais comportement des joueurs mexicains au Mundial fait du bruit dans le pays. Les joueurs sont les premières victimes. Ceux-ci avaient de nombreux contrats publicitaires avantageux (Hugo Sanchez avec une marque de pantalons, Cuellar avec une entreprise de boissons...). Toutes ces campagnes viennent d'être annulées, à la télé et à la radio. Tous ces jeunes gens ne toucheront pas un sou.

■ Le défenseur argentin, Jorge Olguin, pourrait jouer la saison prochaine dans le club espagnol Salamanque.

■ Les Hollandais sont des gens bien organisés. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les médecins de la délégation sont en relation avec Amsterdam où ils envoient analyses, radios, électrocardiogrammes...

■ Après Hickersberger, Kreuz, Krieger et Jara, qui sont déjà expatriés, quatre autres joueurs autrichiens vont quitter le pays. Koncilia est annoncé à Nuremberg, Pezzey à Francfort, Prohaska à l'Ajax, Barcelone et Valence et Krankl dans les mêmes clubs espagnols.

■ 82 % des billets du Mundial 78 ont été vendus. C'est nettement meilleur que le résultat final du Mundial 74 (71,5 % seulement).

■ Juan Yarkovsky, un Brésilien d'origine polonaise, ayant eu une violente discussion avec son épouse après l'élimination de la Pologne par le Brésil, a mis le feu à sa maison. Les pompiers n'en ont sauvé que la moitié, mais le couple est indemne.

■ Nos confrères argentins ont estimé que si un stade de 300.000 places avait existé il aurait été rempli trois fois au moins par Argentine-Italie, Argentine-Brésil et Argentine-Hollande.

■ M. Barreto, l'arbitre uruguayen, prend souvent des décisions discutables... mais qu'il vaut mieux ne pas discuter : M. Barreto est l'ancien champion mi-lourd de son pays.

■ Sepp Maier devrait être encore pour une saison le gardien de but de la sélection allemande.

■ Jacques Fouroux, le rugbyman international, était à Buenos Aires pour assister aux deux finales du week-end.

■ La presse péruvienne soupçonne ses footballeurs de choses graves. Elle exige en effet qu'une enquête soit menée parce que cette lourde défaite contre l'Argentine ne lui a pas semblée « morale », dans la mesure où les journalistes péruviens affirment qu'il n'y a pas six buts d'écart entre le football argentin et le football péruvien. Le seul qui échappe à la critique est curieusement le gardien Quiroga, considéré comme le meilleur des onze.

■ Hommage tardif d'Heleno Nunes à Coutinho : « Il a terminé dignement sa mission. »

■ Assez rare : deux gardiens de but capitaines de leur équipe se serrant la main officiellement sous les yeux d'un arbitre. C'est ce qui est arrivé à Leao et à Zoff à l'occasion de Brésil-Italie, puisque tous deux détiennent le brassard de capitaine de leur équipe.

■ Le centre de presse de Mar del Plata a fait ses comptes. Pendant les quinze jours du premier tour, 1.148 dépêches de télex ont été passées pour une durée de transmission de 28.695 minutes, cependant que 1.264 coups de téléphone (22.405 minutes) étaient donnés vers l'étranger et 1.019 vers l'Argentine.

■ Brandts avait annoncé la couleur l'avant-veille de la finale : « Le public argentin ne nous donne pas de complexes. Nous avons l'habitude des foules hostiles. »

■ Les Allemands n'ont pas traîné après leur défaite contre l'Autriche. Ils sont repartis d'Ascoshinga jeudi en direction de Buenos Aires puis de l'Allemagne.

■ Senekovitch, l'entraîneur autrichien, a assisté aux deux finales et en a profité pour dire ce qu'il avait retiré de cette Coupe du monde : « Ce qui m'a frappé, c'est la discipline des équipes en général, l'équilibre des forces dans l'ensemble et l'unification des systèmes de jeu. »

● EL GORDITO

Le jeune défenseur de la Juve Antonio Cabrini, une des révélations de ce Mundial, possède ainsi qu'on a pu en juger en match une jolie santé. Il paraît que le bel Antonio se tient aussi bien à table que sur la pelouse.

Souvent à la fin du repas des Azzurri, après les fruits ou le gâteau, Cabrini se sent encore un petit creux et le comble avec une paire de côtelettes d'agneau ou une tranche de foie. Ses coéquipiers l'ont surnommé « el Gordito » (le goinfre) !

● DI STEFANO LE SAGE

Alfredo Di Stefano suit le Mundial d'un œil intéressé et critique, mais il reste très mesuré :

« Je crois qu'il est un peu prématuré de porter un jugement sur le niveau de cette Coupe du monde, a-t-il déclaré. Il ne s'agit pas de savoir si avant, on jouait mieux. J'essaie pour ma part d'apprécier le football actuel. Il est forcément différent et il ne faut pas vivre avec la nostalgie du passé. Dans les semaines qui viennent, il sera nécessaire d'analyser ce jeu, d'essayer de savoir s'il est bon ou mauvais. Mais il faut attendre et prendre du recul. »

A propos de l'équipe argentine, Di Stefano a dit ceci : « Personnellement, je crois qu'elle est bonne. Cette équipe réunit l'habileté technique, qualité essentielle du footballeur argentin, et la puissance physique, qui manquait jusqu'ici à ce football. »

■ Le spectacle de l'avant-finale était minuté de façon extraordinaire. Ainsi la musique militaire est-elle entrée sur le terrain de River Plate à 14 h précises. A 14 h 46, les vingt-deux joueurs, l'arbitre et les deux juges de touche sont apparus, ont écouté les hymnes. A 14 h 52 la fanfare se retirait. A 14 h 58 le champ de jeu était libre. A 15 h, le show pouvait commencer.

● LES MINUTES FATALES

Les statisticiens ont remarqué que la quatorzième minute, ainsi que la quarantième étaient des minutes fatales, puisque 9 buts furent marqués à ces deux instants. Les buteurs de la quatorzième minute : Luque (contre la Hongrie), Jordan (contre le Pérou), Dieter Muller (contre le Mexique), Dirceu (contre le Pérou), et Rossi (contre l'Autriche). Les marqueurs de la quarantième minute : Rensenbrink (contre l'Iran), Zombori (contre la France), Roberto (contre l'Autriche), Roshwan (contre le Pérou).

RENSENBRINK EN QUELQUES TRAITS

Voici comment s'est défini, en quelques paragraphes, l'ailier hollandais. Joueurs préférés : « Kœn Moulijn, de Feyenoord, qui reste mon modèle. Parmi les joueurs plus proches, j'admire Cruyff et Pelé. »

Rival numéro un : « **Bertie Vogts.** »

Qualités : « **Je me considère comme un joueur technique et bien doué.** »

Faiblesses : « **Je manque de combativité. Je suis incapable de persévérer contre un sort contraire. Mais je suis en train de forcer ma nature.** »

Popularité : « **Elle est passagère et mensongère. Si on lui donne trop d'importance, on risque d'être déçu.** »

Secret de la Hollande : « **L'unique secret est la rotation permanente. Nous jouons ou essayons de jouer dans tous les secteurs.** »

Cruyff : « **Je l'admire toujours et je crois que c'est le joueur avec lequel je me suis le mieux entendu sur le terrain. Mais nous avons deux personnalités totalement différentes. C'est pourquoi je ne pourrai jamais faire ce qu'il fait.** »

But numéro 1.000 : « **Je suis ravi de tous les hommages qu'il m'a valus. Mais en vérité, au moment de le marquer, je pensais à autre chose...** »

Artiste : « **Paul Newman.** »

Souvenir : « **La finale de la Coupe des Coupes 1976 avec Anderlecht contre West Ham.** »

Avenir : « **Mon contrat avec Anderlecht s'achève dans deux ans. Je voudrais terminer ma carrière en Hollande.** »

■ Le matin du match, les journaux argentins avaient fait un gros effort pour demander à des célébrités quel était leur favori pour la finale. S'étaient prononcés pour l'Argentine, entre autres : le guitariste Cacho Cirao, les ex-pilotes Fangio, Birdeu, Veiga et Peiretti, M. Cabrera, président de River Plate, les anciens joueurs Onega, Marzolini, Carbajal, Sivori, Jacky Charlton, Bochini, le joueur d'Independiente, et le chanteur Alfredo Barbieri qui fut la mascotte de l'équipe d'Argentine en 1930.

Personne, en revanche, ne s'est prononcé pour la Hollande tandis que Di Stefano, Bobby Wright et Facchetti restaient très réservés.

■ Oscar Ortiz, qui a joué à Porto Alegre, fut une bénédiction pour les journalistes brésiliens. Car c'est lui qui servit d'interprète lorsque les journalistes brésiliens souhaitaient interroger les joueurs argentins.

■ Pour la première fois, la Chine et son million de téléviseurs a retransmis la finale de la Coupe du monde de football.

■ Juan Manuel Fangio, l'ex-crack de l'automobile, a eu 67 ans le jour du match Brésil-Italie. Il en a profité pour réunir beaucoup d'amis dans sa propriété et pour parler... football avec eux.

JOHNNY REP
LE PRINCE D'ORANGE

(Victor SINET)

Au sein de l'équipe hollandaise, il est un homme que les Français ont suivi avec une attention particulière, Johnny Rep, le numéro 16. Avec ses cheveux blonds, son beau sourire, il a fait la conquête de la France sous le maillot de Bastia. La belle aventure vécue par le club corse en Coupe de l'U.E.F.A. a donné une dimension supplémentaire au personnage, devenu héros. Pendant trois semaines, Johnny vient de vivre intensément une autre aventure, tout aussi exaltante, sous le maillot orange, celle de la Coupe du monde. Il s'y est jeté corps et âme, comme tous ses compagnons. Quatre ans après, les Hollandais conservaient encore une certaine amertume en pensant à la finale qu'ils avaient perdue en 1974 en Allemagne. Et un formidable désir de revanche habitait Johnny Rep. Cette finale, il y tenait plus que tout autre. Car Johnny « super-star » n'aime pas perdre... Mais le reverra-t-on, la saison prochaine, à Bastia ? Il prend aujourd'hui des vacances bien méritées au soleil espagnol...

Gemmil se voile la face, Rep a marqué. La voie est libre pour la Hollande. (Photo Sven Simon.)

Si la vengeance est un plat qui se mange froid, on pourra toujours dire que Rep et les siens avaient mis un sacré bout de temps à mijoter la leur...

Telle la mouche du coche, elle les taraudait, les obsédait. Ils ne pouvaient pas aller quelque part sans être poursuivis par cette idée fixe. Même les plus exaltantes victoires, au niveau de leurs clubs respectifs ne pouvaient étancher cette soif de réhabilitation qui les habitait tous et qui avait fait dire à l'ami Johnny, à peine débarqué en Corse :

« Cette première saison à Bastia sera d'autant plus importante pour moi qu'il y a le Mundial à la clé et celui-là, je ne voudrais le manquer pour rien au monde ! »

On comprend mieux, à présent, pourquoi Johnny Rep, comme tous ses compagnons de 74, tenait tant à cette Coupe du monde. Tout autant que l'inaltérable désir de se libérer du poids qu'il avait sur l'estomac. Depuis ce sombre jour munichois de juillet, il ressentait au fond de lui-même une sorte de jubilation, à l'idée de pouvoir rejouer le football qu'il aime, ce football de flux et reflux, qui est comme la mer du Nord, s'éloignant, puis venant se briser violemment sur les digues du plat pays ; un football à nul autre pareil en vérité, qui ne fut et ne demeure conçu qu'à la sauce orange, football d'hommes, de techniciens et d'athlètes à la fois où il ne saurait y avoir de réussite durable sans un don total de sa personne, sans l'art de savoir fondre sa personnalité, si forte soit-elle, dans le creuset de la communauté.

Quelqu'un nous disait, l'autre jour, à Cordoba, qu'il devait y avoir deux Rep, comme il y a deux Haan ou deux Jansen ; selon la couleur du maillot qu'ils portent, l'orange étant naturellement celui qui leur sied régulièrement le mieux. On devrait plutôt se demander si ce n'est pas cette « orange », précisément, moins sujette à pression, qui leur rend tout leur jus, qui leur permet de revenir de temps à autre à leur nature première, leur instinct primesautier. Quoi de si étonnant, alors, chez un Rep virevoltant et crachant le feu au milieu de coéquipiers, qui lui ressemblent comme des frères, qui parlent exactement le même langage technique et tactique que lui, qui sortent en un mot du même moule ?

Bastia a beau être l'une des très bonnes équipes françaises du moment, ce que le Néerlandais peut lui apporter n'est en rien comparable à ce qu'il fait au sein de l'une des plus fantastiques sélections nationales que le football ait jamais produites. Rep, en orange, redevient le « monstre sacré », qu'il fut dans un premier temps, avec le grand Ajax, parce qu'il est tout bonnement dans son élément ; Rep, à Valence ou à Bastia, demeure capable de grandes prouesses — on a pu l'en féliciter plus d'une fois l'an passé, en Coupe de l'UEFA —, mais il prend, dirons-nous, une forme plus banale, faute, d'une part, de pouvoir s'exercer comme il a appris et, surtout, de trouver un contexte à sa mesure.

Que ceux qui seraient tentés de jeter la pierre à ce footballeur d'exception comprennent donc que s'il y a deux Rep, le grand et le moins grand, ce n'est ni sa faute, ni celle de Bastia. Vous verrez, d'ailleurs, que s'il reste un an de plus en Corse, ça ira beaucoup, beaucoup mieux. Dragan Dzajic, aussi, n'avait pas cassé les pierres, lors de sa première saison au SECB. On se souvient, par contre, de ce que fut la seconde : un véritable régal pour les supporters comme pour les puristes.

Et Johnny Rep, lui, a quand même contribué pour une bonne part aux succès européens de Bastia, marquant 4 buts en Coupe de l'UEFA, deux autres en Coupe de France et 18 en Championnat, malgré les multiples avatars physiques qui l'obligèrent à rester assez souvent sur la touche (notamment, la luxation du coude, qui l'empêcha de donner le meilleur de lui-même durant la si primordiale campagne de printemps). Raison de plus, croyons-nous, pour supposer qu'il pourrait être l'une des figures marquantes du prochain Championnat de France, pour le cas où il prolongerait son bail insulaire...

On n'en est, cependant, pas là et, dans l'immédiat, celui que les Anglais baptisèrent « Johnny superstar » ne sait d'ailleurs pas lui-même à quoi s'en tenir, car il a appris, ici et là, que Bastia perdait l'un après l'autre ses meilleurs éléments (Papi mis à part) de la saison écoulée et comme les relations téléphoniques entre la Corse et Mendoza ou Moreno sont pratiquement impossibles, il ne s'en souciera le cas échéant qu'à son retour :

« Mais, pas avant la mi-juillet, spécifie-t-il, car après une année aussi chargée et un Mundial aussi éprouvant, je pense avoir mérité quelques jours de vacances (une quinzaine), que je compte naturellement passer du côté de Valence... »

Après Munich 74, Buenos Aires 78. Deux finales en quatre ans pour Johnny Rep le gagneur. **(Photo Stasiewski.)**

En tout état de cause, on reparlera de Rep, Corse ou pas Corse. Et notre sujet d'aujourd'hui ne concerne que Rep mondial ou Hollandais. Autrement dit le vrai « Johnny superstar ».

Il n'en menait pas tellement large, notre « Bastiais », lorsque Ernst Happel le laissa délibérément de côté lors du premier match joué par la sélection dans le cadre du Tournoi de Paris. De toute évidence, le technicien autrichien, qui commençait à peine à explorer le terrain, ne considérait pas Rep comme un titulaire, d'autant que sa situation trop « excentrée » n'avait pas facilité les choses, Bastia s'étant avec juste raison opposé à laisser partir sa vedette pour un oui ou un non. Par bonheur pour Johnny, il y eut cette seconde soirée au Parc des Princes, où le FC Bruges fut littéralement taillé en pièces par l'équipe des présumés réservistes oranges dont il faisait partie. Trois jours plus tard, Rep entrait sur le terrain du « Wiener Stadion » avec neuf autres des « revanchards » de 1974 et ce test face à l'Autriche s'avéra décisif :

« Je crois bien avoir gagné ma place parmi les vingt-deux pour l'Argentine », nous glissait-il à la sortie du Prater avant de prendre hâtivement congé de nous. C'est que le père Ernst n'a jamais badiné avec la discipline et Johnny, à l'image de ses camarades, se sentait comme on dit dans ses petits souliers dès que le sélectionneur levait le petit doigt...

On a même écrit quelque temps après, alors que la délégation néerlandaise était en quelque sorte barricadée dans sa forteresse de Proterillos, que le torchon brûlait entre Happel et certains de ses joueurs, ceux-ci lui reprochant soi-disant son caractère de cochon et son mutisme, son manque de chaleur. Avec le recul toutefois, il semble bien que l'on a inconsidérément grossi la chose et c'est Rep en personne, lui le joyeux luron qui n'est précisément pas fait — au contraire de Robby Rensenbrink — pour une vie monacale, qui a fait la part des choses :

« C'est vrai, nous confiait-il à Cordoba, que les dix premiers jours à Mendoza n'ont pas été empreints de sérénité. Nous étions tous nerveux et Happel le premier. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'à ce moment-là, c'était lui qui se trouvait dans la position la plus délicate et pour cause : il n'y avait pratiquement pas eu de préparation rationnelle avant le Mundial et il connaissait tout juste certains des joueurs qu'il avait emmenés avec lui. Mettez-vous à sa place : comment aurait-il pu conduire sa barque sans un minimum de rigueur ? Et puis, de vous à moi, ce n'était tout de même pas aussi insupportable qu'on a pu le prétendre. Je me souviens par exemple que nous nous amusions comme des petits fous dans nos chambres. Le personnel de l'hôtel, affolé, n'osait plus franchir le seuil de celle que je partageais avec Wim Suurbier et c'était pire encore quand les employés approchaient du trio des inséparables, nos gardiens Schrijvers, Jongbloed, Doesburg. On avait même été barboter dans les neiges de la Cordillière des Andes toute proche... Et Happel était alors aussi détendu que nous.

— Il y a eu aussi ces premiers résultats peu convaincants...

— Des résultats absolument conformes à la logique dans la mesure où nous étions d'une part à court de préparation et où d'autre part nous ne pouvions exprimer notre jeu habituel.

Ce champ de labour de Mendoza était vraiment une calamité. Le ballon rebondissait mal, roulait à contresens, bref nous n'arrivions pas à donner notre pleine mesure. Enfin, l'altitude n'était pas non plus pour nous avantager et je suis bien d'accord avec notre second entraîneur Arie de Vroedt, qui parle français mieux que moi, quand il certifie que les gens du bas-pays, tels les rouleurs flamands dans le Tour de France cycliste, ne se feront jamais à la montagne.

CRUYFF OUBLIE

— Au bout du compte, on a retrouvé petit à petit l'équipe qui avait placé le monde du football sous le charme de sa spectaculaire « marée orange » et pour un peu, ou aurait oublié que Johann Cruyff n'était plus là. A quoi a pu tenir, selon vous, ce retour de flamme ?

— Oh, ce n'était pas bien sorcier, au fil des jours, nous avons réalisé les vieux amalgames, nous avons recommencé notre tourbillon et on se serait cru revenu au bon vieux temps du W.M. 74. L'expérience aidant, nous sommes même parvenus à tourner comme si Cruyff était encore parmi nous. Et pourtant, nous avons dû nous passer aussi, à plusieurs reprises, des services de Neeskens, de Suurbier, de Rijsbergen, voire de Haan. Avouez qu'il fallait le faire. Sans compter que d'autres tout aussi bons, étaient restés à la maison ; vous en connaissez beaucoup, vous, des équipes nationales qui peuvent surmonter le handicap d'être privées d'entrée de jeu de sujets d'élite comme Van Der Kuylen, Van Beveren, Geels, Peters, Van Hanegem et Kist ? C'est cela aussi, le football « orange » et je suis sûr que si Happel avait fait jouer tous les réservistes en même temps, ils auraient réussi bien que nous, ceci mis à part, je considère, quant à moi, que nous avons joué à 90 pour cent de notre potentiel, de 1974. C'est quand même quelque chose, non ?

— Ces Allemands, pourtant, vous ont encore donné des chaleurs.

— Ah oui, alors, j'ai même cru qu'ils allaient nous repasser une fois de plus. à dix minutes de la fin de ce satané match de Cordoba ; je me voyais déjà rentrant tristement à la maison, avec cet os en travers de la gorge qui n'en finirait plus de me procurer des cauchemars. Je crois que ce complexe nous vient du fait que l'Allemand nous inspire toujours du respect par sa force de caractère, sur le terrain comme dans la vie... Vous avez vu comment Russmann se sublima pour aller chercher cette impossible balle de Bettega qui avait passé toute la défense teutone en revue ? et Vogts ? C'est peut-être un roquet, mais il faut se le faire. Cruyff et Rensenbrink en savent quelque chose. En revanche, Kaltz m'amuse moins. Il a d'ailleurs failli mettre un terme à mon propre « Mundial » en essayant d'abord de me percuter en pleine course — mais c'est lui qui est resté au carreau — puis en obligeant Nanninga à lui pincer le nez à la suite d'une charge furieuse, moyennant quoi l'arbitre a expulsé notre coéquipier et m'a menacé de la même sanction parce que j'avais été lui dire ses quatre vérités. Enfin, tout cela s'est arrangé et nous pûmes arracher sur le fil un match nul que nous n'avions pas volé.

— Vous-même, Johnny, avez paru au fil des jours transfiguré dans cette Coupe du monde, tirant vos copains d'un bien mauvais pas contre l'Ecosse en réussissant un but à la manière de celui que vous aviez inscrit pour le compte de Bastia à Newcastle et marquant deux autres buts, aussitôt après, face à l'Autriche. On vous aurait cru, en fait, rajeuni de quatre ou cinq ans.

— Disons que j'ai personnellement suivi l'évolution de toute l'équipe et ainsi suis-je revenu d'un cœur léger aux conceptions qui m'avaient été inculquées de très bonne heure, par Stefan Kovacs et Rinus Michels. Et je vous répète que pour nous, les vieux de Munich, ce Mundial était doublement primordial. Parlez-en à Trudi, ma blonde épouse. Elle vous répondra que certaines nuits, je n'en dormais pas. »

P.S.V., la Coupe de l'U.E.F.A. ? Il ne veut plus en parler. Les apothéoses manquées lui ont toujours été insupportables, surtout quand il avait conscience, après Eindhoven comme après Munich, qu'il n'avait pas été au maximum de son art :

« Oublions ce mauvais moment pour ne nous souvenir que de tout ce qu'il y avait eu de merveilleux dans cette épopée bastiaise », souligne-t-il.

Quarante-six jours s'étaient écoulés de Eindhoven à Buenos Aires, du stade Philips au « Monumental ». Comme le temps passe.

Et Rep, le Hollandais revenu à son naturel, se posait cette fois en héros planétaire et en providence pour les journalistes du monde entier. N'avait-il pas passé le plus clair de ses heures de loisirs à rendre service à la confrérie tout entière en se faisant tantôt l'interprète des Argentins, tantôt celui des Français et même des Allemands ?

« Que veux-tu, me lança-t-il à Moreno, alors qu'il ne savait plus où donner de la tête, vous êtes pour nous comme une seconde famille, parfois encombrante, mais... bien sympathique malgré tout, d'Amsterdam à Bastia, en passant par Valence et même... Mendoza. »

Le temps de tirer sur sa cigarette — une blonde longue, comme les filles qu'il préfère — et notre Johnny, ultime figure du football français dans cette Coupe du monde à laquelle il attachait certainement plus de prix que certains des joueurs tricolores, était passé à un autre genre d'exercice : des confrères espagnols avaient besoin de lui.

Muy bien, senor Rep.

Vous aviez décidément, dans ce Mundial, un jus peu ordinaire... Il est vrai que vous étiez aussi — qu'on nous pardonne ce mot — « le Corse d'orange »...

LE RENDEZ-VOUS DES ETO

Quelques vedettes du WM 74 ont encore occupé le devant de la scène en Argentine. Heinz FLOHE, projeté au tapis par un pied aussi anonyme qu'italien, c'est l'image de l'Allemagne 78 qui n'a pu retrouver ses traces d'il y a quatre ans. Arie HAAN, le Hollandais, a joué un vilain tour à Sepp MAIER, qui le stoppe ici de justesse. Jan SZARMACH, comme ses camarades polonais, s'est laissé hypnotiser par le gardien argentin FILLOL.

(Photos de nos envoyés spéciaux Roger Krieger, André Lecoq et Jean-Claude Pichon.)

...team

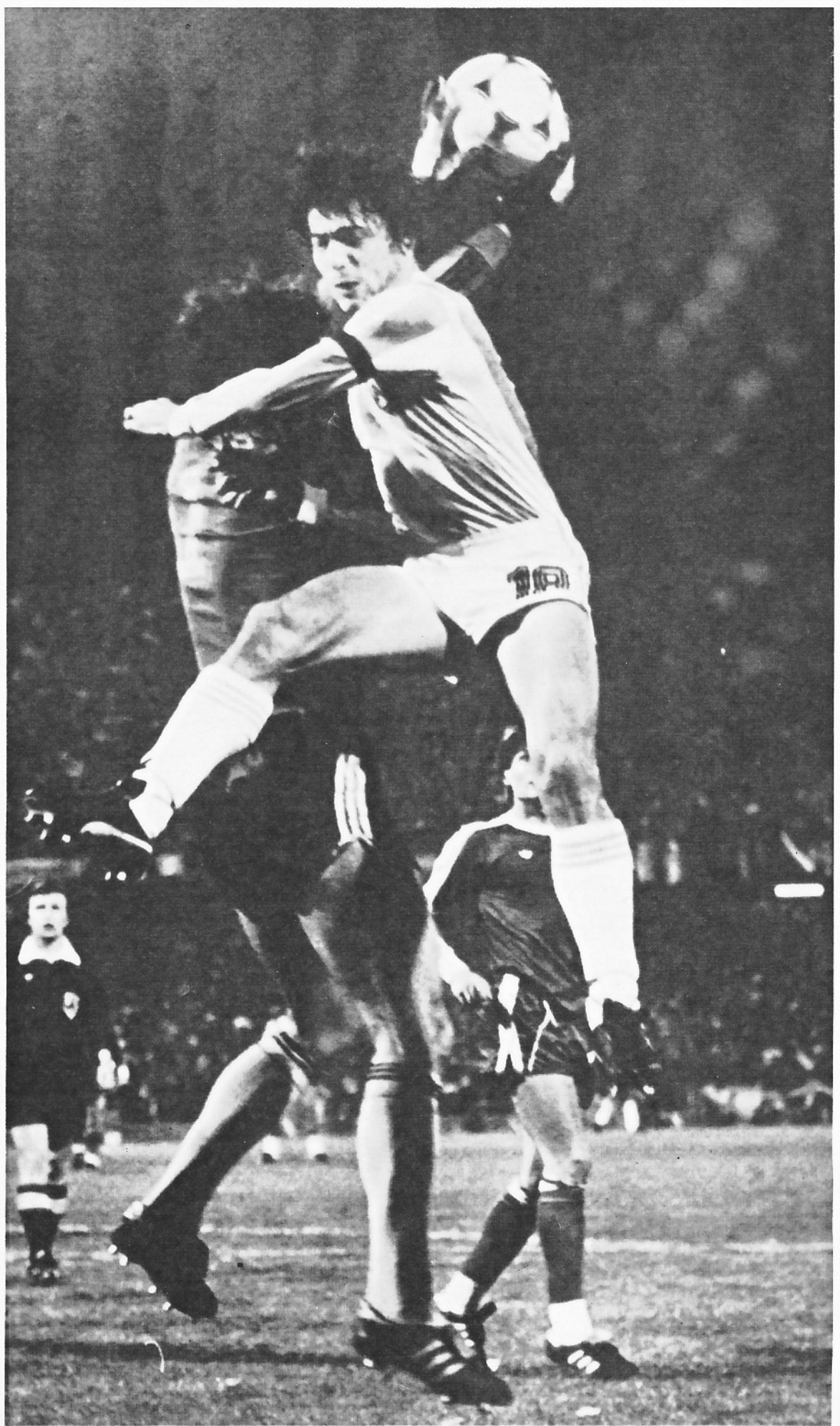
...OILES (5)

DANIEL

«Et maintenant je vous tire ma révérence !»

(J.-Ph. Rethacker)

En défense comme en attaque, le capitaine argentin fait toujours preuve d'une belle détermination comme ici face au gardien polonais Tomaszewski. (Photo A.P.)



ROSARIO. — Il y a un an et demi, Cesar-Luis Menotti se lamentait parce qu'il cherchait en vain un patron pour sa défense. Il avait bien essayé de constituer un « tandem de fer », en associant deux défenseurs durs comme le roc, Olguin et Killer. Et il se disait bien qu'en dernier recours, il pourrait toujours faire traverser l'Atlantique à deux de ses footballeurs exilés, l'« Espagnol » Wolff et le « Français » Piazza. Mais l'affaire n'était pas résolue pour autant...

Finalement, c'est d'un libero dont il avait d'abord et surtout besoin, c'est-à-dire d'un homme qui en toute liberté (c'est le cas de le dire) pouvait tout à la fois commander et animer la défense, mais aussi apporter beaucoup sur le plan offensif. Car Menotti a toujours été un adepte du jeu d'attaque, il ne l'a jamais caché ni renié. Et il sait depuis longtemps que tout commence derrière.

Il faut dire qu'en Argentine, et en Amérique du Sud, en général, la différenciation entre libero et stoppeur n'est guère apparente, dans la mesure où les notions de marquage sont restées assez vagues. Pourtant, Menotti savait aussi que pour jouer contre les Européens qui utilisent un, sinon deux avants-centre, il convient de bien fixer les responsabilités, en confiant la surveillance du joueur le plus dangereux à un seul homme, et en adjoignant à ce dernier un suppléant.

Le libero argentin porte un nom curieux : il est le « cuevero », c'est-à-dire le couvreur en espagnol. Ou aussi l'homme qui sort de la « cueva » (la grotte), tel un diable de sa boîte pour enrayer l'attaque adverse.

Et Menotti cherchait en vain. Il y avait bien à River Plate un certain Passarella qui remplissait toutes les conditions. Mais le bonhomme n'avait pas très bon caractère, et ses démêlés avec son club n'arrangeaient pas les affaires du sélectionneur.

C'est que le gaillard, un libero, en effet, fort talentueux, mais extrêmement porté sur l'offensive, s'était pris de bec avec son entraîneur Labruna qui, pour être un ancien attaquant (et l'un des plus brillants que le football argentin ait possédé), n'en demeurait pas moins à cheval sur les principes défensifs. Et quand il voyait son Passarella foncer, poitrine en avant, vers le but adverse, sa moustache de danseur de tango se mettait à trembloter...

Un jour donc, le Senor Labruna se fâcha tout rouge. Il fit comprendre à son enfant terrible qu'un petit séjour dans la tribune lui permettrait de retrouver la notion des réalités. Il lui proposa tout de même une place au milieu du terrain, là où ses joyeux élans pourraient être plus facilement assouvis.

Passarella, qui a la tête près du bonnet, refusa tout net cette destitution, et resta sur la touche. Deux matches plus tard, le public de River qui, comme tous les publics argentins, a pour habitude de dire tout haut ce qu'il pense (quand il ne le dit pas, il le chante), fit comprendre à Labruna qu'il n'était pas du tout d'accord, et qu'il avait intérêt à remettre très rapidement Passarella dans l'équipe.

Ainsi plébiscité par son public, l'élégant défenseur de Buenos Aires revint dans l'arène pour forcer la victoire. Du même coup, les portes de la sélection s'ouvrirent à nouveau devant lui. River, c'est le club le plus aimé et le plus glorieux du pays. Sous son célèbre maillot blanc et rouge ont brillé de mille feux les plus grandes vedettes du football argentin, de Di Stefano à Sivori.

La tradition semble d'ailleurs se poursuivre avec les joueurs contemporains, qui ne passent pas inaperçus. Un jour, c'est le gardien Fillol (l'actuel titulaire de la sélection) qui dit non à Menotti, en affirmant qu'il ne se sent ni l'âme ni la valeur d'un remplaçant. Une autre fois, c'est Luque qui, disant son fait à un arbitre avec trop de véhémence et de gestes, se retrouve suspendu pour six mois. Quant au dernier en date, Alonso, l'enfant chéri de

PASSARELLA

la foule de River, on connaît fort bien ses incartades et ses sautes d'humeur, depuis son passage sur la Canebière.

Passarella est, avec ces trois gaillards-là, le grand homme de River Plate. C'est grâce à eux que le club a reconquis, il y a deux ans, un titre qui le fuyait obstinément depuis longtemps... et Passarella prit sa part du triomphe, marquant but après but grâce à ses montées offensives et ses tirs sur balle arrêtée.

Car l'homme de River est doté de deux qualités essentielles qui sont aussi utiles à l'avant qu'à l'arrière : il possède, malgré une taille tout à fait normale pour un défenseur, une détente peu banale qui lui permet de rivaliser avec les attaquants les plus menaçants dans le domaine aérien, et qui lui offre aussi la possibilité de se transformer en assaillant sur tous les corners dont bénéficie son équipe.

D'autre part, sa frappe de balle sur tous les coups de pied arrêtés, cause régulièrement d'énormes ravages. Coups francs à distance et, bien sûr, penalties sur lesquels sa frappe de gaucher fait merveille. N'est-ce pas, Bertrand-Demanes ? Gaucher, Passarella ? C'est une curieuse histoire qu'il raconte lui-même volontiers : « **Je suis né pour frapper du pied droit, mais à l'âge de quatre ans, j'ai été victime d'une fracture du pied droit. J'ai donc été plâtré pendant des semaines et quand j'ai été guéri, je me suis retrouvé aussi à l'aise des deux pieds. Par la suite, ne cessant de travailler mes frappes du gauche, j'ai fini par acquérir la maitrise technique et la force des véritables gauchers.** »

Cesar Menotti le connaissait bien, qui l'avait déjà eu sous ses ordres dans la sélection des espoirs au Tournoi de Toulon. Et il ne se fit pas tellement prier pour le remettre en selle, il y a un an, dès que commença « l'opération Mundial ».

Son libero, il l'avait donc trouvé, avec ses qualités athlétiques et techniques, sa rage de joueur, sa force de frappe et sa personnalité de patron. Et aussi une entente naturelle avec son coéquipier Fillol qui ne pouvait que conférer un peu plus de solidité encore à la défense argentine. Comme l'a dit un confrère argentin, Daniel Passarella aura été, à 25 ans seulement, le Beckenbauer de ce Mundial. Plus rigoureux et plus impitoyable aux abords de son but, mais comme l'incomparable « Kaiser », joueur de tout le champ et non pas seulement d'une seule zone. Footballeur sans frontières qu'on ne peut mettre en cage, aventurier épris d'espace, sorte de d'Artagnan perdu dans un monde d'ordinateurs...

Daniel Passarella sait ce qu'il veut malgré son jeune âge. Plusieurs mois avant le Mundial, il avait déjà annoncé la couleur : « **Chaque jour, le football devient de plus en plus exigeant. Il faut toujours gagner, et gagner encore. S'il ne reste pas un peu de plaisir à prendre dans ce jeu, il ne m'intéresse pas ou plus. J'ai toujours pensé que je m'arrêterai de jouer jeune. Le 26, j'enlève mes crampons et je lâche tout. Je veux vivre enfin en homme normal.** »

Quand on vous disait que ce Passarella n'était décidément pas un footballeur comme les autres. Ni sur le terrain ni dans la vie de tous les jours...

DANIEL PASSARELLA

- **Né le 25 mai 1953 à Chacabuco.**
- **Débute à douze ans au Club Argentino de Chacabuco.**
- **Passe en 1973 au Club Sarmiento de Junin.**
- **Transféré à River Plate en 1974.**
- **Sélectionné Espoirs au Tournoi de Toulon.**
- **1,76 m, 73 kg.**

TOUT SUR LE "MUNDIAL 78"

le reportage sur tous les matchs
innombrables photos en couleurs
tout sur les joueurs
tous les classements
en un luxueux volume relié

un volume relié
sous jaquette en couleurs
256 pages
format 20,5 × 27 cm ~~98 F~~
Prix de souscription :
89 F.

● Un reportage complet sur toutes les rencontres

Au fil des pages, vous revivrez toutes les rencontres du « Mundial », les meilleurs moments de chaque Match, les buts, les actions qui furent décisives. Vous trouverez également tous les résultats classés par groupe, jusqu'à la finale.

● Un commentaire écrit par les plus grands journalistes sportifs

15 reporters du monde entier ont été choisis pour leur compétence et leur connaissance du football, des équipes et des joueurs. Ils réaliseront ce livre comme un journal, transmettant leur articles en Europe au fur et à mesure des rencontres.

● Des centaines de photos dont plus de la moitié en couleurs

L'ouvrage sera avant tout un prodigieux document illustré qui vous fera revivre comme dans un film tous les exploits de la coupe du monde. Les meilleures photographies sélectionnées sur place seront envoyées à l'éditeur tous les 2 jours. Cette diligence permettra d'achever le livre en un temps record (3 semaines environ après la fin du « Mundial »).

● Un chapitre consacré aux vedettes des matchs

Les joueurs qui se seront distingués au cours des rencontres trouveront à la fin de l'ouvrage une place privilégiée. Vous ferez ainsi plus ample connaissance avec les meilleurs joueurs du monde

● Les meilleurs buts du « Mundial »

De la même façon, les meilleurs buts du « Mundial » vous seront largement expliqués par le texte et par l'image. Vous aurez ainsi en résumé les instants les plus palpitants de la coupe du Monde 78.

● Un merveilleux souvenir, un luxueux volume.

Édité par la Société Française du Livre (S.F.L.), cet ouvrage, par l'originalité qui préside à sa réalisation, la qualité des commentaires et des photographies, deviendra sans nul doute un document unique que tout amateur de football aimera posséder

Présenté sous la forme d'un luxueux volume relié sous jaquette en couleurs de 256 pages, format 20,5 × 27, cet ouvrage deviendra en outre un des ornements principaux de votre bibliothèque.

● Un prix de souscription exceptionnel

Grâce à un tirage international d'une importance considérable, le prix de cet ouvrage a pu être maintenu dans des limites très raisonnables : 98 F. En outre, nous sommes heureux de faire profiter les souscripteurs qui nous adresseraient leur commande avant le **30 juin** de conditions exceptionnelles.

- **Expédition franco de Port**
- **Prix de souscription : 89 F au lieu de** ~~98 F~~.

Hâtez-vous donc de nous adresser le bon de commande ci-dessous car passé le 30 juin, le prix définitif de 98 F sera appliqué.

Bon de commande à découper ou à recopier et à adresser à : **Le Livre partout** - 115, quai de Valmy, 75010 PARIS. Tél. : 607.00.20 FF

Veuillez m'adresser Franco l'ouvrage **« LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL 1978 »** au prix de souscription exceptionnel de **89 F** au lieu de 98 F.

Je vous prie de trouver ci-joint mon règlement par : ☐ chèque bancaire ☐ chèque postal ☐ mandat

Offre valable jusqu'au 30 juin 1978

NOM..... Prénom..... RUE..... N°.....
(en majuscules)

VILLE..... CODE POSTAL..... Date..... Signature.....

UNE TROISIÈME PLACE QUI N'EFFACE RIEN

Brésil 78 ou le temps des «gagne-petit»

BUENOS AIRES. — Le Brésil terminant invaincu à la troisième place de ce Mundial, cela constitue à nos yeux un double symbole : d'abord l'illustration de valeur moyenne des équipes qui auront dominé l'épreuve, en comparaison bien sûr avec les grandes formations d'hier et d'avant-hier, ces glorieux troisièmes qui s'appelaient : Pologne, Allemagne, Portugal ou France, toutes équipes décrochant leur médaille de bronze après avoir brillé d'un vif éclat offensif dans la compétition.

Ce n'est pas par son talent offensif en tout cas, que le Brésil 1978 aura obtenu sa place d'honneur. Car si l'équipe que dirigeait Claudio Coutinho est sortie du Mundial seule à n'avoir subi aucune défaite, elle le dut un peu à la chance et beaucoup à son intraitable défense de fer.

Toute l'histoire de la « petite finale » gagnée par les Brésiliens devant une Squadra Azzurra épuisée, tient en ces deux facteurs.

Les Italiens, selon leur habitude, commencèrent fort bien la rencontre, sous l'impulsion de Paolo Rossi qui prenait souvent de vitesse les défenseurs brésiliens. Malheureusement, les joueurs transalpins ne surent pas une fois de plus, comme contre l'Allemagne et la Hollande, profiter des ouvertures et des occasions qui se présentèrent à eux : trois fois les poteaux de but d'un Leao quelque peu paniqué, renvoyèrent le ballon sur des tirs d'Antognoni (1re), de Causio (41e) et de Rossi (43e).

Le petit Causio fut tout de même plus heureux à la 38e minute en reprenant de la tête un centre de Rossi qui avait débordé la défense brésilienne sur la droite. Et, du coup, les Italiens avaient pris un avantage qui se justifiait plus par les faiblesses adverses que par leurs propres mérites.

Les Brésiliens avaient eu la bonne idée de faire rentrer après le repos le petit Reinaldo qui joua cette fois en soutien de Roberto et montra enfin, à son vrai poste, sa véritable valeur. Il contribua à démantibuler une défense transalpine que son marquage individuel rigoureux affaiblit physiquement et tactiquement.

Et puis, l'équipe italienne fut trahie (une fois n'est pas coutume) par son gardien légendaire, Dino Zoff, qui concéda de trente-cinq mètres un premier but invraisemblable sur un tir-canon du spécialiste Nelinho. Celui-ci possède il est vrai une force de frappe peu banale mais sa position très excentrée sur l'aile droite, sans grand angle, paraissait tout de même le placer hors de portée du but italien. Nelinho, c'est certain, est un tireur assez exceptionnel sur balle arrêtée et sur balle en mouvement. Ses frappes sur coups francs et sur corners sont en particulier exemplaires. Mais de l'endroit où il se trouvait, jamais Zoff n'aurait dû normalement être battu par un tir croisé qui arrivait de loin et qui passa devant lui.

Toujours est-il que les Brésiliens se sentirent-ils alors des ailes. Et c'est encore sur un tir lointain, de face celui-là et décoché par le gaucher Dirceu, le meilleur Brésilien de cette Coupe du monde, que, finalement, le vieux Zoff fut encore battu. Pour la quatrième fois de suite en deux matches, le gardien transalpin s'inclinait sur des tirs à distance. Un comble pour un homme qui avait longtemps détenu par le passé un beau record d'invincibilité...

La fin du match allait seulement permettre de revoir, pour la dernière fois sans doute dans une Coupe du monde, l'irascible Roberto Rivelino entré en jeu à la place de Cerezo. La sortie du moustachu n'aura guère été honorable, car asticoté par les Italiens il se mit en colère et passa le plus clair de son temps à donner des coups et à chercher la bagarre.

J.-Ph. R.

Samedi 24 juin à River Plate

BRESIL b. ITALIE 2-1 (0-1).

Temps frais et nuageux. Terrain gras et rebondissant. 75.000 spectateurs. Bon arbitrage de M. KLEIN (Israël). Avertissements à NELINHO, BATTISTA (Brésil), GENTILE (Italie. Buts : CAUSIO (38e) pour l'Italie ; NELINHO (63e), DIRCEU (70e) pour le Brésil.

BRESIL. — LEAO* — NELINHO****, OSCAR***, AMARAL***, RODRIGUES NETO** — CEREZZO***, puis RIVELINO*** (66e), BATTISTA****, DIRCEU***** — GIL***, puis REINALDO**** (46e), ROBERTO***(MENDONCA)***. Total : 36.**

ITALIE. — ZOFF — CUCCUREDDU***, GENTILE****, SCIREA***, CABRINI**** — MALDERA***, P. SALA***, ANTOGNONI***, puis C. SALA*** (78e) — CAUSIO***, P. ROSSI****, BETTEGA***. Total : 35.**

Les Brésiliens rêvaient du titre suprême. Ils ont dû se consoler avec une troisième place qui semble faire le bonheur de Batista, Cerezo, Nelinho, Amaral et Rivelino (de g. à dr.).

Paolo Rossi, le footballeur le plus cher du monde

BUENOS AIRES. — *Lorsqu'il regagnera sa petite ville de Vicence, dans quelques heures, Paolo Rossi pourra toujours dire à ses amis et à sa tendre fiancée qu'il est passé, lui le presque inconnu du Calcio, dont on parlait seulement à cause de l'énorme surenchère dont il avait fait l'objet juste avant le départ pour l'Argentine, à côté du plus grand exploit dont puisse rêver un footballeur en ce bas monde.*

S'il n'y avait eu que des Rossi au sein de la Squadra, celle-ci, en effet, aurait tout aussi bien pu quitter Buenos Aires avec la Coupe du monde dans ses bagages.

Nous ne voulons certes pas insinuer par là que le roi des canonniers italiens était meilleur que ses camarades au « Monumental », qui a été, comme on le sait, le principal théâtre d'opérations des « Azzurri », non, Paolo n'était pas plus fort qu'un Bettega, un Causio ou un Benetti, qui prirent une part prépondérante aux premiers succès de l'équipe. Plus simplement, Rossi avait pour lui cette ferveur sacrée et cette fraîcheur physique qui firent tant défaut à ses partenaires lors des deux matches cruciaux contre la Hollande et le Brésil, ce qui revient précisément à dire que la Squadra aurait pu décrocher la timbale tant convoitée si tous ses ressortissants avaient pu combattre avec autant de régularité et d'opiniâtreté que la grande révélation de l'année italienne

Samedi encore, dans un match qui, conformément à ce qui s'était déjà produit le mercredi précédent, commença fort bien et s'acheva malheureusement très mal pour l'Italie, Rossi pesa longtemps sur la rugueuse défense brésilienne, qu'il prit plusieurs fois en défaut par sa force de percussion, et par ses déplacements continuels d'une part, par sa résistance aux chocs et par son extraordinaire présence dans la zone de tir d'autre part. Paolo, toutefois, ne put battre Leao comme il le recherchait tant ; mais au moins eut-il le mérite d'être à l'origine de toutes les actions concrètes de son équipe, en première mi-temps comme après le repos. C'est d'ailleurs lui qui, après un jaillissement et un tranchant débordement sur le flanc droit, adressa la balle du premier but à son compère Franco Causio posté en embuscade à hauteur du second poteau. Parallèlement, il partit souvent en relais avec Bettega, mais la brusque baisse de régime de l'ailier gauche de la Juventus, qui s'était beaucoup dépensé au cours des semaines précédentes, empêcha notre artificier d'aller au but. Et Rossi, pardessus le marché, lutta encore avec une belle vaillance quand son équipe, à bout de souffle, donnait de la bande, exactement de la même façon que trois jours auparavant.

« C'est quand même malheureux, soupirait l'intéressé à son retour à l'Hindu Club, car avec un peu de réussite, nous aurions pu, fatigués ou pas, venir à bout des Hollandais comme des Brésiliens. Souvenez-vous seulement des nombreuses occasions que nous avons laissées échapper en ces deux circonstances. Moi-même, j'ai manqué deux buts tout faits face aux Hollandais et voilà que j'ai remis ça contre le Brésil. A croire que ce Mundial, qui nous avait si bien réussi au départ, ne voulait plus nous sourire ; songez par exemple que Roberto Bettega a touché quatre fois du bois et moi trois, dont la dernière durant cette première période si malchanceuse de samedi. Enfin, nous rentrons malgré tout avec quelque chose de réellement positif à la maison et c'est déjà fort bien, en fonction du peu de confiance que l'on faisait généralement à la Squadra à son arrivée en Argentine. »

On se console évidemment comme on peut. Et Paolo Rossi n'a pas tort, après tout, d'évoquer cet aspect important du problème. Mais il doit cependant être déçu, en son for intérieur, de n'avoir pas connu une réussite à la dimension de son potentiel et de son ambition. L'avant-centre de Lanerossi, qui n'était que remplaçant au départ, a tout de même été le premier buteur de son équipe avec un actif de trois buts ; et il peut avoir la conscience tranquille puisque aussi bien il est, avec Gentile et cet autre espoir du Calcio qu'est Antonio Cabrini, l'un des rares à n'avoir baissé les bras à aucun moment.

Il reste que pour un garçon qui, en si peu de temps, est devenu l'un des dieux de la Péninsule, le résultat n'est pas aussi satisfaisant qu'on aurait pu le prophétiser par exemple au soir du premier match contre la France, dont il avait été l'un des joueurs les plus marquants. Et il y a aussi le fait (qu'on ne saurait oublier) que Rossi est le footballeur le plus cher du monde puisque Lanerossi Vicence a déboursé l'énorme paquet de lires que l'on sait — (plus de 2 milliards et demi de nos anciens francs) — pour s'attacher définitivement ses services alors que le club vénitien en avait déjà la copropriété. Paolo, qui est dans la vie un jeune homme intelligent et pondéré, n'y est évidemment pour rien, et il l'a d'ailleurs bien spécifié, mais toujours est-il que cela lui impose de plus grandes obligations.

Cela n'empêchera évidemment pas ce joueur consciencieux de poursuivre sa carrière avec la ténacité qui lui a déjà permis de forcer tous les verrous du Calcio alors même qu'il se bat comme on dit en première ligne avec deux genoux complètement « dévissés ». N'a-t-il pas été amputé de très bonne heure (au temps où il jouait avec les juniors de la Juventus) de ses deux ménisques, et n'a-t-il pas fallu lui en greffer un artificiel ?

Attendons-nous donc, avec sa belle santé et ses aptitudes de finisseur hors pair, à entendre parler du « monstre sacré » de Vicence, qui fêtera tout juste ses vingt-deux ans quand l'équipe qu'il a portée si haut la saison écoulée — deuxième du Championnat derrière l'intouchable Juventus — fera précisément ses débuts en Coupe de l'U.E.F.A.

Et Paolo européen pourrait de ce fait nous valoir d'autres surprises... à bientôt donc, cavalier Rossi, et bravissimo quand même. — V. S.

GROUPE A

Mercredi 21 juin à River Plate

HOLLANDE b. ITALIE : 2-1 (0-1).

Temps frais et sec. Pelouse souple. Vent nul. 60.000 spectateurs. Arbitrage inégal de M. Martinez (Espagne). Avertissements à BENETTI, CABRINI, TARDELLI (Italie), REP et HAAN (Hollande). Buts : BRANDTS (20e, contre son camp) pour l'Italie ; BRANDTS (50e), HAAN (77e) pour la Hollande.

HOLLANDE. — SCHRIJVERS***, puis JONGBLOED**** (20e) — BRANDTS****, NEEKENS****, KROL*****, POORVLIET**** — JANSEN****, HAAN*****, W. VAN DE KERKHOF**** — R. VAN DE KERKHOF***, REP****, puis VAN KRAAY*** (65e), RENSENBRINK***. Total : 43.

ITALIE. — ZOFF*** — CUCCUREDDU****, GENTILE****, SCIREA****, CABRINI***** — BENETTI***, puis GRAZIANI (77e), TARDELLI*****, ZACARELLI**** — CAUSSIO***, puis C. SALA*** (46e), P. ROSSI****, BETTEGA***. — Total 42.

Mercredi 21 juin à Cordoba

AUTRICHE b. ALLEMAGNE : 3-2 (0-1).

Temps doux et ensoleillé. Bon terrain. Vent nul. 47.000 spectateurs. Bon arbitrage de M. Klein (Israël). Avertissements à ABRAMCZIK (R.F.A.) et SARA (Autriche). Buts : RUMMENIGGE (19e) et HOLZENBEIN (72e) pour l'Allemagne ; VOGTS (59e contre son camp), KRANKL (66e et 87e) pour l'Autriche.

AUTRICHE. — KONCILIA**** — SARA***, OBERMAYER****, PEZZEY***, STRASSER**** — HICKERSBERGER****, PROHASKA****, KREUZ****, KRIEGER**** — SCHACHNER***, puis OBERACHER*** (71e), KRANKL*****. Total : 42.

ALLEMAGNE. — MAIER*** — VOGTS***, RUSSMANN****, KALTZ***, DIETZ*** — BONHOF***, BEER***, puis H. MULLER**** (46e), HOLZENBEIN**** — ABRAMCZIK***, D. MULLER***, puis FISCHER*** (66e), RUMMENIGGE****. Total : 36.

Classement

	Pts	J	G.	N.	P.	p.	c.
1. Hollande ...	5	3	2	1	-	9	4
2. Italie	3	3	1	1	1	2	2
3. Allemagne ..	2	3	-	2	1	4	5
4. Autriche	2	3	1	-	2	4	8

GROUPE B

Mercredi 21 juin à Mendoza

BRESIL b. POLOGNE : 3-1 (1-1).

Beau temps frais. Terrain trop souple. Vent nul. 40.000 spectateurs. Très mauvais arbitrage de M. SILVANO (Chili). Avertissements à CEREZO, DIRCEU, OSCAR (Brésil), ZMUDA (Pologne). Buts : NELINHO (13e), ROBERTO (57e, 62e) pour le Brésil ; LATO (44e) pour la Pologne.

BRESIL. — LEAO**** — TONINHO****, OSCAR****, AMARAL****, NELINHO**** — BATISTA****, CEREZO****, puis RIVELINO (81e), DIRCEU**** — GIL***, ROBERTO****, ZICO, puis MENDONCA**** (7e). Total : 43.

POLOGNE. — KUKLA*** — MACULEWICZ****, ZMUDA***, GORGON****, SZYMANOWSKI**** — BONIEK***, NAWALKA****, DEYNA***, KASPERCZAK****, puis LUBANSKI*** (64e) — LATO***, SZARMACH****. Total : 39.

Mercredi 21 juin à Rosario

ARGENTINE b. PEROU : 6-0 (2-0).

Temps très frais. Assez bon terrain. 42.000 spectateurs. Arbitrage énergique de M. WURTZ (France). Avertissements à QUESADA et VELASQUEZ (Pérou). Buts : KEMPES (20e et 48e), TARANTINI (43e), LUQUE (49e et 72e), HOUSEMAN (66e).

ARGENTINE. — FILLOL**** — OLGUIN****, GALVAN****, PASSARELLA****, TARANTINI**** — LARROSA*****, GALLEGO****, puis OVIEDO (85e), KEMPES***** — BERTONI****, puis HOUSEMAN**** (64e), LUQUE****, ORTIZ*****. Total : 47.

PEROU. — QUIROGA** — DUARTE***, MANSO***, CHUMPITAZ***, R. ROJAS*** — VELASQUEZ****, puis GORRITI (70e), CUBILLAS***, CUETO*** — MUNANTE****, QUESADA***, OBLITAS****. Total : 34.

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Argentine ...	5	3	2	1	-	8	0
2. Brésil	5	3	2	1	-	6	1
3. Pologne	2	3	1	-	2	2	5
4. Pérou	0	3	-	-	3	0	10

LE VERDICT DU

L'Allemagne par la petit

En serrant la main de Rudy Krol, après le match nul entre son équipe et la Hollande, l'entraîneur allemand Helmut Schoen procédait avant l'heure à une possible passation de pouvoirs.

Une "chaudière" unique au monde

ROSARIO. — *Généralement peu porté à parler à la première personne de mon métier et de mes pérégrinations, je n'en suis que plus à l'aise pour écrire aujourd'hui que j'ai vécu l'autre mercredi à Rosario quelque chose que je n'avais jamais connu ailleurs au monde en vingt-sept ans de carrière !*

Il paraît que la nouvelle de l'écrasant succès de l'Argentine sur le Pérou a été accueillie par des sarcasmes et des sourires entendus à travers une certaine presse française toujours en quête de scandales et de sensations ! Eh bien, là encore, je vais me permettre des réflexions qui ne sont pas dans ma nature n'opposant à ceux qui ont émis à si longue distance de telles restrictions gratuites, une analyse de l'événement certainement plus proche de la réalité et reposant, au demeurant, sur des arguments recueillis sur place.

Il paraît donc que les Péruviens se sont livrés corps et âmes aux Argentins ; que Quiroga a pris des buts invraisemblables ; que le quatrième but de Luque était entaché de hors-jeu et même que Munante a ajusté « volontairement » son premier tir sur un montant ! Parfait...

On pourrait déjà répondre par le biais d'un raisonnement contraire et pas davantage irraisonné que le Pérou avait connu de similaires mésaventures il n'y a pas si longtemps et qu'il a d'ailleurs encaissé dix buts sans pouvoir en rendre un seul durant le second tour ; que Quiroga avait pour sa part encaissé un « drôle de but » face au Brésil, que l'arbitrage de M. Wurtz (assisté de l'Italien Gonella et de l'Allemand Biwersi) désavantagea plutôt les Argentins que les Péruviens — la presse de Rosario et de Buenos Aires l'a du reste regretté — et enfin que Munante doit être un extraordinaire surhomme pour s'offrir le luxe, en pleine course, de viser un poteau et de le percuter juste là où il faut pour éviter que la balle ne ricoche à l'intérieur de la cage !

Là, toutefois, n'est pas notre propos et si nous avons choisi cette controverse comme thème de cet article, c'est essentiellement pour revenir sur l'ambiance proprement fabuleuse qui fit que ce dernier match à Rosario Central se déroula dans des conditions que le football n'avait peut-être jamais engendrées !

Les Brésiliens ne s'y étaient pas trompés qui avaient baptisé l'arène riveraine du rio Parana « la caldera del diabolo », la chaudière du diable ! Nous ne suivrons évidemment plus avant les « tricampeao » dans leur jugement, car, toujours excessifs dans l'échec, ils se sont laissés aller à des propos plus que douteux, au point qu'à Rio de Janeiro leurs supporters furent à deux doigts de mettre le feu à l'ambassade du Pérou !

Mais revenons à Rosario Central. Cela en vaut assurément la peine.

Et d'abord le décor : imaginez une cuvette toute peinte en vert, avec des tribunes tombant à pic sur le terrain et seulement le ciel pour témoin, car les habitations qui entourent le sade, du côté évidemment opposé à l'immense fleuve sur lequel il n'est pas rare de voir naviguer de front une vingtaine de péniches, ces maisons-là, dis-je, sont conformes à toutes celles, pauvres, dérisoires et vétustes avec leur toit en tôle de zinc ondulé et leur allure de cabane, qui gravitent autour de toutes les grandes agglomérations argentines. On peut d'ailleurs dire que l'aspect de Rosario Central, brillant comme un sou neuf pour les besoins de la Coupe du monde, « jure » un peu et même beaucoup avec son environnement si typiquement désolé.

Mais voici que l'arène s'emplit peu à peu, se colore de bleu et de blanc, se couvre de serpentins géants, cependant que par milliers, des petits bouts de papier voltigent en l'air. Et cette rumeur qui monte, d'abord étouffée, puis de plus en plus assourdissante, obsédante. Et ces gens qui chantent, qui communient avec leur équipe, cette fournaise incandescente d'où montent tant de passions et de ferveur, avec ces « Argentina ! » répétés à l'infini, en un mot ce rectangle de lumière et de feu, non vraiment, on n'a pas cela en Europe, pas même en Grande-Bretagne où les « temples » ne font pourtant pas défaut !

Que l'Argentine ait trouvé à Rosario, elle qui avait tout fait pour rester à Buenos Aires après le premier tour, une chaudière propre plus que toute autre à favoriser ses desseins ne fait donc pas de doute et par contrecoup, les perdants ont été ceux qui eurent à affronter la « Seleccion » dans des circonstances aussi spéciales, surtout le Pérou qui arrivait un soir où la bande à Menotti jouait son plus gros coup dans ce Mundial.

Pour nous qui avons pu juger de quoi il retournait exactement, la moindre idée de suspicion est à rejeter formellement. Simplement, les vieilles jambes péruviennes avaient tout donné l'espace d'un seul match (contre l'Ecosse) et à Rosario, Chumpitaz et les siens, hors course depuis un bon moment déjà, ont été écrasés par l'ambiance comme il ont été laminés par la détermination et la puissance de feu des Argentins de Kempes et Larrosa ! Et les six buts de cette soirée historique situaient bien l'écart qui existait alors entre l'équipe porteuse des espérances de tout un peuple et un assemblage de vieilles gloires qui avait trop vite épuisé ses munitions.

Chercher d'autres raisons ne peut partir, à notre sens, que de sentiments discutables.

Il est vrai que le football a toujours eu ses comptempteurs et que certains prennent plaisir, semble-t-il, à tailler une Coupe du monde en pièces. Comme s'il s'agissait de vulgaires matches de championnat français.

Dommage pour ceux-là qu'ils n'aient pas mis les pieds à Rosario. Ils auraient au moins compris ce que peut susciter de merveilleux le football quand on l'aime par-dessus tout. — V. S.

2e TOUR

e porte

CORDOBA. — « Nous avons démontré que nous savions jouer au football » n'a pas manqué de dire Helmut Senekowicz, à peine une demi-heure après que l'Autriche ait ruiné les ultimes espérances allemandes.

Or, s'il n'y avait pas vraiment de l'acrimonie dans les paroles de l'entraîneur autrichien, il faut bien reconnaître que ce clin d'œil un peu spécial s'explique aussi sûrement parce que, d'un bout à l'autre du Mundial, l'Autriche a été considérée comme le Petit Poucet au milieu des grands, l'équipe-surprise dont on n'aurait pas pensé, à son arrivée en Argentine, qu'elle finirait en tête de son groupe et qu'elle « exécuterait », fût-ce pour l'honneur, les champions du monde en titre par un but marqué trois minutes avant que les deux équipes n'entendent leur dernier coup de sifflet en Argentine.

Car au fond, en dehors des membres de la délégation autrichienne, en villégiature au bord du splendide lac de Carlos Paz, personne ou presque ne s'attendait à ce que l'Autriche fasse de grosses misères à l'Allemagne. Tout le monde s'attendait plus ou moins à un sursaut d'orgueil de l'équipe allemande pour ce dernier match. Le but marqué par Rummenige dès la 11e minute laissa même croire un instant que l'Allemagne serait peut-être, une fois encore, en finale.

Mais l'illusion ne dura pas. Et l'Allemagne déçut donc à nouveau sa clique de supporters, venus vociférer une dernière fois, sans trop y croire d'ailleurs. Ainsi, trop vite, les supporters allemands se mirent-ils à huer Beer, qui symbolisait effectivement à lui seul les tâtonnement et les carences de toute l'équipe, entre ses mauvaises passes, ses choix hasardeux et puis sa disparition complète à partir de la 25e minute.

Schœn n'avait par conséquent pas tort de répéter que son équipe 78 ne valait pas celle de 74. Et de loin. Mais à l'image de ses joueurs, il a cependant eu tort de dire que cette version-là du football allemand était cependant capable de garder son titre.

Certes, lui, pas plus que la plupart des autres, ne l'a claironné trop haut et trop fort. Le simple fait d'ailleurs de spéculer, de collectionner les matches nuls, de ne pas encaisser de buts mais de ne pas en marquer non plus, était en fait l'aveu d'une certaine impuissance. Comme chaque fois que l'on compte avant tout sur sa défense pour franchir les obstacles.

Or, pour son dernier récital argentin, parfaitement raté, l'Allemagne a en plus été trahie par ce point, supposé fort jusque-là. Entre les jambes trop vieilles de Vogts, les errements de Dietz et l'anonymat de Kaltz, le libero, ce ne pouvait être que la faillite, du coup. Avec pour conséquence logique une incroyable bordée de sifflets au moment de quitter le terrain, pour cette équipe allemande que Dervall, e successeur de Schoen, devra maintenant reconstruire complètement.

Les derniers « monstres sacrés », en tout cas, auront raté leur sortie. Sepp Maier lui-même en a perdu les pédales sur la fin, ne semblant plus maîtriser totalement son petit monde de devant. Et Vogts, le capitaine, aura aboyé dans le vide, ne parvenant jamais à cimenter un bloc dont on a découvert, au fur et à mesure de la campagne argentine, qu'il était en fait assuré dès le départ.

En se faisant battre par l'Autriche, l'Allemagne s'est peut-être préparée de ce fait un semestre difficile où chacun dans son coin libérera son fiel, ses points, ses états d'âme. A ce jeu, Maier, dans la peau du retraité comblé, ne sera pas le dernier, naturellement. Mais Bonhof aussi aura sûrement pas mal de choses à expliquer, entre son intention d'être le seul patron et la triste réalité de sa discrétion sur le terrain. Flohe expliquera vraisemblablement pourquoi il songe sérieusement à refuser toute sélection dorénavant. Et Schoen lui-même fera peut-être un jour prochain quelques confidences sur le climat qui régnait au sein de la dernière équipe nationale qu'il aura dirigée.

Personne ne peut croire en effet que l'entraîneur allemand avec sa bonhommie habituelle a dit vrai quand il a souligné : « Si l'équipe d'Allemagne n'a pas obtenu un meilleur résultat c'est simplement parce qu'elle manquait de très grands joueurs. Pourtant, les meilleurs du pays étaient bel et bien en Argentine. »

Certes, il n'a pas tort quand il juge la qualité de ses hommes du moment. Et il est certain que l'Allemagne n'avait ni patron, comme pouvait l'être Beckenbauer, ni des joueurs de la trempe de Gerd Muller ou Grabowski, Overath ou Netzer. Mais elle n'a pu profiter du niveau très moyen de cette Coupe du monde, où il n'était pas forcément utile d'avoir des super-stars pour gagner. Et c'est plus grave, en tout cas plus significatif, pour qui veut croire au déclin, momentané, du football ouest-allemand.

C. C.

L'INVENTION D'HAPPEL

BUENOS AIRES. — Enzo Bearzot, dans les diverses conférences de presse qui avaient précédé Italie-Hollande, avait bien dit qu'il ne se risquerait pas à prévoir quoi que ce soit pour contrer les Hollandais, car ceux-ci disposant d'un tel éventail tactique, la parade eut été vaine.

Il est bien vrai que, dans l'ensemble, le placement des attaquants hollandais ne sembla pas gêné autant que cela les hommes de Bearzot, le trio R. Van de Kherkof - Rep - Rensenbrink demeurant dans l'ensemble sur des positions classiques quand on a connu déjà le grand tourbillon qui les anime parfois. Seul Rensenbrink sortit parfois de sa base, mais il était dans un jour sans, ainsi que tout ce Mundial n'a pas cessé de nous l'offrir.

La véritable surprise proposée par les Hollandais à leurs adversaires, car il y aurait nécessairement une invention de Happel pour surprendre les Italiens, consista, dès le début, dans l'attribution à Neeskens du numéro de stoppeur et, de ce fait, du marquage de Paolo Rossi.

Happel annonçait donc sa prudence. Celle-ci collait tout à fait à l'examen mathématique des positions dans ce groupe A du deuxième tour. Un nul, en effet, suffisait pour emmener la Hollande en finale, et celle-ci, on l'avait compris, s'en contenterait. Happel joua sans doute avec le feu en répartissant ainsi ses pions car jamais la Hollande ne se sentit si mal à l'aise à l'idée de préserver, elle qui raffole d'avoir à mener le jeu. La formule préconisée par Happel eût mieux convenu, au contraire, aux Italiens, si bien que pour ce qui constituait quasiment une demi-finale de Coupe du monde nous avions sous les yeux une Italie et une Hollande jouant contre nature.

Le but italien marqué par Brandts contre son camp changeait radicalement les positions mathématiques des deux équipes relativement à la finale en perspective. Il les plaça l'une et l'autre dans des postures qui leur sont beaucoup plus traditionnelles : l'Italie défendait, la Hollande attaquait. Alors commença vraiment le match que nous attendions mais il fut trop vite écourté, selon nos goûts, du fait de l'égalisation, suivant la reprise, des Hollandais par le coup de canon de Brandts à la cinquantième minute.

Nous aurions aimé apercevoir la Hollande dans le cas d'avoir à trembler davantage pour sa finale, délivrer tout son potentiel, vérifier l'ampleur et la variété de celui-ci. La suite de l'affrontement nous en donna simplement une idée puisque l'Italie avait sérieusement accusé le coup, moralement autant que physiquement, malgré quelques retours de flamme de Tardelli et Rossi.

C'est pourquoi à la veille de sa finale la Hollande gardait encore un peu de son mystère. Ce n'était plus du tout le cas de la Squadra apparue décidément très fatiguée, capable de tenir une demi-heure, de se donner une brève avance puis de la reperdre aussitôt.

L'Italie qui échouait contre la Hollande, malgré quelques retouches, était la même Italie, démarrage allègre puis long chemin de croix, qui devait s'incliner trois jours plus tard contre le Brésil. A bout de souffle après une longue saison de Calcio, de Coupe d'Europe des champions, la Squadra-Juve n'a pas tenu la distance. — **G. E.**

GROUPE A — HOLLANDE - ITALIE (2-1)

LES CANONS HOLLANDAIS

BUENOS AIRES. — Ce fut une curiosité, au début de cet Italie-Hollande, d'observer la position très en retrait de Neeskens marquant Paolo Rossi en position de stoppeur. En choisissant de se priver de tout le potentiel de Neeskens dans l'entre-jeu, Ernst Happel, quoi qu'il s'en soit défendu plus tard, annonçait la couleur. La Hollande jouerait d'abord pour ne pas perdre si possible, ensuite pour gagner. Car devant l'Italie un nul suffisait aux Hollandais pour empocher leur billet en vue de la finale. La formule choisie par Happel ne remporta pas un franc succès. Les Hollandais temporisaient trop. Ayant pris déjà une fois le ballon dans les pieds de Neeskens, Causio avait failli venir battre Schrijvers, Benetti, lui aussi, s'était procuré une bonne occasion. C'est à la vingtième minute, en voulant contrer Bettega, lequel avait échappé à une remontée de la ligne hollandaise, que Brands marqua contre son propre camp, blessant du même coup Schrijvers, obligé de sortir, Jongbloed le remplaçant. Menée au score, la Hollande changea ses batteries, Neeskens adoptant une position plus avancée. Les Hollandais eurent le bonheur d'égaliser très vite après le repos, sur un tir de vingt mètres de Brands que Zoff regarda passer. La Hollande était de nouveau qualifiée. Malgré le courage des Italiens, quelques percées de Tardelli ou de Rossi, elle ne les lâcha plus. Arie Haan sanctionna la supériorité des hommes de Happel à un quart de la fin à la suite d'un superbe tir de trente-cinq mètres sur lequel Zoff dut s'incliner de nouveau. — **G. E.**

R.F.A. - AUTRICHE (2-3)

UNE VICTOIRE HISTORIQUE

CORDOBA. — Logiquement, l'Allemagne n'avait pas le choix contre l'Autriche. Il lui fallait non seulement gagner mais marquer des buts. En guise de quoi, elle a perdu à la régulière face à une équipe d'Autriche maniant bien le ballon, quadrillant intelligemment le terrain, et sachant imposer son rythme à l'exception du premier quart d'heure de jeu où Rummenige réussit d'ailleurs à marquer pour l'Allemagne.

Cet avantage initial aurait naturellement dû inciter les hommes de Schoen à continuer sur leur élan. Mais, dominés au milieu du terrain, ils se laissèrent au contraire endormir par les Autrichiens qui revinrent au score et prirent même l'avantage sept minutes plus tard par Krankl. Certes, dans la minute suivante, Holzenhein remit bien les deux équipes à égalité. Mais l'espoir d'être une nouvelle fois finalistes de la Coupe du monde ne sembla pas donner des ailes aux Allemands, qui ne bénéficièrent, de plus, que pendant vingt minutes à peu près de la volonté d'Hansi Muller, rentré à la mi-temps, afin de mettre un peu d'ordre dans l'équipe allemande.

Ce qui devait arriver arriva alors. Car alors que chacun s'attendait à un nouveau match nul des Allemands — ce qui aurait été le cinquième en six matches — le sort voulut que Krankl fasse un nouveau tour à sa façon à la défense allemande. L'avant-centre autrichien parvint en effet à marquer d'une superbe reprise de volée à la 87e minute, le but qui sonnait le glas des illusions allemandes et incita par ailleurs Krankl à aller se jeter dans les bras de Senekowicz, son entraîneur. Ce qui indiquait assez bien où était le bonheur mercredi dernier à Cordoba, à l'issue de ce match des battus. — **C. C.**

GROUPE B — BRESIL - POLOGNE (3-1)

AMÈRE VICTOIRE

MENDOZA. — Le Brésil a donc gagné le match qu'il ne fallait par perdre contre la Pologne. Une victoire qui pouvait lui permettre d'alimenter quelques rêves de succès futurs et pourquoi pas d'espérer une quatrième couronne mondiale contre la Hollande en finale. Mais, s'ils ont gagné, les Brésiliens ne l'ont pas fait avec autant d'ampleur qu'il aurait fallu. La déconfiture péruvienne et la fringale argentine de Rosario les ont privés du grand dessert de la finale pour ramasser finalement les miettes.

Le succès brésilien face aux Polonais aurait pu être bien plus éloquent. Il aurait fallu pour cela que l'équipe de Coutinho ne joue pas, en seconde mi-temps, avec un esprit de gagne-petit.

C'est bien connu, la chance sourit aux audacieux.

Or, sur la pelouse du stade San Martin de Mendoza, les joueurs brésiliens n'étaient pas tellement aiguillonnés par l'audace. Il faut dire qu'ils avaient bien mal commencé en se faisant bousculer par une équipe polonaise agressive et entreprenante. Pourtant ce sont eux qui, un peu contre la logique, obtinrent le premier but de la partie grâce à un coup de pied explosif de Nelinho sur coup franc. Malgré cet avantage, pour le moins immérité, les Brésiliens n'arrivaient pas à ordonner leur jeu. Il faut dire qu'ils avaient pu être complètement désorganisés après la sortie de Zico, blessé après trois minutes. Incapables d'imposer leur méthode, si toutefois ils en avaient une, les hommes de Coutinho se firent piéger juste avant la mi-temps par un but de Lato sur une erreur de la défense.

Changement de décor en seconde mi-temps. les Brésiliens prirent une fois pour toutes l'affaire en main. Ils jouaient mieux et commencèrent à affoler le pauvre Kukla, remplaçant malheureux de Tomaszewski. Celui-là comptait trop sur ses barres pour se tirer d'affaire. Une fois, deux fois, la balle vint les percuter avant que Roberto n'inscrive le second but brésilien. Même topo un peu plus tard. Une transversale, deux poteaux, le ballon revint dans les pieds de Roberto. Et troisième but. A ce moment-là, l'équipe brésilienne aurait pu prendre une confortable avance si elle ne s'était pas contentée de geler le ballon comme elle l'a fait.

Quelques heures plus tard, ses regrets tardifs étaint inutiles. L'Argentine jouerait la finale... — **C. V.**

ARGENTINE - PEROU (6-0)

L'ÉTONNANTE PERFORMANCE DE L'ARGENTINE

ROSARIO. — Ce match Argentine-Pérou s'annonçait plus ou moins comme une formalité pour l'équipe de Menotti. Les Péruviens « plongeaient » depuis que le second tour était entamé et semblaient une proie facile pour Passarella et consorts. Mais tandis que les deux formations se préparaient, se déroulait un certain Brésil-Pologne qui, par son résultat final (3-1), donna à la rencontre de Rosario, une importance qu'elle n'avait pas au départ.

Les Argentins devaient battre les Péruviens par quatre buts d'écart, pour gagner le droit de disputer la finale. En étaient-ils capables ? Beaucoup — et parmi leurs plus chauds supporters — en doutaient. Et par ailleurs, une question se posait : l'Argentine n'a-t-elle pas été favorisée en jouant plus tard et en connaissant ainsi le résultat obtenu par son principal rival ? Poser cette question-là, c'est en même temps y répondre. Car on peut se demander si les deux rencontres se déroulant en même temps, les Argentins seraient sortis vainqueurs par le score fleuve que l'on sait et si les spectateurs — naturellement au courant — se seraient déchaînés au point de former, par leur bloc, un formidable douzième homme sur le terrain.

Cela dit, nous ne suivrons pas ceux qui pensent que les Péruviens se sont « couchés » ou ont renoncé un peu trop facilement comme on a pu le dire ici et là. Certes les hommes de Menotti ont été avantagés par le « décalage horaire ». Ils ont été formidablement motivés, mais le résultat est conforme au déroulement de la rencontre. La preuve, c'est que le Pérou a dominé dans le premier quart d'heure, qu'il y eut ce tir de Munante sur le poteau et cette occasion de Cheitas, ratée d'un cheveu. Et que ce serait-il passé si le Pérou avait mené par deux buts à rien, comme cela a failli se produire ?

C'est Kempès qui ouvrit la première brèche dans la fragile défense péruvienne à la 20e minute, d'un joli tir. Ce n'était qu'un début et le combat a continué. Un deuxième coup de poignard de Tarantini juste avant la mi-temps et l'on savait que l'Argentine ne raterait plus son billet pour la grande fête de River Plate.

Ce que nous avions osé prévoir, c'est le total effondrement des Péruviens juste à la reprise. Des Péruviens sonnés, à la manière d'un boxeur, complètement groggys et qui allaient connaître un K.-O. retentissant en deux minutes : 48e et 50e, deux coups de maître de Kempès — Ah ! celui-là ! — et de Luqué, qui justifiait, dans un match facile il est vrai, la confiance renouvelée de Menotti.

Ces diables d'Argentins — la qualification étant pourtant assurée — n'ont voulu faire aucun cadeau et ils ont cherché, en obtenant un succès qui fera date, à impressionner leurs rivaux hollandais. La bataille psychologique, à ce niveau, est nullement à négliger.

J. E.